

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

Comment comprendre la non- reproduction sociale ?

Analyse de cinq trajectoires sociales
ascendantes

Auteur : Grégory DE MUYLDER

Promoteur : Bernard FUSULIER

Lecteurs : Pierre GEORIS et Nathalie FROGNEUX

Année académique 2020-2021

Master en politique économique et sociale à finalité spécialisée : analyse et
évaluation des politiques

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

Comment comprendre la non- reproduction sociale ?

Analyse de cinq trajectoires sociales
ascendantes

Auteur : Grégory DE MUYLDER

Promoteur : Bernard FUSULIER

Lecteurs : Pierre GEORIS et Nathalie FROGNEUX

Année académique 2020-2021

Master en politique économique et sociale à finalité spécialisée : analyse et
évaluation des politiques

Je tiens d'abord à remercier mon promoteur, Bernard Fusulier, qui m'a guidé et s'est montré disponible tout au long de ce mémoire.

Je remercie également les autres membres de la commission d'accompagnement, Pierre Georis et Nathalie Frogneux, qui ont pris le temps de se réunir et de lire plusieurs ébauches de ce travail.

Merci à Burn & As, Nic & S pour leur accueil pendant la rédaction de ce mémoire.

Merci aussi à Marie-No de m'avoir fait découvrir Edouard Louis.

Enfin, merci à Pater pour l'important travail de correction orthographique et merci à ma sœur, Bénédicte, pour son regard sociologique sur ce travail.

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	8
Chapitre 1 : De la reproduction du monde social à l'individu comme exception.	11
1.1. Introduction	11
1.2. Les classes populaires	11
1.3. Quelques concepts bourdieusiens : les « capitaux » et l'habitus	12
1.4. L'homme pluriel comme critique du concept d'habitus.....	14
1.5. La socialisation ou comment se forme et se transforme un individu.....	16
1.5.1. La socialisation primaire	16
1.5.2. La socialisation secondaire.....	18
1.5.3. Imbrication, effectivité et effacement : quelques remarques à propos des socialisations	19
1.6. Les transclasses	20
1.6.1. De qui parle-t-on ?	20
1.6.2. Les conditions d'un parcours transclasse	21
1.7. Le concept d'intersectionnalité.....	24
Chapitre 2 : Choix méthodologiques pour aborder des parcours atypiques	26
2.1. Introduction	26
2.2. Le livre autobiographique comme terrain d'enquête.....	26
2.3. Les limites du terrain autobiographique.....	27
2.4. La sélection des autobiographies.....	28
2.5. Comment mener l'analyse des autobiographies ?	30
2.6. Peut-on tirer un savoir sociologique à partir de l'analyse de cas individuels ?	31
Chapitre 3 : Synthèse et analyse verticale de cinq parcours transclasses	32
3.1. Introduction	32
3.2. « Se ressaisir » de Rose-Marie Lagrave.....	33
3.2.1. Synthèse.....	33
3.2.2. Analyse	36
3.3. « Illégitimes » de Nesrine Slaoui	45
3.3.1. Synthèse.....	45
3.3.2. Analyse	46
3.4. « Retour à Reims » de Didier Eribon	55
3.4.1. Synthèse.....	55
3.4.2. Analyse	57
3.5. « En finir avec Eddy Bellegueule » et « Changer : méthode » de Edouard Louis	64

3.5.1. Synthèse	64
3.5.2. Analyse	66
3.6. « Rien n'est joué d'avance » de Patrick Bourdet	77
3.6.1. Synthèse	77
3.6.2. Analyse	79
Chapitre 4 : Analyse transversale des trajectoires étudiées.....	86
4.1. Introduction	86
4.2. La socialisation primaire	86
4.2.1. L'angle de la pente de la trajectoire familiale.....	86
4.2.2. L'effectivité de la socialisation primaire	87
4.3. La socialisation secondaire	89
4.3.1. Les instances d'une socialisation bourgeoise	89
4.3.2. Oblat scolaire et d'entreprise	90
4.4. Les conditions du voyage	91
4.4.1. Quels sont les « moteurs » des parcours de non-reproduction ?	91
4.4.2. Solidarité entre transclasses	92
4.5. Autres éléments expliquant la non-reproduction	92
4.5.1. Lieux de sociabilité interclasse.....	92
4.5.2. Intersectionnalité.....	93
4.6. Conclusion.....	94
Chapitre 5 : Conclusion générale	97
5.1. Retour sur notre démarche méthodologique.....	97
5.2. Les apports de notre recherche	97
5.3. Les limites de ce travail.....	98
5.4. Les perspectives de recherche	99
5.5. Positions.....	101
Bibliographie	102

Avant-propos

Comme la sociologie de la connaissance le montre, l'analyse du monde social est influencée par la position sociale du chercheur. Dès lors il me semble important de commencer ce travail en dévoilant ma position ainsi que les raisons de mon intérêt pour ce sujet.

Issu d'une famille de médecins, je suis originaire d'une classe dominante au sens bourdieusien. Je suis le résultat d'une socialisation de classe qui n'a pas pleinement fonctionné. Force est de constater que depuis le plus jeune âge, je suis animé par un instinct de classe, c'est-à-dire par une disposition à prendre systématiquement parti, dans une situation sociale donnée, pour l'individu ou le groupe d'individus économiquement et socialement dominé (Lagrave, 2021, p. 260). Cela se joue de manière préreflexive, au niveau émotionnel je pense. Ce n'est qu'après que je mobilise ma raison et mon « savoir » pour venir justifier ma position dans un débat.

L'étude des individus originaires des classes populaires, c'est l'étude de la violence sociale. J'ai donc été à plusieurs reprises pris par un mélange d'affects de tristesse et de colère lors de la rédaction de ce mémoire. Par ailleurs, l'étude du parcours des autres m'a amené à me questionner sur le mien : pourquoi ai-je eu une scolarité aussi difficile en secondaire ? Pourquoi suis-je le seul enfant d'une fratrie de quatre à ne pas avoir fait l'université ? Issu d'une classe dominante, pourquoi est-ce que je milite depuis plusieurs années dans un parti communiste ? Je me questionne aussi sur la pente de ma trajectoire. Etant travailleur social, j'emprunte une voie de déclassé social que la reprise d'étude vient amortir. Est-ce que je reprends ces études par honte au sein de mon milieu de ne pas avoir fait l'université ?

Ma classe d'origine et ma socialisation secondaire politique m'amènent à relativiser la hiérarchie du monde social. Par la connaissance intime du monde des médecins, je suis amené à les faire descendre de leur piédestal. Par mon instinct de classe qu'une socialisation politique est venue renforcer, j'ai appris à considérer sincèrement la parole des ouvriers et des travailleurs qui n'ont pas pu faire d'études. Cette place singulière m'a permis de démystifier la hiérarchie sociale.

Vivant d'une autre façon l'entre-deux mondes, j'ai eu à cœur de travailler et de comprendre ces hommes et ces femmes qui n'appartiennent plus à la classe dominée, mais pas complètement non plus à la classe dominante.

Introduction

Nous avons découvert le phénomène de la non-reproduction sociale ascendante par la lecture du roman « En finir avec Eddy Bellegueule » de Edouard Louis. Ce livre aborde également nombre de sujets auxquels nous portons un intérêt : les conditions matérielles d'existence des classes populaires, le mépris de classe, la (non) reproduction sociale, la colère du monde ouvrier envers les dominants ou encore la description « de l'intérieur » de la classe ouvrière.

Par ailleurs, nous trouvons passionnantes les questions cherchant à comprendre si l'individu est libre ou déterminé. Alliant étude des classes populaires et questionnement autour du libre arbitre, le phénomène de la non-reproduction sociale ascendante est un sujet de mémoire idéal qui relie nos différents points d'intérêts.

Nous avons donc le désir de questionner l'idée de méritocratie en filigrane de ce mémoire. Celle-ci met au premier plan l'idée d'un individu responsable de sa situation sociale. Le leitmotiv de la méritocratie est « Si on veut on peut ! » et son idéal type d'être humain est le self-made-man. Un individu qui, partant de « nulle part », atteint l'élite de la société par sa seule volonté et son travail.

Face à cette idée de méritocratie, d'aucuns soulignent le poids des structures et des déterminismes sociaux dans le parcours de vie des individus. Dans ce débat, notre point de vue se range du côté du déterminisme social. C'est pourquoi, nous faisons l'hypothèse qu'étudier le parcours de ceux qui ne reproduisent pas, c'est mettre en lumière un nombre important de conditions qui ont été nécessaires pour que ce parcours soit possible et qui ne dépendent pas ou peu de l'individu en tant que tel. Ainsi, étudier ces parcours ne permettrait-il pas un nouvel éclairage sur les structures de la société qui empêchent habituellement ce type de voyage ?

Par ailleurs, il existe depuis des années une tendance générale à déclarer les classes sociales « mortes », disparues dans un mouvement concomitant à la désindustrialisation de nos sociétés. Or ces parcours atypiques remettent en question cette idée de la fin des classes sociales. Notre hypothèse est que l'analyse de l'objet qui est le nôtre soulignera de multiples manières l'actualité et la pertinence du concept de classes sociales ainsi que les difficultés pour passer de l'une à l'autre.

Last but not least. La méritocratie revêt un enjeu politique central dans le sens où elle peut être mobilisée pour justifier certaines politiques sociales, en matière de chômage par exemple. En

effet, une idéologie mettant en exergue la responsabilité individuelle peut venir justifier des mesures de dégressivité d'allocations de chômage afin « d'activer » des personnes sans emploi, responsables de leur situation. De manière générale l'idéologie méritocratique vient justifier l'ordre établi en portant un discours légitimant la place de chacun dans la société. Elle vient donc ajouter une couche de violence symbolique sur les femmes et les hommes des classes subalternes.

Nous pensons donc que l'étude des parcours de non-reproduction sociale est utile pour apporter un nouvel éclairage sur les déterminismes sociaux et démontrer la pertinence du concept de classes sociales pour analyser la société contemporaine. Pour le dire autrement, nous voulons étudier ceux qui n'ont pas reproduit pour mieux mettre en lumière la force avec laquelle la société reproduit.

Plan du mémoire.

Nous entamons ce travail par un premier chapitre sur les concepts utiles pour répondre à notre question de recherche. Nous mobilisons dans cette partie plusieurs sociologues mais aussi une philosophe, Chantal Jaquet, spécialiste de la question. A partir des concepts forgés par ceux-ci, nous construisons notre modèle d'analyse et nous retraçons brièvement l'histoire des connaissances sociologiques concernant notre sujet, démarrant avec l'étude de la reproduction sociale comme règle générale jusqu'à l'étude des individus faisant exception à celle-ci.

Armé de notre cadre théorique, nous expliquons dans le second chapitre notre méthodologie. Nous nous inscrivons dans une démarche qualitative où nous cherchons à comprendre en profondeur quelques cas de forte mobilité sociale ascendante. Il nous semble que seule une telle démarche permet de rendre intelligibles ces trajectoires singulières. Nous expliquons alors le choix de notre terrain, les récits autobiographiques, et les raisons pour lesquelles nous avons choisi ces autobiographies en particulier. Enfin, nous développons la manière dont nous les analyserons.

Le troisième chapitre de ce mémoire regroupe les cinq autobiographies. Pour chacune d'elle, nous faisons une synthèse du parcours de vie avant de l'analyser à partir de notre cadre théorique. Ensuite, nous procédons à une analyse transversale de ces autobiographies dans le quatrième chapitre. Nous menons cette analyse comparative à partir des points les plus saillants qui ressortent du troisième chapitre.

Enfin, nous rédigeons une conclusion générale dans laquelle nous reprenons brièvement notre méthodologie. Nous exposons également dans cette partie les limites et les apports de notre travail. Ensuite, nous abordons quelques pistes de recherches qui ont émergé lors de la rédaction de ce mémoire avant de terminer par une prise de position personnelle sur le sujet.

Chapitre 1 : De la reproduction du monde social à l'individu comme exception.

1.1. Introduction

Le but de notre travail est de comprendre les trajectoires atypiques des individus ayant une forte mobilité sociale ascendante. Mais pour comprendre ces exceptions, nous devons d'abord saisir la règle générale du monde social, la reproduction. Et pour cela, Pierre Bourdieu est incontournable. Le sociologue français a apporté les concepts de capital social, culturel économique et symbolique qui caractérise chaque classe sociale ainsi que le concept d'habitus. C'est également Bourdieu qui va approfondir la connaissance sociologique des classes sociales en établissant des principes générateurs de pratiques et de goûts propres à chacune d'elle. Nous verrons donc dans un premier temps ces concepts mais également celui de classes populaires.

Dans un second temps, nous chercherons à comprendre comment des parcours de non-reproduction sont possibles. Pour cela, nous mobiliserons d'abord le concept d'homme pluriel du sociologue Bernard Lahire. Nous aborderons ensuite les multiples socialisations de cet homme pluriel. Par la suite, nous reprendrons les causes identifiées par la philosophe Chantal Jaquet qui explique les trajectoires sociales ascendantes. Enfin, nous terminerons avec le concept d'intersectionnalité pour nous aider à comprendre la dynamique des dominations dans lesquels sont pris les sujets étudiés.

1.2. Les classes populaires

Pour comprendre comment il est possible de réaliser un voyage à travers les classes sociales, il nous faut commencer par le début, les classes populaires. Celles-ci sont le point de départ à partir duquel commence la trajectoire des individus étudiés. Pour définir cette classe sociale, nous nous basons sur le sociologue français Olivier Schwartz. Pour celui-ci et de manière synthétique, les classes populaires se caractérisent par un statut social et professionnel faible, des ressources économiques restreintes et un éloignement relatif par rapport au capital culturel dominant (Schwartz, 2011).

Au vu des phénomènes comme « l'acculturation scolaire, la perméabilité à la culture de masse véhiculée par les médias, l'expérience de contacts diversifiés avec des « clients » dans des

emplois tertiaires » (Schwartz, 2011, Avant-propos), on ne doit pas seulement penser le phénomène des classes populaires en termes de relégation mais aussi en termes de « désenclavement » par rapport à leur milieu d'origine.

Pour cet auteur, les classes populaires peuvent se définir par deux caractéristiques. D'une part, elles font partie des groupes dominés dans l'espace social, c'est-à-dire qu'elles sont dans une sorte de soumission dans les formes de travail et dans les « modes de répartition des biens imposés par des groupes plus riches » (Schwartz, 2011, Des classes dominées). Par ailleurs et en ce qui concerne le champ des possibles, Schwartz mobilise Richard Hoggart pour décrire comment les classes populaires sont marquées par la dépossession sociale : « fermeture des possibles, verrouillage des existences, soumission au destin, relégation des individus sur des territoires, dans des métiers, dans des statuts dont ils n'ont quasiment aucune chance ni espérance de sortir » (Schwartz, 2011, Des classes dominées).

D'autre part, elles ont des pratiques et des comportements culturels différents de ceux des classes dominantes, mais ne sont pas imperméables à celles-ci dans le sens où elles en connaissent partiellement les manières. Ici l'auteur mobilise Bourdieu pour expliquer comment la maîtrise des formes culturelles dominantes est une « condition décisive d'accès aux diverses espèces de pouvoirs, de biens rares, d'inscriptions sociales valorisées. La non-maîtrise de ces formes se paie d'un certain prix social : elle peut notamment entraîner le maintien dans des positions sociales dominées » (Schwartz, 2011, Des formes de séparation culturelle). Pour illustrer le propos, Schwartz prend l'exemple de l'école et de la valorisation de l'écrit et des codes de langages (de la culture dominante) qui sont des conditions nécessaires à la réussite. Or les enfants des classes populaires maîtrisent mal ces codes, entraînant des échecs scolaires et in fine le maintien dans des positions sociales subalternes (Lahire, 1993 cité dans Schwartz, 2011, Des formes de séparation culturelle).

1.3. Quelques concepts bourdieusiens : les « capitaux » et l'habitus

Nous venons d'aborder la question des capitaux à travers la définition des classes populaires. Or, ces concepts de capitaux méritent d'être précisés pour rendre compte de la position sociale d'un individu avec plus de finesse qu'à travers le concept de classe sociale. Dès lors, il convient de les définir.

Le capital économique est l'ensemble des ressources économiques détenues par un individu, principalement les revenus et le patrimoine mobilier et immobilier. Le capital social se mesure lui en fonction de l'importance du réseau relationnel d'un individu et du volume des capitaux économique et culturel des personnes qui composent ce réseau¹ (Jourdain & Naulin, 2011, p.13). Le capital culturel dont Bourdieu précise qu'il peut prendre trois formes et se trouver : « à l'état incorporé, c'est-à-dire sous la forme de dispositions, de savoirs et savoir-faire constitutifs d'un habitus ; à l'état objectivé sous la forme de biens culturels (tableaux, livres, dictionnaires, machines...) ; et à l'état institutionnalisé, sous la forme de titres scolaires » (1979, cité dans Jourdain & Naulin, 2011, p. 12). Enfin, le capital symbolique est la reconnaissance sociale ou le prestige qu'on attribue à un individu. C'est l'ensemble du volume des trois capitaux lorsqu'il est reconnu par les autres (Jourdain & Naulin, 2011, p. 14). Ces concepts de capitaux nous sont utiles pour identifier la position de départ et mesurer la distance parcourue jusqu'à la position actuelle.

Après la définition de ces différents capitaux, nous abordons celle de l'habitus. Pour ce concept, nous reprenons la définition qu'en a fait la sociologue française Anne-Catherine Wagner dans son dictionnaire de la sociologie :

Le concept d'habitus est utilisé par Pierre Bourdieu pour rendre compte de l'ajustement qui s'opère le plus souvent « spontanément » (...) entre les contraintes qui s'imposent objectivement aux agents, et leurs espérances ou aspirations subjectives. Il s'agit d'expliquer « cette sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à (...) refuser le refusé et à vouloir l'inévitable », à percevoir le monde social et ses hiérarchies comme allant de soi.

L'habitus est un ensemble de dispositions durables, acquises, qui consiste en catégories d'appréciation et de jugement et engendre des pratiques sociales ajustées aux positions sociales. Acquis au cours de la prime éducation et des premières expériences sociales, il reflète aussi la trajectoire et les expériences ultérieures : l'habitus résulte d'une incorporation progressive des structures sociales. C'est ce qui explique que, placés dans des conditions similaires, les agents aient la même vision du monde, la même idée de ce qui se fait et ne se fait pas, les mêmes critères de choix de leurs loisirs et de leurs amis, les mêmes goûts vestimentaires ou esthétiques. Un même petit nombre

¹ Il nous semble qu'il manque à cette définition la prise en compte du capital social des acteurs du réseau. En effet, il n'est pas sans intérêt d'avoir une relation qui a elle-même un vaste réseau mobilisable.

de principes générateurs (le sens de la distinction des classes supérieures, la bonne volonté culturelle des classes moyennes, le choix du nécessaire par les classes populaires) permet ainsi de rendre compte d'une multitude de pratiques dans des domaines très différents.

L'habitus est une anticipation à l'état pratique et non une détermination mécanique (...). En outre, en raison des changements structurels ou de la mobilité sociale, l'ajustement entre les dispositions et les positions n'est pas toujours assuré, il existe toujours des agents déplacés, mal dans leur place et « mal dans leur peau ». La diversité des expériences sociales (ascension sociale ou déclassement, hétérogamie, etc.) peut ainsi générer des habitus individuels clivés ou dissonants. (Wagner, 2012, Habitus)

Avec son concept d'habitus, Bourdieu pense le monde social en termes de reproduction. Il apporte une théorie générale de la manière dont les individus pensent, agissent, vivent en fonction des apprentissages réalisés au sein de leur classe sociale d'origine. Théorie utile pour comprendre la force « invisible » de la reproduction du monde social.

Dans cette définition, la question du champ des possibles est abordée. Les individus des classes populaires, étant donné leurs conditions objectives de vie, adaptent spontanément leur désir à ce qui est possible. Ainsi des barrières à la mobilité sociale s'installent d'« elles-mêmes ». L'acceptation par les individus de leur place dans la hiérarchie du monde social est un autre élément qui vient renforcer ces barrières de classes.

Toutefois, Wagner dégage un premier élément de la pensée de Bourdieu qui nous aide à penser la non-reproduction : l'habitus clivé des individus qui ont une mobilité sociale et dont les dispositions acquises ne correspondent plus à leur position sociale. Mais Bourdieu développe peu les causes expliquant qu'un individu issu des classes dominées puisse « monter » dans la société. Comment, malgré les faibles capitaux des classes populaires et un habitus qui devraient les y maintenir, expliquer que certains individus parviennent tout de même à sortir de leur milieu et acquérir une autre position sociale que celle de leurs parents ?

1.4. L'homme pluriel comme critique du concept d'habitus

Pour répondre à cette question, nous nous appuyons sur le concept d'homme pluriel établi par le sociologue français Bernard Lahire. Mais avant cela, il nous est nécessaire de passer par la critique de ce dernier envers le concept d'habitus de Bourdieu.

Selon Lahire, Bourdieu a initialement forgé son concept d'habitus à partir de ce qu'il a observé au sein des sociétés traditionnelles² où il existe par définition une faible division du travail, une certaine vie en communauté, des sphères d'activités peu différenciées et où les conditions et contextes de vie restent fort stables. Bref, des sociétés où il existe peu de modèles de socialisation différents contrairement aux sociétés contemporaines où l'on retrouve de multiples sphères d'activités fortement différenciées, de nombreuses institutions et donc une multitude de modèles de socialisation (2011, p. 43-44).

Ainsi « le paradoxe », selon Lahire, est d'utiliser l'habitus qui a été forgé à partir de l'analyse du fonctionnement des acteurs des sociétés traditionnelles, pour l'appliquer aux acteurs des sociétés actuelles. Or celles-ci, étant fortement différenciées, sont productrices de socialisations diverses et in fine, d'acteurs protéiformes. Par conséquent, Lahire reproche à Bourdieu une théorie englobante qui met en avant un habitus définissant les acteurs comme étant *homogènes* alors que ceux-ci, de par les multiples lieux de socialisation qu'ils fréquentent, sont des êtres profondément *pluriels* (Lahire, 2011, p. 50).

Pour appuyer cette critique, Lahire mobilise ses travaux antérieurs, notamment ceux sur la scolarité primaire des enfants des classes populaires (1995 cité dans Lahire, 2011, p. 59). Dans ceux-ci, il remet en question l'idée d'un habitus familial homogène et cohérent. Certaines familles populaires se trouvent dans des configurations sociales variées avec par exemple un des parents analphabète et une sœur vivant une forme de réussite scolaire. La manière d'appréhender l'école peut donc être multiple au sein d'une même famille.

Ainsi, Lahire définit l'acteur pluriel comme étant « le produit de l'expérience – souvent précoce – de socialisations dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes. Il a participé, successivement au cours de sa trajectoire ou simultanément au cours d'une même période de temps, à des univers sociaux variés en y occupant des positions différentes » (2011, p. 60).

Dès lors, il nous faut comprendre et approfondir comment ces multiples socialisations façonnent les individus et comment ces socialisations peuvent ouvrir des voies à la non-reproduction.

² Et de la société paysanne algérienne en particulier.

1.5. La socialisation ou comment se forme et se transforme un individu

Pour commencer nous définissons la socialisation comme étant la « façon dont la société forme et transforme les individus » (Darmon, 2016, p.6). Cette définition générale et vague de la socialisation mérite d'être approfondie par les questions suivantes : Comment se passe le processus de socialisation ? Qui est l'individu ou l'institution socialisatrice ? Quelles sont les différentes formes de socialisation et quelles en sont leurs forces ?

Dans la littérature, deux périodes de socialisation sont identifiées, la socialisation primaire qui se déroule pendant l'enfance et l'adolescence, et la socialisation secondaire à l'âge adulte³.

1.5.1. La socialisation primaire

Se déroulant dans la première partie de la vie, la socialisation primaire se distingue par la force d'imprégnation qu'elle exerce sur un individu vierge de toute autre forme de socialisation. Lahire explique la puissance de cette socialisation : « dans les premiers moments de la socialisation, l'enfant incorpore dans la plus grande dépendance socio-affective à l'égard des adultes qui l'entourent « *le monde, le seul monde existant et concevable, le monde tout court* » et non un univers perçu comme relatif » (2013, p. 123). Ceci explique pourquoi la socialisation primaire façonne l'individu avec force et à long terme.

Nous retenons pour ce travail quatre formes de socialisation primaire : la socialisation de classe, de genre, familiale et celle donnée par l'« autrui significatif ».

- La socialisation de classe.

L'individu socialisé au sein d'une classe sociale est influencé dans de nombreux domaines par celle-ci. Les effets de cette socialisation vont se manifester dans les pratiques, les goûts et les préférences des individus. La socialisation nous fait donc faire et apprécier certaines choses ou encore valoriser et stigmatiser certaines caractéristiques chez les autres (Darmon, 2016, p. 23-24). La socialisation de classe se matérialise par exemple au travers des pratiques alimentaires et sportives ou dans un usage différent de l'espace et du temps (Darmon, 2016, p. 28-36).

³ Cette distinction est faite afin de faciliter l'analyse mais il va de soi qu'en « situation réelle » la distinction dans le temps entre la socialisation primaire et secondaire est poreuse.

- La socialisation de genre.

L'individu va prendre un second « pli » en fonction de son sexe. En effet, l'entourage va valoriser, tolérer ou réprimer certains comportements chez l'enfant. Pour les garçons, on va encourager « la mobilité, la manipulation, l'invention et le goût de l'aventure » alors que pour les filles on va favoriser un développement de « l'intérêt porté à soi et aux autres, dans la mise en avant de la séduction et de la maternité » (Cromer, 2005, cité dans Darmon, 2016, p. 41).

Cependant, la socialisation sexuée prend une teinte particulière en fonction de la classe sociale : « une différence marquée entre les sexes, et les valeurs attachées à la différenciation traditionnelle de la « féminité » et de la « virilité » sont particulièrement fortes (...) dans la classe ouvrière et la haute bourgeoisie – où « féminité » et « masculinité » sont loin cependant de recouvrir les mêmes attributs-, alors que l'indifférenciation est plus valorisée dans les classes intellectuelles » (Ferrand, 2004 cité dans Darmon, 2016, p. 44-45). Ce propos souligne l'importance de prendre en compte cette socialisation pour la suite de ce travail.

- La socialisation familiale.

La famille constitue un lieu important de la socialisation primaire. Pour penser la non-reproduction, nous mettons en exergue trois éléments de cette socialisation. Tout d'abord, et comme évoqué plus haut avec Lahire, l'hétérogénéité des parcours au sein d'une même famille peut être un élément explicatif d'une trajectoire ascendante. Et cela d'autant plus que l'individu ayant « réussi » peut jouer le rôle d'exemple faisant dire à l'enfant : « S'il a réussi, moi aussi je peux y arriver ! » (Jaquet, 2018, p. 36-37).

Le deuxième élément est la place dans la fratrie ou l'absence de celle-ci. Par exemple, le fait d'être l'aîné ou enfant unique peut être un élément qui va faire qu'on porte prioritaire l'espoir des parents d'une vie meilleure. L'enfant est incité et façonné pour répondre au désir parental (Jaquet, 2018, p. 84). Mais la place dans la fratrie peut jouer de multiples manières⁴.

Le dernier élément est l'angle de la trajectoire sociale de la lignée d'un individu. Selon Bourdieu, pour saisir avec finesse l'habitus, il est nécessaire de prendre en compte la trajectoire sociale de la famille sur plusieurs générations étant donné que cet élément influence l'habitus des

⁴ Un exemple parmi d'autres est celui de John Edgar Wideman, cité par Jaquet (2014, pp. 89 à 94), qui cherche à comprendre pourquoi il est devenu un écrivain reconnu alors que son frère, Robby, est en prison suite à une « carrière » de gangster. Wideman en donne l'explication suivante. Étant le dernier de la famille, celui-ci voulait trouver sa propre voie et ne pas suivre le modèle de non-reproduction de l'universitaire et du sportif empruntés par ses deux frères aînés.

individus. Ceux-ci seront alors disposés à entreprendre certaines choses et percevoir un avenir probable en fonction de la pente générationnelle de leur lignée (1974, cité dans Dubar & Nicoud, 2017, *habitus de classe et trajectoire sociale*).

- L'autrui significatif.

Enfin, nous mettons en évidence « l'autrui significatif » comme facteur de la socialisation primaire. « L'autrui » est une personne proche de l'enfant et avec qui il entretient un lien affectif fort. Par cette place particulière, cet individu façonne *durablement* l'enfant ou l'adolescent. Ainsi, l'autrui significatif est « celui par qui passe une part de [sa] définition propre et qui se trouve, pour cette raison, investi d'une importance particulière » (Queiroz & Ziotkowski, 1994, cité dans Darmon, 2016, p.73). La personne socialisée intègre « le monde des autrui significatifs, un monde social spécifique, celui de l'appartenance de classe par exemple » (Berger & Luckmann, 1966, cité dans Darmon, 2016, p.73).

1.5.2. La socialisation secondaire

La socialisation secondaire « consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans de nouveaux secteurs du monde objectif de sa société » (Berger & Luckmann, 1966, cité dans Darmon, 2016, p.74). Cette socialisation secondaire est moins prégnante que la socialisation primaire étant donné que notre sujet est moins dépendant des individus et instances de socialisation à l'âge adulte que durant les premières années de son existence. Par ailleurs, l'enfant perçoit son monde comme étant le seul possible quand l'adulte en perçoit la diversité. Ainsi les produits de la socialisation secondaire sont moins « puissants » et se désagrègent donc plus facilement que ceux de la socialisation primaire.

Cette socialisation secondaire se réalise par plusieurs instances. Nous retenons pour ce travail la socialisation par les groupes (socialisation spatiale), la socialisation politique ainsi que l'évènement individuel ou collectif.

- La socialisation par les groupes.

Cette socialisation est celle qui se forme dans les groupes à l'exception de ceux de la famille et du travail. Ces groupes peuvent être marqués par la dimension spatiale comme celle du quartier ou de la cité. Parmi ceux-ci, on retrouve les quartiers gays des villes qui « constituent les instances au cours desquelles s'incorporent des normes corporelles, des rythmes temporels

et des formes de sociabilité propres au quartier, qui font devenir gay par le quartier » (Giraud, 2014, cité dans Darmon, 2016, p. 95).

- La socialisation politique

Cette socialisation produit trois dimensions « l'acquisition d'une vision du monde (idéologie) d'une part, de « savoir-faire » et de « savoir-être » d'autre part (ressources) et enfin la restructuration des réseaux de sociabilité en lien avec la construction des identités individuelles et collectives (réseaux sociaux et identités) » (Fillieule, 2012 cité dans Darmon, 2016, p. 96).

- L'événement collectif et individuel

Une révolte, une révolution ou une guerre sont des exemples d'événements collectifs capables de produire des modifications chez les individus et où « le temps court (de l'événement) parvient à accoucher d'un temps long (de la socialisation) » (Ihl, 2002 cité dans Darmon p.105). A l'échelle individuelle, on peut retrouver l'événement qui transforme l'individu. Strauss recense deux types d'événements individuels capables de transformer l'individu ; d'une part « le changement de statut organisé » qui se fait au sein d'une institution et selon des hiérarchies sociales, et d'autre part « les moments critiques » suite auxquels l'individu prend conscience qu'il n'est plus le même qu'avant (1989 cité dans Darmon, 2016, p.106).

1.5.3. Imbrication, effectivité et effacement : quelques remarques à propos des socialisations

Nous l'avons évoquée, la socialisation primaire est puissante et s'incruste profondément au cœur de l'individu. Elle produit ses effets tout au long de la vie de l'individu et les socialisations secondaires ne peuvent se faire qu'à travers le filtre de la socialisation primaire. Bourdieu parle à ce propos de « l'hystérésis de l'habitus » formé lors de la socialisation familiale. Cette hystérésis « désigne par extension l'inertie des dispositions acquises, la résistance au changement et la tendance de l'individu à persévérer dans la direction prise par la socialisation familiale » (Darmon, 2016, p. 21). Ainsi, il s'opère une série de tris inconscients dans les lieux où l'on va, les événements auxquels on assiste ou les personnes qu'on rencontre afin de ne pas remettre en question notre habitus. Il apparaît alors que la socialisation primaire empêche toute socialisation secondaire ayant des effets subversifs envers la socialisation première de se faire. Dès lors, comment est-il possible de ne pas reproduire ? Le livre de Darmon, « La socialisation », nous apporte deux éléments de réponses.

Tout d'abord, il pose la question de l'effectivité du processus de socialisation. L'étude de ces processus montre que la mise en contact d'un individu avec un milieu ou d'autres individus n'est pas une condition suffisante pour que les effets de la socialisation se produisent. Il ne suffit pas d'être baigné dans un milieu pour en être imprégné. Lahire analyse cette effectivité à partir de l'exemple de la transmission du capital culturel dans les familles. Il en ressort que pour que la transmission se fasse, il est nécessaire que la personne qui détient le capital culturel soit présent dans la durée auprès de l'enfant. A cela, il faut ajouter « la légitimité à socialiser » des instances socialisatrices, une légitimité qui s'appuie sur « les institutions et les hiérarchies instaurées par les rapports de domination » (Lahire, 1995 cité dans Darmon, 2016, p. 55).

Ensuite, Darmon s'interroge sur les produits d'une socialisation continue et se demande si cette dernière peut transformer l'individu étant donné la puissance de la socialisation primaire. Elle répertorie alors trois types d'effets de la socialisation continue. Celle-ci peut renforcer la personne dans ce qu'elle est (socialisation de renforcement), en changer une partie (socialisation de transformation) ou la métamorphoser radicalement (socialisation de conversion). Cette dernière se fait par une « alternation », c'est-à-dire « une re-socialisation qui ressemble à la socialisation primaire par son caractère radical et probablement affectif ; elle s'en distingue cependant dans la mesure où elle ne se fait pas ex nihilo et doit « désintégrer » le produit des socialisations précédentes » (Berger et Luckmann, 1966 cité dans Darmon, 2016, p. 118).

Des questions se posent alors. Comment ce type de parcours de re-socialisation est-il possible ? Et qui sont ces individus qui vivent des socialisations de conversion ? Ce sont les questions qui nous guident pour la suite de ce travail.

1.6. Les transclasses

1.6.1. De qui parle-t-on ?

Les concepts abordés dans la première partie de ce travail nous aident à comprendre le parcours de ceux qui ne reproduisent pas et que nous nommerons les transclasses. Ce terme nous semble le plus adéquat pour mettre un nom sur la catégorie de personnes auxquelles nous nous intéressons. La philosophe, Chantal Jaquet, fait le constat qu'il n'existe pas de terme rigoureux pour désigner les personnes qui ne reproduisent pas le modèle social dont ils sont issus. Elle

refuse les termes de « déclassé » ou de « transfuges de classe » pour leur côté péjoratif et chargé d'un jugement de valeur (2014, p. 12).

Insatisfait de ceux-ci, Jaquet propose le terme de transclasse qu'elle définit comme suit :

Les transclasses désignent littéralement les individus qui, seuls ou en groupes, passent de l'autre côté, transitent d'une classe à l'autre, contre toute attente. Quelle que soit l'amplitude de la trajectoire, peut être dit transclasse dans une société donnée, quiconque a quitté sa classe d'origine et a vu son capital économique, culturel et social changer, en tout ou en partie. (Jaquet & Brass, 2018, p. 13)

Jaquet ajoute que le passage peut se faire dans les deux sens du haut vers le bas et inversement. A noter que dans ce travail, nous nous intéressons aux individus ayant réalisé un important passage de classe du « bas » vers le « haut », aux personnes ayant eu une forte mobilité sociale ascendante. Par exemple, des personnes issues des classes populaires qui atteignent des postes de direction, de pouvoir dans un champ⁵, passant d'une position dominée à une position dominante. Ce sont les parcours marqués par l'apprentissage des codes, des manières d'être et de faire propres à chaque classe et se faisant progressivement qui éveillent notre curiosité.

1.6.2. Les conditions d'un parcours transclasse

A notre connaissance, Jaquet est la première à rédiger un ouvrage théorique sur la question des transclasses effectuant une trajectoire sociale ascendante⁶. Nous reprenons ici les principales causes qu'elle a identifiées et qui rendent un tel parcours possible.

- Les modèles

L'existence de modèles différents de celui en vigueur dans la classe d'origine est la première cause identifiée par Jaquet. En effet, comment serait-il possible de sortir de sa classe si l'individu n'a pas connaissance d'un autre modèle ? Deux modèles peuvent jouer ce rôle, celui de la famille, quand il comporte un individu qui « s'en est sorti » (2018, p. 36) et celui de l'école, le plus souvent à travers la figure d'un enseignant qui peut constituer une autre source

⁵ Le concept bourdieusien de champ est un microcosme social au sein du monde social comme par exemple le champ académique, le champ littéraire ou encore le champ journalistique. Nous donnons volontairement une définition sommaire de ce concept étant donné que celui-ci est secondaire dans notre problématique. En effet, notre travail ne se centre pas prioritairement sur l'évolution d'un individu dans un champ en particulier.

⁶ Voir son livre « Les transclasses ou la non-reproduction ».

d'identification première pour l'enfant (2018, p. 46). Mais si l'existence d'un modèle alternatif est une condition nécessaire, elle n'est pas suffisante.

- Les conditions socio-économiques.

Venant d'un milieu populaire, les conditions économiques sont déterminantes pour par exemple permettre aux individus de poursuivre leur scolarité. Dans ce cadre, l'existence d'un système scolaire obligatoire pour tous, gratuit et assorti de bourses permet de réduire le frein économique dans la scolarité (2014, p. 53). Par ailleurs, il existe des barrières sociales et culturelles dans le système scolaire qui peuvent être surmontées via, entre autres, l'internat qui permet de sortir l'enfant de sa classe d'origine et de le mettre dans des conditions plus favorables à la réussite (2014, p. 56). Il convient enfin de développer un enseignement spécifiquement adapté aux élèves d'origine populaire.

- Les affects.

Outre la présence d'un modèle alternatif et des conditions socio-économiques, Jaquet met en lumière le rôle des affects. S'appuyant sur Spinoza, elle définit l'affect comme étant

« L'ensemble des modifications physiques et mentales qui ont un impact sur le désir de chacun en augmentant ou en diminuant sa capacité d'agir. L'affect désigne ce qui nous touche, nous meut et nous émeut ; il est l'expression de la rencontre entre la puissance causale d'un individu et celle du monde extérieur et il renvoie tout aussi bien à ce qui le forme et le façonne, dans la mesure où chacun est à la fois affectant et affecté. » (2014, p. 64)

Suivant cette définition, nous considérons l'affect comme une forme de socialisation qui façonne l'individu en lui apportant des modifications plus ou moins durables. Les affects sont des forces qui dépassent l'individu et l'incitent à agir dans un certain sens. Cependant, à la différence de la socialisation, par exemple de classe ou de genre, qui façonne généralement l'ensemble des individus dans un même sens, l'affect agit de façon singulière. Il peut pousser un individu dans un sens ou un autre.

- La place et le rôle du milieu

Spinoza différencie les affects joyeux (l'amitié et l'amour) des affects tristes (la haine, la colère ou la honte) et Jaquet de souligner la force de ces derniers dans le processus de non-reproduction. Partant de l'idée que ce type de parcours ne peut naître que d'une insatisfaction ou une souffrance à vivre dans son milieu. Désirant mettre fin à cette situation, le transclasse

en devenir est poussé à se mettre en mouvement. C'est pourquoi Jaquet insiste pour dire que la souffrance est une des causes principales d'une trajectoire transclasse. La souffrance, poursuit Jaquet, peut prendre plusieurs formes et trouver son origine dans le genre, le sexe, la race ou encore la famille et par là, empêcher un processus d'adhésion à la classe d'origine, poussant l'individu à chercher une porte de sortie (2014, p. 76). Mais le milieu (la famille, le village...) peut également jouer un rôle porteur et soutenir l'individu dans sa trajectoire ascendante (2014, p.84).

- Les alliés d'ascension

A ces quatre premières causes, nous ajoutons ce que le sociologue Paul Pasquali nomme les « alliés d'ascension ». Comme son nom l'indique, cette notion regroupe l'ensemble des individus soutenant le transclasse dans son parcours de non-reproduction. Ces soutiens peuvent être des individus ou des collectifs (fratrie, groupe de parole...) et les formes prises par ce soutien peuvent être variées.

- La complexion

Enfin, Jaquet va forger un nouveau concept, la complexion, afin de rendre intelligible le parcours des transclasses. La non-reproduction ne peut se comprendre que si l'on conçoit ensemble « les déterminations économiques, sociologiques, familiales et affectives à l'œuvre dans l'histoire de chacun » (2014, p. 96). Il n'y a donc pas une cause déterminante au voyage mais un ensemble de causes imbriquées l'une dans l'autre. Tout comme il n'y a pas un affect privilégié qui explique la non-reproduction. « C'est pourquoi la non-reproduction mobilise une pensée combinatoire (...) et requiert l'analyse d'un réseau ou d'un faisceau causal » (2014, p. 97). La complexion est alors définie par Jaquet comme « une chaîne de déterminations qui se nouent pour former la trame d'une vie singulière » (2014, p. 102).

La complexion des transclasses se caractérise par plusieurs éléments dont le premier est le passage. Ici le mot « passage » doit être entendu d'une double manière : le passage d'une classe à l'autre d'une part et le passage comme « (se faire) passer pour » d'autre part (2014, p.119). C'est pour cela que le transclasse se caractérise par une grande flexibilité. Il a su se défaire partiellement de ce qui devait le faire : les déterminations de sa classe d'origine. Sa complexion lui permettant de faire la jonction entre des classes éloignées est le signe d'une grande souplesse (2014, p.125).

Enfin la complexion est un processus non linéaire même si on peut identifier certaines étapes dans la vie d'un transclasse comme l'éloignement vis-à-vis de son milieu d'origine ou l'adoption

d'un nouveau standing de vie. Ces étapes ne sont pas linéaires dans le sens où elles sont constituées « de flux et de reflux où le passé revient dans le présent et le transforme en retour » (2014, p.139).

La force du concept de la complexion est de faire une analyse de l'individu en tenant compte de la multitude des déterminations qui le régissent. Cependant, cette analyse globale peut manquer de finesse pour saisir plus spécifiquement l'articulation de deux ou trois caractéristiques d'un individu. Cette remarque nous amène à chercher un dernier concept susceptible de compléter les concepts vu précédemment afin d'être entièrement outillé pour répondre à notre question de recherche.

1.7. Le concept d'intersectionnalité

Nous clôturons donc cette partie par l'exploration d'un concept permettant de mettre en lien des identités dominées chez une même personne : l'intersectionnalité⁷. Pour définir ce concept, nous reprenons l'approche retenue par la sociologue Marie Buscatto. Abordant les questions de la classe, du genre et de l'ethnicité, elle explique que « l'approche intersectionnelle vise justement à prendre en compte l'ensemble de ces axes de différenciation sociale dans une même analyse afin de révéler les modes de production des inégalités sociales. Mais plus qu'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes de domination opérant à partir de ces catégories ou de leur caractère additif, cette approche postule plutôt leur interaction et leur articulation dans la production et la reproduction des inégalités sociales » (2017, L'ouverture de l'analyse et de la pratique féministe au fondement de la naissance du concept d'intersectionnalité).

Buscatto ajoute que ce concept, avec sa prise en compte des différentes formes de domination, opère au niveau des individus, dans leur subjectivité, et au niveau structurel, c'est-à-dire dans les structures de la société et dans les processus sociaux. Cette opération à double niveau permet de « mieux comprendre la production et la transgression des inégalités sociales de manière globale et dynamique » (2017, L'intersectionnalité : un usage scientifique implicite qui a précédé sa conceptualisation).

Ce concept nous intéresse donc pour croiser les différents systèmes de domination qui s'exercent sur les parcours de vie analysés. L'idée est bien de regarder quels sont les spécificités des individus cumulant des formes d'oppressions. Dans l'optique d'une approche

⁷ Ce concept a été initialement théorisé par la juriste et afroféministe américaine Kimberlé Crenshaw.

intersectionnelle, ces oppressions ne vont pas s'analyser d'une manière où l'une s'additionne à l'autre en se superposant mais comme plusieurs formes interagissant l'une avec l'autre pour prendre une forme d'oppression particulière dans un contexte précis. On ne vit par exemple pas son homosexualité de la même manière en fonction de la classe sociale auquel on appartient. Et ce vécu peut encore prendre une teinte particulière lorsqu'on vit en ville ou dans un milieu rural.

Par ailleurs dans ce travail, nous voudrions être vigilant à prendre en compte les deux points d'attention soulevés par Buscatto. Il s'agit d'une part de

Cerner les processus autour desquels des régimes d'inégalités » organisationnels et/ou institutionnels (...) produisent des pratiques et des discours enfermant [les individus] (...) dans des situations économiques et symboliques très défavorables ; d'autre part, rendre compte des manières dont ces personnes socialement infériorisées sont tout à la fois contraintes par ces processus et tentent, même de manière secondaire, de les transgresser, voire de les subvertir. (2016, Un axe central d'analyse : articuler genre, classe sociale et racisation)

Ce double point d'attention nous semble indispensable à prendre en compte dans l'analyse des parcours de vie d'individus ayant su déjouer leur destin social malgré l'existence d'un système de domination multiple auquel l'individu a été confronté.

Chapitre 2 : Choix méthodologiques pour aborder des parcours atypiques

2.1. Introduction

Il s'agit maintenant de réfléchir à la méthode la plus pertinente pour répondre à notre question de recherche : « Comment une trajectoire sociale ascendante est-elle possible ? ». Mais avant cela, il est nécessaire de préciser cette question. En effet, on peut répondre à cette question par de multiples portes d'entrée. Nous en choisissons deux, celle des socialisations qui montrent comment nos sujets se forment et se reforment au cours de leur parcours, et celle des conditions sociales d'un voyage ascendant identifié par Jaquet.

Pour ce faire nous avons sélectionné quelques parcours de vie suffisamment détaillés pour en identifier les facteurs de la non-reproduction. Nous nous inscrivons donc logiquement dans une démarche qualitative qui nous paraît être la seule permettant de rendre compte de ce type de parcours. Qui plus est, les concepts mobilisés de socialisations, d'affects ou d'intersectionnalités sont non quantifiable et ne peuvent être abordés qu'au travers d'une approche qualitative.

2.2. Le livre autobiographique comme terrain d'enquête

Le terrain autobiographique s'est présenté comme une suite logique. Après la découverte d'Edouard Louis, nous avons fait la lecture stimulante de « Retour à Reims » de Didier Eribon. Nous avons alors voulu découvrir d'autres autobiographies et les approfondir. La lecture de ces deux livres nous a semblé suffisamment fouillée pour analyser la production des mécanismes permettant la non-reproduction. Par ailleurs, la période du covid, avec ses confinements répétés, nous a conforté dans ce choix de terrain. Le support écrit étant plus facilement mobilisable que la réalisation d'entretiens, difficiles à mener dans ce contexte.

Nous reprenons la définition de l'autobiographie donnée par Lejeune, spécialiste dans ce domaine : « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (1975, cité dans Mauger, 1994, p. 32).

2.3. Les limites du terrain autobiographique

Il va de soi que le matériel autobiographique pose question et impose nombre de précautions pour le chercheur. Nous exposons ici les principaux points d'attention retenus.

Tout d'abord, il est impossible de présenter une autobiographie exhaustive, l'auteur fait donc nécessairement des choix. Dans ce travail de présentation et de sélection, il existe un risque pour l'autobiographe de mettre en avant les événements ou aspects positifs de sa personnalité et de laisser dans l'ombre les éléments pouvant ternir son image. Ce risque est d'autant plus présent que l'auteur se trouve dans un « quasi-monopole » des « sources » (sa vie) et peut se sentir investi de la plus grande légitimité pour parler de lui-même. Il est donc indispensable pour Lahire de remettre en question « le mythe de l'authenticité » des récits (Lahire, 2007)

Contrairement à la méthode de recueil de données par l'entretien, le livre autobiographique se limite à lui-même. Il n'est pas possible d'approfondir l'un ou l'autre élément, de creuser un paragraphe ou une hypothèse émergente à la lecture du livre. Dès lors, il est possible que certains éléments de notre grille d'analyse ne puissent être testés au vu du potentiel manque de données dans l'un ou l'autre domaine, c'est le propre des données secondaires (Van Campenhoudt, 2017, p. 254).

La définition de l'autobiographie donnée par Lejeune nous amène à identifier une autre limite, celle du contexte. Lahire nous met en garde face aux témoignages autobiographiques : « ceux-ci n'ont pas pour but de contextualiser historiquement, socialement ou culturellement les personnages et leurs actions, leurs propos et leurs sentiments » (2007). Ainsi, les autobiographies ne permettent pas de saisir les forces expliquant pourquoi un individu pense et agit de telle manière. Lahire nous invite alors à chercher dans d'autres sources les éléments historiques, sociaux, politiques, familiaux... permettant de rendre intelligibles les comportements des acteurs (2007).

Eribon radicalise la critique en nous invitant à nous éloigner d'une sociologie qui met « au centre le point de vue de l'acteur et le sens qu'il en donne » afin de ne pas justifier l'ordre établi (2018, p. 52). Pour le sociologue et philosophe :

« Seule une rupture épistémologique avec la manière dont les individus se pensent eux-mêmes spontanément permet de décrire, en reconstituant l'ensemble du système, les mécanismes par lesquels l'ordre social se reproduit (...). La force et l'intérêt d'une

théorie résident précisément dans le fait qu'elle ne se satisfait jamais d'enregistrer les propos que les acteurs tiennent sur leurs actions, mais qu'elles se donnent au contraire pour objectif de permettre aux individus et aux groupes de voir et de penser différemment ce qu'ils sont et ce qu'ils font, et peut-être, ainsi, de changer ce qu'ils font et ce qu'ils sont. » (2018, p. 52)

La mobilisation de notre cadre théorique pour l'analyse des autobiographies permet de répondre en partie à ces points d'attention. D'autre part, la majorité des transclasses analysés font preuve d'un regard critique et sociologique sur leur propre parcours. Ceci nous amène à mettre en évidence les forces du terrain autobiographique. Il offre en effet un matériel particulièrement utile pour accéder à l'intime, ce qui est indispensable lorsqu'on mobilise dans une analyse des facteurs tels que l'affect. L'autobiographie est aussi significative sur ce qu'elle nous révèle de l'auteur lorsqu'on analyse ce qu'il met en avant et laisse en arrière-plan dans un processus d'autoréflexivité. Il est par exemple marquant de voir comment certains parlent de leurs émotions et affects, et d'autres pas. Ceci peut être propre à l'individu, à sa socialisation de genre ou encore à une manière de se dévoiler propre à une génération.

2.4. La sélection des autobiographies

Dans un souci de réunir du « matériel » ayant une certaine homogénéité et actualité, nous nous concentrons sur l'étude d'individus ayant vécu en France entre le début des années 50 et aujourd'hui.

Comme dit plus haut, c'est Edouard Louis qui nous a ouvert la porte des transclasses. Ayant la « caractéristique » d'être homosexuel, nous avons été amené dans une première réflexion⁸ à privilégier l'hypothèse selon laquelle l'identité est un facteur explicatif d'une trajectoire de transfuge de classe. Nous avons alors cherché à établir un panel de livres dont les auteurs ont l'une ou l'autre des caractéristiques identitaires suivantes : être une femme, être homosexuel, d'origine immigrée ou encore être un homme hétérosexuel.

⁸ Au fil des lectures, notre réflexion a évolué. Si une identité dominée peut être un élément explicatif de la non-reproduction, il nous semble non pertinent d'en faire l'hypothèse centrale. Nous suivons ici les travaux de Jaquet qui mettent en avant une multitude de causes pour expliquer des parcours d'ascensions radicales.

Nous avons d'abord choisi Edouard Louis pour la puissance de son écriture et les affects qu'elle réveille (tristesse et colère) mais aussi parce qu'une première lecture de son livre nous a donné le sentiment de mieux comprendre les classes populaires. Nous avons aussi choisi Didier Eribon, également homosexuel, pour sa trajectoire marquante et les analyses théoriques qu'il fait du monde social et des évolutions des classes subalternes en particulier.

Dans l'introduction de son livre, Rose-Marie Lagrave souligne la quasi absence de transfuge de classe universitaire et femme ayant écrit une autobiographie⁹ (2021, p. 15). Il nous a alors semblé d'autant plus important de faire une place aux femmes dans ce mémoire et d'analyser les obstacles particuliers auxquelles elles doivent faire face dans leur parcours. Nous avons donc choisi Lagrave pour la qualité et la précision de son analyse, notamment dû à la quantité de matériel mobilisé pour la réalisation de celle-ci (voir la fin de cette partie). Nous avons également sélectionné le livre de Nesrine Slaoui pour la singularité de sa situation sociale, celle d'une femme originaire du Maroc, ayant grandi dans une cité en milieu semi-rural.

Après la synthèse et l'analyse des quatre premiers sujets, nous avons pris conscience de l'homogénéité de ceux-ci sur le plan scolaire. En effet, ils partagent la particularité d'un parcours de transclasse s'étant opéré par la voie scolaire. Nous avons alors cherché un parcours de non-reproduction se faisant dans un autre domaine et avons découvert celui de Patrick Bourdet qui s'est produit au sein de son entreprise. Etant un homme blanc hétérosexuel, nous l'avons aussi choisi parce qu'il ne cumule pas deux identités dominées.

Enfin, nous sommes conscients que le livre autobiographique recouvre sous un même nom des réalités diverses. C'est pourquoi nous catégorisons les autobiographies sélectionnées en quatre types. Premièrement, les « autobiographies classiques » correspondant à la définition donnée par Lejeune et dans laquelle se retrouve celle de Patrick Bourdet. Dans un deuxième groupe, nous retrouvons ce que nous appelons les « autobiographies sociologiques ». Les auteurs de celles-ci ont une formation en sciences sociales et sèment quelques concepts sociologiques au fil de leur récit pour rendre compte du comportement des individus (Slaoui, Louis). Une troisième catégorie est l'enquête autobiographique qui mobilise une multitude de matériaux afin d'« enquêter au plus proche ». Par exemple, Lagrave rend compte dans l'introduction de

⁹ Nous pouvons en effet nous interroger sur qui écrit des autobiographies. Qu'est-ce qui fait qu'un individu va écrire son autobiographie et pas un autre ? Qui est capable de le faire et qui se sent légitime pour le faire ? (Lahire, 2007).

son livre, des matériaux sur lesquels elle s'appuie pour mener son enquête : « Des photographies, des lettres, des carnets, six agendas (...), les archives de l'école primaire, les archives départementales, mon dossier personnel à l'EHESS et celui rempli pour ma retraite, et une série d'entretiens avec les membres de ma fratrie et avec mes deux fils » (2021, p. 11). A cet important matériel, Lagrave ajoute son analyse sociologique pour rendre intelligible son parcours de manière fine et profonde. Enfin, une dernière catégorie est celle de l'autobiographie à portée explicitement théorique. Ce style est une analyse du monde social à partir d'une trajectoire individuelle qui est elle-même éclairée à la lumière de la théorie (Jaquet, 2014, p. 20). Eribon nomme sa méthode l'« introspection sociologique » qui consiste à explorer une trajectoire « en mobilisant tous les instruments et les concepts de la sociologie telle que je la conçois (les déterminismes de classe, l'analyse du système scolaire, la reproduction sociale (...)) pour établir une cartographie des mécanismes sociaux et de leur intériorisation par les agents sociaux que nous sommes tous » (Cadeau & Eribon, 2020, paragr. 2).

2.5. Comment mener l'analyse des autobiographies ?

Dans un premier temps, nous ferons une brève synthèse de leur vie et de leur parcours social. Dans celle-ci, nous serons attentif à la situation de départ : le milieu d'origine, le niveau de capital social, économique et culturel des parents. Nous veillerons également à identifier la position actuelle des individus étudiés.

Dans un second temps, nous nous appuierons sur les concepts théoriques vu dans la partie problématique pour interpréter les parcours et les rendre intelligibles. Pour cela, nous faisons passer chaque individu dans notre cadre théorique, c'est-à-dire que nous examinons sa vie à travers les filtres de la socialisation primaire et secondaire mais aussi à travers le filtre « des conditions de voyage » à travers les classes sociales. Dans ces filtres, nous serons attentif aux situations de « blocages » et à la manière dont ceux-ci ont été surmontés. Etant donnée la formation de plusieurs autobiographes à la sociologie, des éléments pertinents d'analyse ont déjà été soulignés par eux. Cependant, l'application systématique de notre modèle d'analyse à tous les récits est une démarche « qui oblige à ratisser en des lieux et selon des manières qui rendent la surprise plus que plausible, probable » (Van Campenhoudt, 2017, p. 204). Dès lors, notre travail va permettre, nous l'espérons, d'apporter un nouvel éclairage à la compréhension de ces parcours atypiques.

Enfin, nous procéderons à une comparaison des récits lors de notre analyse transversale. Nous verrons en quoi ces récits se recoupent et quelles sont les spécificités de chacun d'eux ? Nous verrons également s'il est possible de faire une typologie des individus transclasses en fonction de leur sexe, de leur orientation sexuelle et de leur ethnicité ou à travers d'autres critères qui pourraient se dégager lors de l'analyse de ces récits.

Avant de clôturer cette partie, nous abordons une dernière question afin de justifier notre méthodologie par un dernier éclairage.

2.6. Peut-on tirer un savoir sociologique à partir de l'analyse de cas individuels ?

Il nous semble important de nous questionner sur comment produire du savoir à partir de cas particuliers. Et même, est-il possible de produire du savoir à partir de l'analyse de la trajectoire d'une ou de quelques personnes ? Ici, nous pensons pouvoir dire oui. En effet, notre intention est de voir comment des cas particuliers d'individus transclasses viennent nous dire quelque chose sur le monde social, les conditions de passage d'une classe à l'autre mais aussi d'analyser à travers ceux qui passent, la majorité de ceux qui ne passent pas ; d'éclairer la loi générale de la reproduction à partir des cas de non-reproduction.

L'ouvrage de Jean-Pierre Oliver de Sardan permet de préciser notre intuition en ce qui concerne la pertinence de l'analyse de quelques cas individuels :

Un cas de terrain, même « micro » (...) renvoie toujours, en socio-anthropologie, à un au-delà de lui-même, à un ensemble plus large, à un contexte social plus vaste. Il en est le révélateur (...) autrement dit un évènement social choisi par le chercheur pour ses propriétés symptomatiques, (...) parce que, dans les interactions qui s'y produisent, on observe le jeu de logiques sociales plus vastes (...) l'effet de forces ou de mécanismes extérieurs. Cette posture de recherche métonymique face au cas diffère de celle de l'ethno-méthodologie, qui tend par contre à cantonner (...) l'analyse dans les strictes limites des cas qu'elle se donne. (De Sardan, 2008, p. 75-76)

Chapitre 3 : Synthèse et analyse verticale de cinq parcours transclasses

3.1. Introduction

Nous rentrons ici dans le cœur du travail avec la synthèse et l'analyse verticale du parcours de vie de chaque transclasse. Nous réalisons la synthèse à partir de la lecture du livre autobiographique de chaque auteur, le titre du livre étant indiqué dans le sous-titre de chaque partie. Pour certains parcours, nous mobilisons également des articles et des interviews pour dresser un tableau le plus complet possible du transclasse étudié. Dans le cas d'Edouard Louis, il a été nécessaire de lire une deuxième autobiographie retraçant la seconde partie de son parcours.

L'ordre de présentation des sujets étudiés suit l'ordre de nos lectures. Nous avons commencé par les transclasses de sexe féminin, puis par les hommes homosexuels et enfin par la lecture de Patrick Bourdet. Nous débutons à chaque fois par le transclasse le plus âgé de la « catégorie ». D'autre part, il nous a semblé plus cohérent de présenter les quatre profils plus similaires (ascension via le système scolaire) avant de présenter celui plus atypique de Bourdet (ascension via l'entreprise). Nous présenterons donc les sujets dans l'ordre suivant, Rose-Marie Lagrave, Nesrine Slaoui, Didier Eribon, Edouard Louis et Patrick Bourdet.

3.2. « Se ressaisir » de Rose-Marie Lagrave

3.2.1. Synthèse

Origine familiale

Monsieur Costes¹⁰, le père de Rose-Marie, reçoit une « éducation classique » au séminaire en Espagne, en Angleterre et en Suisse et y suit des études secondaires. Il s'installe à Paris et devient traducteur en espagnol pour une entreprise privée. La mère de Rose-Marie obtient son certificat d'étude primaire et est ensuite orientée vers une formation en broderie. Avant son mariage, elle occupe un emploi de gouvernante dans une famille de la haute bourgeoisie parisienne.

Les parents de Rose-Marie emménagent à Bethlémont (Versailles) dans une maison dont ils sont propriétaires. Le couple aura 13 enfants, nés entre 1929 et 1948, dont deux décèdent de la tuberculose en bas âge. Deux garçons, l'ainé qui est autiste et le dernier, entourent une « fratrie » de neuf sœurs.

Dans les premières années du ménage, la famille tire ses revenus du travail d'employé de bureau du père et des allocations familiales. A cette époque, une ambiance chaleureuse règne au sein de la famille. Le déclenchement de la guerre et la tuberculose du père viennent ternir le tableau. Celui-ci perd son emploi et est reconnu « invalide à 100% ». Sans ressource suffisante, la famille décide de déménager après la guerre, à Trécy en Normandie. Grâce à l'aide de la famille et un emprunt, ils achètent une propriété dans ce village.

L'enfance et l'adolescence

Née en 1944, Rose-Marie est la onzième enfant de la fratrie. Elle grandit dans le village de Trécy où le climat familial contraste avec celui de Bethlémont. Ayant pour maigres revenus les pensions d'invalidité du père et du fils aîné ainsi que les allocations familiales, le ménage vit dans une forme « d'autosubsistance » faite de l'élevage d'un cochon, du lait de quelques vaches et d'un potager (2021, p. 53).

¹⁰. Le nom « Costes » est un nom d'emprunt afin de ne pas pouvoir identifier la famille. Le nom « Lagrave » est celui du mari de Rose-Marie qu'elle décide de garder après son divorce.

Les parents Costes se distinguent des autres villageois de multiples manières. Le père via son éducation reçue au séminaire manifeste son gout pour la lecture et les règles morales (2021, p. 51). Elu conseiller municipal et mettant ses compétences au service des gens, le père est quelqu'un de respecté au village. La mère Costes se distingue par ses « bonnes manières » apprises lorsqu'elle était gouvernante. Celles-ci se manifestent dans la manière de dresser la table, servir le thé et accueillir des amis de marque mais aussi dans l'habillement pour aller à la messe (2021, p.52). Les bonnes manières de la mère agencées à la culture du père permettent de faire illusion : « certes nous étions pauvres ; certes nous ne mangions pas tous les jours à notre faim, certes nous étions mal habillés (...) mais notre pauvreté restait distinguée » (2021, p. 53).

Les enfants Costes connaissent une éducation particulièrement sévère, un véritable « dressage des corps et des esprits ». Une éducation faite de l'apprentissage d'un français impeccable, une politesse stricte, un maintien des corps droit et une « interdiction de fréquenter les autres enfants du village ». Pour inculquer les « bonnes manières » le père mobilise les brimades et les châtiments corporels (2021, p. 56). Le « dressage » passe également par une mise au travail sans fin dans les tâches domestiques, l'entretien du jardin et le travail dans les champs.

Scolairement, Rose-Marie est une enfant disciplinée et studieuse qui n'éprouve aucune difficulté lors du cycle primaire. Elle réussit l'examen pour entrer au lycée et obtient une bourse. A douze ans, elle quitte la maison et le village pour intégrer en tant qu'interne et boursière le lycée Pasteur de Caen, un lycée non-mixte réputé pour son haut niveau d'exigence.

Alors qu'elle ne s'était jamais sentie pauvre, Rose-Marie découvre ce sentiment au contact des autres filles du lycée. Cette prise de conscience passe par le corps, les vêtements ou encore le matériel scolaire manquant ou d'occasion. Dépourvue des distinctions sociales des autres lycéennes, Rose-Marie découvre la honte qui se nourrit du regard des autres. Cette honte lui procure un double ressenti : d'une part, l'importance des études « pour s'en sortir » et d'autre part l'anxiété de ne pas y arriver. Cette anxiété renforce une attitude disciplinée, déjà acquise dans le milieu familial, envers l'institution scolaire (2021, p. 162).

Les études supérieure

En juillet 1963, elle obtient le bac et entame des études de sociologie à la Sorbonne à Paris¹¹. Vu la faiblesse du montant de la bourse, il est nécessaire à l'étudiante d'entamer un travail salarié. Par l'intermédiaire d'une sœur aînée, Rose-Marie trouve un emploi à temps plein dans une fabrique de bijouterie. Elle est alors à la fois étudiante, salariée et boursière. L'étudiante décroche une licence en sociologie puis une maîtrise.

Durant cette licence, Rose-Marie rencontre son mari dans le milieu militant de l'Action civique non violente (ACNV). Ils se marient en '66 et Rose-Marie prend le nom de Lagrave¹². Suite à la naissance de son premier enfant, elle quitte son emploi de « pionne » pour se consacrer à ce dernier. Son expérience de salariée et d'étudiante la convainc qu'elle peut également faire une thèse tout en éduquant ses enfants. Avec leur deuxième enfant et dans la suite du mouvement de mai 68, ils font, avant de rentrer à Paris, l'expérience d'une vie en communauté durant quatre ans.

Par la suite et dans une « continuité quasi mécanique » (2021, p. 223) à la réussite de ses études, l'étudiante s'inscrit à un doctorat. Elle trouve en la personne de Placide Rimbaud son directeur de thèse et conclut avec ce dernier de travailler sur le « village dans la littérature » (2021, p. 227).

L'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Suite à son divorce en 1972, Lagrave dû se remettre à vivre de « petits boulots ». Fatiguée de ceux-ci et méconnaissant les règles d'usage en vigueur dans le milieu académique, elle sollicite Rimbaud pour l'obtention d'un emploi. Quelques mois après son refus, il lui propose un « petit » poste au Centre de sociologie rurale. Puis elle occupe un poste de chef de travaux pour un remplacement. Enfin, Rimbaud sollicite, sur base de son sérieux et de son « surinvestissement » dans son travail, un poste de chef de travaux auprès du président de l'EHESS. L'obtention de ce poste marque l'entrée de Lagrave à l'EHESS.

Lagrave poursuit ensuite son ascension au sein de l'Ecole. Elle obtient le poste de maitresse de conférences en 1983. Après 13 années passées au Centre de sociologie rurale, elle intègre le

¹¹ Le choix de la sociologie est guidé par le fait que les boursiers doivent poursuivre leurs études dans la même ville sauf si la filière choisie ne s'y trouve pas. Lagrave choisit la sociologie, discipline non enseignée à l'université de Caen, pour pouvoir aller vivre à Paris (2021, p. 199).

¹² Nom qu'elle gardera après son divorce parce qu'elle a déjà publié sous ce nom et qu'elle souhaite avoir le même nom que ses deux enfants.

bureau de l'Ecole pour diriger les relations internationales. Dans ce cadre, elle part pendant dix ans et occupe le poste de directrice de l'« école doctorale à Bucarest » créé par l'EHESS (2021, p. 254). Enfin, elle est élue comme directrice d'étude en 1993.

3.2.2. Analyse

a. Pourquoi les enfants Costes sont les seuls du village à aller au lycée ?

L'une des particularités du parcours de Lagrave est de passer les classes sociales collectivement, en fratrie, et non individuellement. Nous cherchons donc à identifier les facteurs propres à la famille Costes qui expliquent pourquoi les enfants de celle-ci partent quand tous les autres restent.

Tout d'abord, pour comprendre la situation, nous devons prendre conscience du niveau de scolarité de l'époque dans un village rural. Sur base d'archives, Lagrave constate qu'une partie des enfants arrêtent l'école le jour de leur 14 ans, âge de fin de l'obligation scolaire. Pour ceux qui réussissent le certificat d'étude primaire (CEP), la majorité va directement travailler (2021, p. 137). Ainsi, le CEP est le plus haut diplôme obtenu par les enfants de Trécy avant l'arrivée de la famille Costes.

Celle-ci connaît une première ascension sociale lorsque le père décroche son travail d'employé. Dans le même temps, la famille connaît une migration géographique de la campagne vers Paris et les alentours. Cette ascension sociale est, comme nous l'avons vu, stoppée par la maladie du père et le déclenchement de la seconde guerre mondiale.

La famille se caractérise par une dissonance entre les « capitaux ». Etant sans héritage et incapable d'obtenir un revenu par le travail, la famille survit grâce aux allocations et à l'auto subsistance. De par les contacts établis à Paris et ses emplois de gouvernante dans des familles bourgeoises, Madame Costes possède un petit capital social (2021, p. 179). Monsieur Costes connaît une scolarité longue et acquiert ainsi un capital scolaire conséquent dont il inculque certaines dispositions à ses enfants (2021, p. 60). Les « bonnes manières » de la mère acquises au contact de la bourgeoisie alliées au capital scolaire du père forment un capital culturel en dissonance avec la situation matérielle de la famille. Le plus jeune des enfants analyse la position sociale de sa famille en ces termes, « (notre) statut social ne correspondait pas à notre statut financier, et c'est bien une conséquence culturelle ; la culture nous surclassait » (2021, p.

61). Dans ce passage, on prend conscience de l'intérêt de cette autobiographie : comprendre comment le capital culturel *joue* quand le capital économique est particulièrement faible.

La transmission de la culture classique du père et l'éducation familiale « rigoriste » prédisposaient les enfants Costes à la discipline et la réussite scolaire. Celle-ci fut sans doute renforcée par le désir frustré de la mère de ne pas pouvoir poursuivre sa scolarité malgré ses capacités¹³ et la frustration des parents suite au reflux social causé par la maladie du père.

Quand on appartient aux classes dominées du monde rural, le capital culturel et le désir des parents ne suffisent pas. Il faut également l'intervention d'instituteurs du village qui ne ménagent pas leurs efforts pour envoyer plusieurs enfants Costes au lycée : convaincre les parents, préparer les dossiers, former les enfants, les encourager, les accompagner aux concours et les rassurer sur leurs capacités (2021, p. 142). Par ailleurs, cette entrée au lycée fait converger les intérêts des différents acteurs de cette pièce : l'instituteur se voit « consacré » par ses supérieurs de parvenir à envoyer un enfant d'un village pauvre « si loin » ; assorti d'une bourse, c'est une bouche en moins à nourrir pour les parents et l'enfant peut passer la première étape pour échapper à son destin social (2021, p. 143).

Capital culturel, désir des parents, dispositions familiales, instituteurs dévoués : nous voyons déjà tout ce qu'il faut rassembler comme facteurs pour entailler la loi de la reproduction et sauter la première barrière consistant en l'acquisition du CEP et l'entrée au lycée.

b. Les variations des parcours scolaires au sein de la fratrie Costes

Nous avons vu quelques singularités de la famille Costes par rapport aux autres familles. Il s'agit maintenant d'expliquer pourquoi des enfants d'une même famille réalisent des parcours scolaires différents. Comment se fait-il que les parcours divergent alors que les onze enfants ont baigné dans la même socialisation et ont reçu une éducation similaire ?

Etant autiste, l'ainé n'est pas le mieux armé pour entamer une pente sociale ascendante. Via l'aide financière d'un oncle et du curé local, les parents mettent leur espoir dans la scolarité de la seconde et la font intégrer une pension catholique réputée.

¹³ On empêcha la mère de Rose-Marie de poursuivre ses études au-delà du CEP pour ne pas faire de différence avec sa sœur. Les choses auraient peut-être été différentes si elle avait été l'ainée... (voir partie suivante).

Malgré la réussite de leur certificat d'étude primaire, Geneviève et Marie-Louise, respectivement la numéro 3 et 5 sont restées chez les parents pour s'occuper des enfants. Lagrave explique pourquoi Geneviève est restée à la maison par la raison suivante, au fil des naissances, elle a été « façonnée aux gestes maternels, la constituant en « petite maman », [qu'] elle a incorporé et endossé cette fonction incompatible avec une scolarité longue » (2021, p. 142). Par ailleurs, étant arrivée à Trecy après sa scolarité primaire, elle n'a pu bénéficier du dévouement des instituteurs du village. Lorsque Geneviève est partie à Paris, c'est Marie-Louise qui a endossé les habits de la « petite maman »¹⁴. Les sept autres enfants ont accédé au Lycée de Caen avec une bourse.

Anne-Marie, la numéro 4, à cause de problème de santé n'a pas pu passer son Brevet d'études du premier cycle (BEPC). Les six enfants restants sont les six derniers de la fratrie : « Marie-Joseph (6)¹⁵ a suivi une section technique en seconde, puis a quitté le lycée ; Lucie (7) et Marie-Françoise (8) ont intégré une section moderne ; Marguerite-Marie (10), Jean (11) et moi (9), une section classique, perçue à l'époque comme plus prestigieuse » (2021, p. 172). Nous voyons ici de manière limpide la confirmation de la méconnaissance les « bonnes filières » d'enseignement au sein des classes subalternes¹⁶. Cependant, au fil du temps, la famille Costes intègre les connaissances sur le monde scolaire et fait entrer ses enfants dans des filières de plus en plus reconnues.

La trajectoire scolaire des onze enfants peut donc être expliquée pour chacun d'eux par la place qu'ils occupent dans la fratrie. Ceci nous amène à nous questionner sur l'impact d'une « fratrie » de onze enfants sur la mobilité sociale de Rose-Marie.

¹⁴ L'analyse de Lagrave désignant ces deux soeurs comme des « petites mamans » peut également être justifiée par le fait qu'elles sont les deux soeurs à avoir eu la maternité la plus nombreuse de la famille, à savoir trois enfants (p. 69).

¹⁵ Les numéros sont ajoutés par moi-même. Ils indiquent la position dans la fratrie sur les onze enfants.

¹⁶ C'est également une méconnaissance des statuts les plus intéressants comme ce fut le cas lorsqu'elle est étudiante en sociologie, boursière et employée à temps plein. Il lui était par exemple possible de postuler au statut de l'IPES (Institut de préparation aux enseignements du second degré) qui permet d'étudier tout en étant rémunéré (2021, p. 215).

c. Les alliés d'ascension

Parmi ceux-ci, l'auteure identifie d'abord sa « fratrie »¹⁷. Les plus grandes installées à Paris furent des aides précieuses et concrètes pour l'acclimatation à la ville, l'accueil dans leur logement et l'intégration professionnelle des plus jeunes en leur trouvant des « petits boulots » à leur arrivée (p.64). Par ailleurs, elles exercent sur ces dernières un effet important par l'existence même de leur expérience à Paris : elles montrent un avenir *possible, envisageable et désirable*.

Ici nous rejoignons l'hypothèse développée dans « Les Héritiers » de Bourdieu et Passeron, et reprise par Jaquet qui tente d'expliquer pourquoi dans un groupe étudié les enfants des classes dominées sont surreprésentés par rapport à ce qui est attendu statistiquement. Leur l'hypothèse est la suivante : « Cette situation culturelle est particulière dans la mesure où l'existence de parents proches ou éloignés ayant fait des études nourrit chez les autres membres de la famille une espérance subjective plus forte d'accéder à l'université. En ce cas, l'ignorance de l'espérance objective de réussir devient un facteur de succès » (Jaquet, 2014, p. 37). Et d'une certaine manière l'expérience de Lagrave à propos du Lycée confirme cette hypothèse : « Mes sœurs avant moi avaient préparé le terrain, ouvert la voie, et leur exemple fut une réassurance que je pourrais y arriver » (2021, p. 151).

Lagrave met en lumière le rôle joué par le collectif dans son ascension sociale. Outre la fratrie elle souligne l'importance du Gésup (Groupe d'étudiant en sociologie de l'Université de Paris) qui lui fournit des notes de cours de qualité pendant qu'elle travaille à la bijouterie. Lagrave insiste sur son importance : « Sans le Gésup, je n'aurais pas pu tenir la corde » (2021, p. 219). Par ailleurs, le Mouvement de libération des femmes (MLF) lui permet de prendre conscience de sa condition de femme et de prendre confiance en elle¹⁸.

La famille, l'école et le collectif ne sont pas suffisants pour rendre compte de la trajectoire de Lagrave.

¹⁷ Statistiquement les familles nombreuses constituent un frein à la mobilité sociale ascendante. Les chercheurs de l'Institut national d'études démographiques (Ined) de l'époque font le constat que « les chances d'entrer en sixième diminuent nettement avec l'augmentation du nombre d'enfants » (2021, p. 109).

¹⁸ Nous développons l'impact du MLF sur la trajectoire de Lagrave dans la partie 5 consacrée au genre.

d. Situation personnelle et contexte historique

Tout d'abord, le parcours social de Lagrave a été guidé par la nécessité (2021, p. 376) : c'est par nécessité qu'elle quitte son village ; c'est la nécessité financière qui lui permet d'obtenir une bourse au lycée et à l'université. C'est également ce besoin financier, suite à son divorce, qui a poussé Lagrave à solliciter un emploi auprès de Rambaud. C'est ainsi qu'elle est entrée à EHESS, le deuxième embranchement décisif dans son parcours, selon Lagrave, après l'entrée au lycée. Ainsi elle explique à propos de la nécessité qu'elle est « l'armature de [sa] pente ascensionnelle. Mon fil conducteur pour détecter des opportunités, et ne pas les laisser passer » (2021, p. 376).

Capital culturel ou pas, quand le capital économique est faible à ce point, le destin d'une famille et des enfants dépend fortement des politiques sociales. Celles-ci ont été indispensables à la famille Costes pour tenir la tête hors de l'eau et à Rose-Marie pour réaliser sa trajectoire. La famille a en effet bénéficié d'allocations familiales pour les onze enfants mais aussi des indemnités pour le handicap du fils aîné et pour l'invalidité du père qui ont pu en jouir jusqu'à leur mort. Deux sœurs ont été gravement malades et ont été « prises en charge » par la sécurité sociale. Par ailleurs les enfants ont bénéficié d'un enseignement gratuit et une bonne partie d'entre eux, d'une bourse d'étude tout au long de leur scolarité. Ceci amène Lagrave à rendre « hommage à l'Etat-providence » en le qualifiant de « plus que providentiel » à l'égard de sa famille (2021, p. 192).

Pour comprendre la trajectoire de notre individu, nous devons également la replacer dans le contexte historique de l'époque. Rose-Marie naît en France en 1944, une époque particulièrement favorable à l'égard de ce genre de parcours tant les besoins se font ressentir. Jaquet explique ainsi que

le transclasse peut être le résultat d'une fabrique orchestrée de cadres et d'une main-d'œuvre hautement qualifiée, utile à l'état qui organise la production de ses élites et s'en donne les moyens, par ses institutions scolaires, ses plans de formations et d'aides, ses incitations économiques, etc., comme cela a été le cas lors (...) de la reconstruction de la France après la seconde guerre mondiale. (Bras & Jaquet, 2018, p. 27)

A cette période historique propice aux parcours de transfuges de classe s'ajoute une conjoncture favorable dans le champ où Lagrave est active. En effet au courant des années 70, on assiste à de nombreux recrutements dans le monde académique français et notamment à EHESS... (Lagrave, 2021, p. 233).

Dans une famille marquée par la maladie, celle du père et de plusieurs enfants, la bonne santé de Lagrave est une condition nécessaire à sa courbe sociale. Elle lui a permis de déployer une grande énergie dans son travail et d'être une « travailleuse acharnée ». C'est cette force et cette santé qui lui permettent de réussir ses études malgré un emploi salarié ; de boucler un doctorat malgré un travail à temps plein et deux enfants (2021, p. 232). Cette force dans le travail, ce « surinvestissement » lui a été reconnu dans son accès au poste de chef de travaux à l'EHESS (2021, p. 231). Cependant Lagrave a flirté avec la limite, souvent en surmenage et provoquant des problèmes de santé mais sans jamais la mettre hors-jeu (2021, p. 343). Nous postulons par ailleurs que cette forte disposition au travail est acquise par le biais d'une socialisation familiale ayant mis les enfants au travail de façon continue durant leur enfance (voir la partie synthèse).

Ce travail intense fut donc une condition pour réaliser une trajectoire de transclasse mais aussi pour se faire une place en tant que femme dans un monde du travail peuplé d'hommes (2021, p. 346). Ceci nous amène à voir comment le fait d'être une femme joue dans la migration sociale.

e. Impact du genre sur la trajectoire sociale

Dans l'introduction de son livre, Lagrave souligne comment les transfuges de classes masculins ne parlent pas de leur genre comme facteur explicatif de leur ascension sociale.

Il est généralement admis qu'il est plus difficile pour les femmes d'évoluer socialement que pour les hommes¹⁹. Cependant, si on se centre sur la scolarité des enfants des classes populaires, nous devons nuancer ce constat. En effet, les filles ont tendance à mieux réussir étant donné que les garçons ont plus de difficulté à se soumettre à la discipline du système scolaire « parce que les modèles de virilité qui leur sont inculqués les inclinent moins à être dociles et les conduisent à s'affirmer par le chahut, la transgression et le mépris des métiers intellectuels » (Jaquet, 2014, p. 225). Cette indiscipline scolaire fut par exemple le cas de Pierre Bourdieu et Didier Eribon (Jaquet, 2014, p. 17). A contrario, Rose-Marie explique que « l'anxiété scolaire de « ne pas y arriver » (...) a écarté toute idée de révolte ou d'indiscipline à l'égard de l'institution lycéenne » (2021, p. 162) et un peu plus loin d'ajouter : « Mes sœurs et moi (...) étions plutôt dociles, de cette docilité apprise dans le cadre familial, soumises aux redoutables

¹⁹. Il suffit pour s'en convaincre de penser par exemple aux multiples études relatives à l'existence de plafond de verre pour les femmes dans leur carrière professionnelle.

règles disciplinaires, persuadées qu'il fallait en passer par là pour réussir scolairement » (2021, p. 163).

Dans sa propre famille, Lagrave n'échappe pas au rôle qui lui est assigné. A la suite de la naissance de son premier enfant en 67, elle quitte son poste de « pionne » pour s'occuper des tâches domestiques et devient ainsi dépendante financièrement de son mari. L'année suivante, la famille expérimente la vie dans une communauté progressiste mais la répartition des tâches entre les sexes ne change pas. De retour à Paris et malgré une organisation communautaire de la garde des enfants, la situation perdure. Cette répartition des tâches constitue de fait un frein dans la progression de sa carrière.

Suite à son divorce, elle se retrouve sans revenus et subit un déclassement social comme de nombreuses femmes divorcées. Lasse de faire des « petits boulots » (2021, p. 230), elle se décide à solliciter un emploi auprès de son directeur de thèse, ce qui l'amènera au final à intégrer EHESS comme nous l'avons vu. Ainsi une chute dans « l'escalade sociale » a forcé Lagrave à saisir d'autres prises et emprunter un parcours différent.

Dans le parcours universitaire au sein des « Hautes études », le fait d'être une femme constitue un frein pour évoluer, notamment lorsqu'il s'agit de l'élection à des postes à responsabilité, élection faite par des pairs (2021, p. 298). Avec d'autres Lagrave dénonce sur base de faits le sexisme qui sévit dans l'institution et en particulier lors de ces élections. Rose-Marie fut par exemple la première femme élue au bureau de l'Ecole en 1992.

Contrairement à sa conscience de classe « innée », la conscience féministe de Lagrave s'est forgée au fil de ces expériences. C'est au sein du MLF, et en particulier du groupe des femmes mariées, que la jeune femme trouvera des réponses à ses questionnements. Ce groupe « m'a permis d'articuler conscience de classe et conscience de genre, de consolider ma volonté d'autonomie, et par l'exercice d'une réflexivité mise en commun, d'affermir la confiance en moi » (2021, p. 282). Cet affermissement lui permit une plus grande autonomie intellectuelle et eu un impact décisif sur sa vie privée, avec un divorce, et sur sa vie professionnelle, avec une détermination à continuer le métier de sociologue mais en réorientant ses recherches avec la prise en compte de la question féministe.

Le féminisme de Lagrave a donné corps à une émancipation passant par le corps : se tenir droite et ne plus « baisser les yeux ». Cette libération, ce « faire front » a défait la honte sociale « en exerçant une puissance d'agir » (2021, p. 311) tout en sachant qu'elle ne serait jamais la même

que celle d'un homme. Cette volonté de « s'en sortir » tire son essence du travail féministe réalisé sur elle-même et permet ainsi d'affermir une escalade sociale.

f. L'ascension au sein de l'EHESS

Nous ne pouvons pas comprendre le parcours de Lagrave au sein de EHESS sans invoquer un dernier allié d'ascension, Rambaud. Il commence ce rôle en acceptant de devenir son directeur de thèse puis, en lui trouvant un petit poste quand Lagrave a besoin d'argent. Rambaud sollicite ensuite un poste de chef de travaux pour elle, ce qui marque son entrée aux « Hautes Etudes ». Discret, il ne prend la parole lors de l'assemblée des professeurs qu'une seule fois durant sa carrière et ce fut pour soutenir la candidature de Lagrave au poste de maitresse de conférences (2021, p. 241). Enfin, il lui propose de reprendre la direction du Centre lorsqu'il quitte celui-ci, ce que Lagrave refuse.

La sociologue identifie plusieurs raisons au soutien de Rambaud tout au long de son parcours. Outre son investissement important dans son travail, elle souligne sa « docilité » envers lui et l'explique comme étant le « résultat de mes dispositions à être bonne élève, à douter de mes capacités, à respecter les règles hiérarchiques et à faire des concessions pour être intégrée » (2021, p. 241). Lagrave voit aussi dans leur lien, le fruit d'une trajectoire similaire de transfuge de classe « Tous deux non héritiers, issus du milieu rural, lui prêtre, moi socialisé à un catholicisme rigoureux, ayant grandi dans un village, ces homologues étaient bien faites pour que l'on se soient rencontrés » (2021, p.229). Ce soutien peut être analysé comme une forme de solidarité entre transclasses, entre individus partageant une condition commune.

Afin de ne pas alourdir le texte, nous choisissons de rendre compte uniquement de son élection au poste de directrice d'études qui souligne quelques traits importants de notre sujet. Tout d'abord, Lagrave comprend son élection comme une reconnaissance pour avoir consacré tant d'énergie à faire rayonner l'institution dans des régions où elle était absente mais aussi pour un engagement syndical montrant un visage à la fois soucieux des intérêts collectifs de l'école et critique à son égard. Elle perçoit aussi le fait d'être membre du bureau de l'EHESS comme un élément important dans son élection. Enfin, la directrice d'étude comprend cette élection comme le résultat d'une reconnaissance que l'on octroie à « ces sortes d'oblats, voués dès la prime enfance à une Ecole à qui ils ne peuvent rien opposer, puisqu'ils lui doivent tout et en attendent tout » (2021, p. 263).

g. Comment comprendre la non-reproduction de Lagrave ?

Avec Jaquet mais aussi avec le sens commun : un individu heureux dans son milieu ne cherche pas à le fuir (2014, p. 73). Il nous faut donc chercher dans l'enfance de Lagrave les raisons de son mal-être et le dernier fil qui constitue le *moteur* de sa non-reproduction.

Matériellement, nous pouvons dire que Lagrave a connu une forme de misère dans le sens où certains besoins de base n'étaient pas satisfaits comme manger à sa faim. Ceci a laissé des traces dans la fratrie Costes et il existe « chez tous les enfants l'angoisse de manquer » (2021, p. 55). Mais Rose-Marie insiste surtout sur l'ambiance délétère qui régnait à la maison : le « dressage des corps et des esprits », les brimades, les « châtiments corporels » et le « harcèlement verbal et physique » constituaient une véritable maltraitance des enfants. Le père « dressait » et la « mère était une supplétive ». Les enfants considéraient cette dernière comme étant non protectrice (2021, p. 58). Face à cette situation les sœurs sont nombreuses à vouloir fuir : l'une d'entre elle parle de « la peur au ventre » qui la tenait ; une autre d'avoir « constamment envie de mourir ». Quant à Rose-Marie, elle se souvient avoir voulu fuguer avec l'une de ses sœurs. Nous pouvons émettre l'hypothèse que ce cadre familial traumatisant a été incitant à s'éloigner de sa famille sans pour autant rompre avec elle. Et la condition pour s'éloigner est de réussir le CEP et intégrer l'internat de Caen, plus tard cela devient d'obtenir le bac et effectuer une seconde migration vers Paris, une migration plus forte et plus marquée vers un monde désirable.

Enfin, Lagrave parle d'une dissonance au sein de la famille « entre les conditions matérielles d'existence (...) et les aspirations bourgeoises de mes parents [qui] a provoqué chez nous tous une sorte de schizophrénie sociale » (2021, p. 62). On peut ici également émettre l'hypothèse que monter socialement est une manière de résoudre cette « schizophrénie sociale » de l'enfance et faire correspondre le statut social, économique et culturel dans un tout plus harmonieux.

3.3. « Illégitimes » de Nesrine Slaoui

3.3.1. Synthèse

Les origines familiales

Nesrine Slaoui, née en 1994 au Maroc, arrive en France à l'âge de trois ans. Elle grandit dans une des cités HLM de la petite ville semi rurale d'Apt, située dans le sud de la France. La composition sociologique des habitants de la cité est assez homogène et composée en grande majorité d'ouvriers immigrés dont les parents de Slaoui (2021, p. 26).

Dans la famille paternelle restée au Maroc, même si le père est Imam, les revenus sont faibles et on compte sur le travail des enfants pour subvenir aux besoins de la famille. Le père de Nesrine travaille donc depuis son adolescence au Maroc et fait des « petits boulots ». Arrivé en France à 30 ans, il travaille aujourd'hui comme maçon dans « son » entreprise de deux personnes. Il reste cependant mal à l'aise par rapport à son expression orale du français, surtout lorsqu'il fait face à une administration ou à la police. Il ne sent pas chez lui en France et « ses chantiers de maçonnerie sont les seuls endroits du territoire national où il n'a pas l'impression de gêner » (2021, p.20).

La mère de Nesrine, d'origine marocaine, rejoint son propre père, arrivé en France en 1974, peu avant la fermeture de l'immigration pour le travail. Cette mère arrête ses études au lycée pour rentrer au Maroc et se marier avec un voisin de son village. Elle retourne quelques années plus tard en France avec Nesrine et y travaille comme femme de ménage.

Son parcours

A 11 ans, Nesrine émet le désir de devenir journaliste : « Je voulais raconter le monde avec mes propres mots. Je voulais surtout raconter le mien » (2021, p. 54). L'événement fondateur de cette vocation est la mort en 2005 de deux jeunes d'une cité de Clichy-sous-Bois, électrocutés dans un transformateur EDF lorsqu'ils tentaient d'échapper à un contrôle policier.

Slaoui passe beaucoup de temps à travailler, trouvant dans les livres une forme d'apaisement. Contrairement aux autres jeunes du quartier, Nesrine passe de plus en plus de temps chez elle, préférant « la solitude, les livres, le calme de ma chambre » (2021, p.25) et animée par le désir de réussite : « Ce désir bouillonnait en moi du matin au soir » (2021, p. 44).

Le lycée d'Apt se caractérise par une mixité sociale où les enfants d'immigrés, de prolétaires « locaux » et ceux de la bourgeoisie se côtoient. La jeune fille réussit avec les « félicitations » de ses professeurs son parcours au collège et au lycée et devient la première de sa famille à obtenir le bac général.

Ignorant la route à suivre pour devenir journaliste, c'est l'une de ses professeures qui lui indique la meilleure voie, Science-Po. À la suite d'un échec pour intégrer un Institut d'études politiques, elle découvre l'existence des classes préparatoires et s'inscrit à celui d'Avignon, accessible aux étudiants boursiers. Slaoui décide alors de prendre un studio dans cette ville. En faisant cela, elle brise la tradition voulant que les femmes quittent le domicile parental uniquement pour rejoindre le domicile conjugal. Mais Slaoui raconte que, malgré ses appréhensions, ce choix n'a pas provoqué de rupture dans la famille. Au contraire, celui-ci a été encouragé par les hommes de la famille : son grand-père maternel, ses oncles et son père.

Lors de cette classe préparatoire, elle apprend l'existence d'une autre préparation, celle d'un lycée privé se déroulant pendant les vacances scolaires. Moyennant des efforts financiers importants de la part de ses parents, elle suit cette formation supplémentaire et effectue un travail de rattrapage conséquent pendant ses soirées et ses nuits, pour saisir les références culturelles qu'elle n'a pas : concepts, idées, films, livres, personnages importants, périodes historiques, etc.

Après un an, elle réussit le concours de Sciences Po Grenoble et déménage en Isère. Elle connaît alors différentes formes de violences lors de ce cycle et doit affronter le fait d'être une femme maghrébine avec du « caractère ». L'étudiante subit de nombreuses micro-agressions par des regards, des jugements, des moqueries et par l'insulte (2021, p. 103 à 115). Mais l'étudiante s'accroche et réussit. Slaoui est ensuite admise au master en journalisme à Sciences-Po Paris et en est diplômée en 2018. Elle devient journaliste dans divers médias comme la radio RMC ou France Télévision.

3.3.2. Analyse

Comment est-ce qu'une jeune fille des cités d'origine marocaine est parvenue à devenir journaliste à la suite d'études à Science-Po Paris ? Qu'est-ce qui explique ce parcours alors que rien ne prédisposait, à première vue, cette fille de femme de ménage et de maçon à un tel avenir ?

a. Les conditions de départ

Les parents de Slaoui sont ouvriers. Cependant, même s'il travaille tous les jours comme maçon, son père a sa propre entreprise et travaille avec une autre personne. Par ce fait, il ne relève pas entièrement du statut d'ouvrier qui se marque entre autres par un rapport de subalternité et de soumission vis-à-vis d'un employeur. Cela lui confère une certaine liberté même si financièrement, les revenus sont faibles. La famille Slaoui est donc dotée d'un capital économique restreint mais qui permet tout de même de soutenir l'étudiante dans ses études moyennant des heures supplémentaires de travail.

Au niveau des relations sociales, Slaoui qualifie la vie de ses parents comme étant « confinée en permanence (...), depuis toujours [mes parents limitent] leurs sorties aux courses, aux visites chez le médecin, à la famille et à un peu de sport, pour des raisons financières mais aussi parce que, là où ils sont, il n'y a pas d'autres raisons de mettre le nez dehors » (2021, p. 19). Le capital social est donc réduit.

Le père, travaillant depuis qu'il est adolescent, n'a pas pu faire d'études et sa mère les a arrêtées au lycée. Contrairement au père, la mère a une maîtrise du français tant à l'oral qu'à l'écrit. Il y a quelques livres dans le logement des parents mais aucun livre « classique ». Globalement, le capital culturel est limité.

Ces conditions de départ ne sont pas différentes des autres jeunes de la cité. Alors qu'est-ce qui peut expliquer que Nesrine Slaoui n'ait pas reproduit contrairement aux autres ? Quelles sont, pour reprendre les termes de Jaquet, les singularités du milieu familial de Slaoui qui ont joué contre la loi générale de la reproduction ?

b. La fratrie, la famille et le grand-père paternel

Etant fille unique, Slaoui prend son cousin comme point de repère pour comprendre sa trajectoire étant donné qu'il a grandi dans des conditions similaires : la cité voisine et des parents ayant des professions semblables. La seule différence que Slaoui soulève est le fait d'être enfant unique et lui pas. Evoquant alors le fait qu'elle aurait dû partager sa chambre et aurait été moins soutenue financièrement dans ses études, ce qui l'aurait probablement amenée à diminuer ses ambitions scolaires pour les faire correspondre aux contraintes matérielles. En effet, étant fille unique, ses parents peuvent concentrer l'ensemble de leurs efforts et revenus sur leur seule fille. Et ils l'ont fait d'autant plus volontiers que ce désir de voir leur fille « réussir » est grand.

Ce profond désir de réussite de la mère de Nesrine s'enracine dans le fait d'avoir dû arrêter ses études au lycée. Lors des premières années de Slaoui, sa mère vit au Maroc dans sa belle-famille où elle n'est pas appréciée car elle représente une bouche de plus à nourrir. Slaoui explique :

Enfermée des journées entières dans sa chambre, loin des cris et des menaces [de sa belle-famille], ma mère se promettait de m'offrir une vie meilleure, elle priait déjà pour que je fasse de longues études. Les livres scolaires lui manquaient. Je sais qu'elle a fui pour moi. Si elle a retraversé la Méditerranée (...), c'était pour me sauver et en même temps trouver un sens à ses propres sacrifices. (2021, p. 146)

Ainsi, l'adolescente sent que la seule chose que ses parents attendent d'elle est qu'elle réussisse sa scolarité. Le souhait des parents et la volonté de l'enfant d'y répondre est sans doute renforcé par le fait que Nesrine est fille unique. Selon Jaquet, l'enfant « peut être le fruit d'une aspiration familiale (...) qui s'exprime à travers lui. Plus ou moins à son insu, l'enfant est la voix(e) des désirs frustrés de ses parents et tend à satisfaire leur volonté de revanche sur la misère » (2014, p. 84).

Slaoui est aussi soutenue par sa famille dans ses choix, y compris ceux qui vont à l'encontre des traditions comme on l'a vu lorsqu'elle s'installe seule pour étudier. Cette absence de réticence est probablement due au fait que la famille Slaoui soit « progressiste »²⁰ mais aussi désireuse de mettre toutes les chances du côté de la jeune prodigue afin qu'elle atteigne son objectif.

Une autre spécificité de la famille Slaoui est la profession du grand-père paternel, Imam. Or être Imam est une position valorisée dans la société marocaine. C'est également le signe que ce grand-père a reçu une éducation prolongée. Ce type d'exemple familial peut jouer dans le fait de croire en ses propres capacités de réussite. C'est en tout cas l'hypothèse que font Passeron et Bourdieu dans leur livre « Les héritiers » (Jaquet, 2014, p. 37) et dont nous avons déjà parlé dans l'analyse de Lagrave. Dans le cas de Slaoui, on pourrait supposer que poussée consciemment ou non par l'exemple de son grand-père paternel, elle ose se lancer dans une filière comme Sciences Po.

²⁰ En tout cas, aucun élément du récit ne vient alimenter le contraire.

Cependant, ce modèle du grand-père paternel, le fait d'être fille unique et soutenue par son milieu ne peuvent expliquer à eux seuls cette trajectoire. Alors qu'est-ce qui va permettre à l'adolescente de se forger un autre avenir que celui de ses parents ?

c. L'événement et les affects

Un affect important chez Slaoui est la colère provoquée par le racisme structurel²¹ et les violences policières (2021, p. 43 à 77). Slaoui explique les violences policières, les insultes, les mamans contrôlées parce qu'elles portent le foulard et c'est alors que « le sentiment d'injustice s'immisce en nous jusqu'aux entrailles » (2021, p. 57). Dans ce cadre, l'événement fondateur est, comme on l'a vu, la mort de deux jeunes d'une cité de Clichy-sous-Bois. Cet événement a donné lieu à un embrasement des cités à travers tout le pays qui a été alimenté et amplifié par les réactions des politiques qualifiant les jeunes de « racailles », « voyous », « banlieues à nettoyer au karcher ». Slaoui explique alors l'effet ressenti en elle : « Chaque mot prononcé était comme de l'essence jetée sur ma colère, un incendie intime que je tentais de maîtriser mais qui repartait de plus belle » (2021, p. 55). Et la jeune fille de s'interroger ensuite sur les conséquences de ce drame et sur le « nombre de vocations que ces événements de 2005 ont favorisées. Combien d'avocats, de médecins, de policiers, de pompiers, d'éducateurs, de journalistes, de professeurs issus des quartiers populaires portent en eux cette colère et cette humiliation ? (...) Peu importe leur nombre, j'en fais partie » (2021, p. 55 et 56).

A la colère s'ajoute le puissant désir de Slaoui de reprendre le dessus sur ceux qui lui ont imposé de multiples dominations liées à son identité :

J'avais une revanche à prendre, celle d'une femme issue de l'immigration maghrébine qui subissait au quotidien la violence de classe, le racisme et le sexisme. Celle d'une banlieusarde de campagne à qui certains professeurs de lycée avaient dit qu'elle n'aurait jamais le niveau. Celle d'une étudiante humiliée par ses camarades qui lui imposaient leur cadre d'analyse étriqué. Je voulais balancer ma réussite au visage de ceux qui n'avaient jamais cru en moi, je voulais qu'elle cingle comme une claquette. (2021, p. 158 et 159)

²¹ Selon l'institution publique de lutte contre les discriminations, Unia, le racisme structurel « se passe au niveau de la société, des institutions et de l'État. Il se manifeste dans les discriminations ou dans des inégalités fortement stratifiées (selon l'origine, par exemple). Il est plus difficile à repérer, il se manifeste plutôt par ses effets, tandis que les mécanismes produisant ces effets peuvent rester diffus » (Comprendre le racisme, Racisme morale versus racisme structurel).

Aux affects de colère et de revanche, s'ajoute le dégoût des souffrances physiques et symboliques provoquées par la condition ouvrière. Slaoui décrit le corps de ses parents ouvriers marqué par leurs conditions de travail : les lourdes charges à porter, le travail physique à l'extérieur et par tous les temps de son père. Lorsqu'elle aborde le travail de sa mère, c'est le « dégoût » qu'elle ressent. « Je souffrais de la voir essuyer la crasse des autres. Je souffrais du sentiment d'infériorité que lui infligeaient ses patrons parce qu'ils usaient son corps pour protéger le leur » (2021, p. 34). A cela, elle ajoute l'impact sur la santé de ses parents : « Les douleurs aux poignets, au dos, aux genoux. Des douleurs chroniques que connaissent mes deux parents. Tour à tour, ils éprouvent et mesurent par elles le coût du travail ouvrier » (2021, p. 36). C'est en abordant ces souffrances là que Slaoui nous dit : « Je me suis construite en opposition à mes parents. Je ne voulais pas être ouvrière, je ne voulais pas vivre à la campagne » (2021, p.34).

Tous ces affects ont chacun alimenté à leur manière la détermination de Slaoui à *réussir*. Ainsi, Jaquet nous invite à prendre en considération l'ensemble de ces affects comme étant l'une des causes explicatives de la non-reproduction : « Comment comprendre son parcours [de transclasse] sans la honte, le désir de justice, la fierté, la colère et l'indignation mêlés ? (...) L'affect joue un rôle décisif » (2014, p. 222 et 223).

d. La scolarité : le genre et les enseignants

Slaoui parle peu de sa scolarité. Elle ne relève aucune difficulté scolaire au collège et au lycée, ni même pour obtenir son bac. Elle évoque simplement les « félicitations » qu'elle récolte de ses professeurs au fur et à mesure des années.

On peut légitimement se poser la question de savoir si Slaoui aurait réussi avec les « félicitations » de ses professeurs si elle avait été un garçon. L'auteur aborde peu la question du genre. Pourtant, lorsqu'on est issu des classes populaires, être une femme a tendance à jouer un rôle positif dans les chances de réussite scolaire. En effet, comme pour Lagrave, il est probable si Slaoui avait été un garçon, elle aurait été soumise aux normes de la masculinité populaire valorisant l'insoumission à l'institution scolaire, éméchant par la même occasion ses chances d'un autre destin.

Originaire des classes populaires et venant d'une autre culture, il est clair que ni Slaoui, ni sa famille ne connaissent les filières d'excellence, surtout dans un système scolaire aussi hiérarchique et complexe que celui de la France. Dans ce contexte, on sait à quel point les

professeurs peuvent être une ressource. Ce sera d'ailleurs l'un d'entre eux qui lui parlera de Sciences Po comme étant la meilleure filière pour devenir journaliste.

Slaoui aborde brièvement le rôle qu'ont joué ses professeurs dans son parcours. Pour l'élève, ils ont autant joué un rôle soutenant que « cassant ». Mais ce comportement a eu une incidence positive dans son parcours puisqu'il a provoqué un désir de revanche et de leur prouver qu'elle en était capable. On se rend compte uniquement de l'importance qu'ont joué certains professeurs dans les quelques lignes de remerciement situé en fin d'ouvrage : « Aux deux professeures qui ont marqué ma trajectoire : Danièle et Sylvie » (2021, p. 195).

Sachant que l'école, comme la famille, est un lieu de socialisation important, on peut se demander si Slaoui ne s'est pas identifiée à l'une de ses professeures ? Ce qui lui permettrait de s'identifier à un modèle alternatif à celui de ses parents, un modèle lui permettant de ne pas reproduire. Mais nous ne pouvons pas l'affirmer étant donné que l'auteur ne développe pas cette hypothèse. Cependant Slaoui parle d'autres exemples qui lui ont ouvert le champ des possibles.

e. Les modèles de réussite

A de nombreuses reprises Nesrine souligne l'importance des exemples qui montrent qu'il est possible de traverser les classes sociales quand on est une femme pauvre issue de l'immigration. Ainsi Slaoui affirme qu'elle n'aurait jamais essayé le concours de Sciences Po si d'autres jeunes issus du même milieu ne l'avaient pas fait avant :

Moi, le système scolaire ne m'y projetait pas. Alors pour oser s'inventer des chemins de traverse, nous avons tous besoin de référents, ce sont les modèles qui nous aimantent, nous conduisent à nous affranchir des rôles préétablis. C'est en s'identifiant à d'autres, des hommes et des femmes comme nous, partis de rien, que le rêve peut naître et le désir émerger. La représentativité a un impact puissant. Evidemment elle ne suffit pas. (2021, p. 174)

Pour la jeune Slaoui c'est Rachida Dati et Najat Vallaud-Belkacem, dont elle a lu les biographies, qui ont joué ce rôle d'exemple et permis ainsi d'élargir son champ des possibles.

f. Sciences Po

Slaoui, avant d'entrer à Science Po, a fait un lycée privé pour se préparer au concours, mais ce lycée fut aussi le lieu de son apprentissage des codes culturels bourgeois : comment s'habiller, se tenir, s'exprimer et évoluer dans cette nouvelle classe sociale. L'école privée fut donc préparatoire sur un double plan : l'acquisition des connaissances nécessaires à la réussite du concours et l'apprentissage des codes culturels de la bourgeoisie. Slaoui explique sa métamorphose : « j'ai dû changer de style vestimentaire, gommer mon accent du Sud et apprendre à me tenir autrement » (2021, p. 42).

Selon Jaquet, le passage d'une classe sociale à une autre nécessite un véritable « dressage » des individus. Il demande de pouvoir « plier son corps et son esprit à des contraintes qui contrarient les habitudes ancrées » (2014, p. 132). Slaoui confirme en décrivant comment elle se sent dans son milieu d'origine : « Mon corps se relâche. Un ballon de baudruche qui se dégonfle dans un long soupir. Ici, je n'ai pas besoin de contrôler mon débit de paroles et mes mains peuvent s'agiter dans tous les sens, je n'ai pas non plus l'obligation de surveiller mon vocabulaire et je peux mélanger le marocain et le français à toutes les sauces » (2021, p. 46).

Mais pour Slaoui, ce n'est ni l'apprentissage des connaissances ni celui des codes bourgeois qui a été le plus éprouvant. La difficulté est venue d'ailleurs : de la violence de l'institution et des autres élèves. Comme vu plus haut, Slaoui a dû endurer diverses formes de violences à Sciences Po Grenoble. Celles-ci sont d'autant plus violentes que Slaoui ne se conforme pas à son identité de dominée : elle manifeste une assurance en elle, participe de façon active à la vie culturelle de l'école, débat et ne se tait pas quand elle est en désaccord avec les autres. L'étudiante explique avoir payé cher cette confiance en elle. Mais celle-ci lui a aussi procuré la force d'évoluer et de prendre sa place dans ce milieu hostile. L'étudiante explique tirer cette confiance du fait d'avoir su déjouer son destin social et de son autodérision, provenant de sa culture et lui permettant d'accepter ses défauts (2021, p. 106).

g. Comment l'histoire familiale s'imbrique dans l'Histoire ?

En prenant de la hauteur par rapport à ce parcours, on voit comment ce dernier s'inscrit à travers l'histoire de l'immigration marocaine en France et des accords signés entre ces deux pays. Des accords qui proviennent de la nécessité de la France de recruter de la main d'œuvre (Belbah & Veglia, 2003, p. 23 et 24) pour notamment faire le travail dont les français ne voulaient pas (2021, p. 81 et 84). Pour des raisons financières et d'accessibilité scolaire notamment, le

parcours de Slaoui n'aurait probablement pas été possible dans une région rurale du nord du Maroc, région d'où proviennent ses grands-parents paternel et maternel. Ce parcours est donc aussi le fruit des relations entre la France et le Maroc ainsi que de la décision, dans ce contexte, du grand-père maternel d'émigrer en France.

En ce qui concerne l'histoire de la famille Slaoui, Nesrine évoque les dominations historiques vécues par les siens : « Mes aînés sont dans le clan des vaincus, des dominés. Ils ont connu le protectorat imposé par la France au Maroc puis la décolonisation, l'immigration et la ghettoïsation (...). Mais ces humiliations insidieuses font partie de mon patrimoine généalogique, elles font partie de mon histoire » (2021, p. 68). Nous pouvons émettre l'hypothèse que ces humiliations, cette domination qu'ont subie ses parents et ses grands-parents en tant que peuple colonisé et en tant que travailleur immigré déconsidéré ont joué sur le désir de vengeance de Slaoui. A l'humiliation vécue consciemment en tant qu'immigrée des quartiers populaires vient s'ajouter une humiliation historique. Et de cette double humiliation naît un puissant désir de revanche qui va porter Slaoui dans son voyage.

Reste maintenant à savoir comment ne pas se perdre dans ce voyage à travers les classes ? Comment rester Nesrine Slaoui ?

h. Rester soi

Lorsqu'elle cherche à comprendre les souffrances vécues durant son parcours de transclasse, l'auteure identifie la trahison à son milieu d'origine. Cependant elle refuse de se considérer comme telle. Même si elle concède qu'il est nécessaire d'abandonner une partie de soi (sans préciser laquelle) pour voyager à travers les classes (2021, p. 46). Il est tout de même indispensable de rester en partie soi, de ne pas renier son histoire. Et Slaoui de nous dire qu'elle ne peut nier à la fois sa classe sociale d'origine et son « appartenance ethnique, la violence serait trop grande, j'ai besoin de ceux qui partagent mon histoire, et mon histoire est celle d'une femme issue de l'immigration qui a grandi en milieu semi-rural et en milieu populaire » (2021, p. 47).

Concernant son identité de classe, Slaoui explique en avoir eu honte à certains moments, honte du manque de livres ou du logement de ses parents (2021, pp. 94 et 95). Paradoxalement et pour contrer ce stigmat, Slaoui va revendiquer les signes jugés péjorativement par la bourgeoisie dans une démarche d'inversion du stigmat, tel qu'analysé par Goffman (1975, cité dans Jaquet, 2014, p. 195) : « les survêtements, les invectives en arabe, les lyrics de rappeurs ;

tout ce que le bon gout bourgeois rejette, moi je revendique de l'aimer » (2021, 46). Ainsi, et dans le même mouvement, Slaoui peut rester elle-même et contrer le stigmat afin de dépasser la honte de son milieu d'origine.

3.4. « Retour à Reims » de Didier Eribon

3.4.1. Synthèse

Famille

Didier Eribon naît en 1953 dans une famille ouvrière de Reims où il est le second d'une fratrie de quatre frères. Son père arrête sa scolarité à treize ans pour aller travailler à l'usine comme manœuvre. Il suit des cours du soir et devient ouvrier qualifié avant de terminer sa carrière en tant que contremaître.

Bonne élève, la mère de Eribon rêve de devenir institutrice, mais peu avant son entrée au lycée, la guerre éclate. Abandonnée par sa mère partie travailler en Allemagne, elle se retrouve à « l'hospice de la charité », passe son certificat d'études primaires et est ensuite « placée comme bonne » à 14 ans. Après son mariage, elle travaille en tant que femme de ménage puis devient ouvrière.

Eribon résume le capital culturel de sa famille en ces termes : « Chez moi, il n'y avait pas de livre, de musique, on n'allait pas au musée, on ne savait même pas que cela existait » (Delvaux & Eribon, 2018, Parce qu'on n'échappe pas à ses origines sociales).

La famille vit d'abord dans une chambre meublée avant d'emménager dans une cité ouvrière où ils occupent une « maison » d'une chambre, sans salle de bain. Au début des années 60, la famille déménage dans une cité HLM en ville. Hors de la question du logement, Eribon est peu disert sur les conditions matérielles de la famille, se contentant de dire que la famille vivait dans une « situation d'extrême pauvreté » pendant son enfance (2018, p. 79).

Scolarité

Contrairement à son frère aîné, Didier entre au lycée²² à 11 ans. Il explique être bon élève mais chahuteur et indiscipliné dans un lycée qui brasse une population aux origines sociales hétérogènes (2018, p. 163). L'adolescent se lie d'amitié avec un fils de bourgeois²³ et découvre ce nouveau monde : ses codes, sa culture et ses manières d'être et de faire. Suite à Mai 68, le

²² L'entrée au lycée à l'époque correspond à l'entrée au collège aujourd'hui.

²³ Nous utilisons le terme « bourgeois » tout au long de ce mémoire dans un sens large. Ce terme désigne les individus appartenant aux classes sociales se trouvant au-dessus des classes populaires.

lycéen s'engage à 16 ans dans une organisation trotskyste en tant que militant. Il réussit son bac sans difficulté.

Eribon grandit dans une famille hostile à l'homosexualité, principalement dans la personne de son père. Il est marqué par l'insulte à partir de l'âge de 15 ans. Eribon fait son coming out quelques années plus tard et découvre la culture homosexuelle et les lieux gay de Reims.

Université

L'étudiant s'inscrit à l'université en philosophie. Il veut devenir professeur de philosophie dans un lycée et doit pour cela obtenir le CAPES (Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré) et l'agrégation. Au bout de la limite fixée par sa mère des deux années de financement familial, Eribon découvre l'existence de l'IPES (l'Institut pédagogique de l'enseignement secondaire). Suite à la réussite du concours de cet Institut, il décroche une bourse lui permettant de percevoir « un salaire » pendant trois ans en tant qu'« élève-professeur ».

Dès qu'il touche sa première paye, il prend une chambre en ville puis déménage peu après à Paris tout en continuant à étudier à Reims. Après la réussite de sa maîtrise, Eribon entame un DEA à la Sorbonne tout en préparant son agrégation. Il réussit son DEA, mais échoue à l'agrégation. Arrivant à la fin de son financement de l'IPES, Eribon attaque de front un emploi comme gardien de nuit, une thèse et une nouvelle préparation à l'agrégation où il échoue à nouveau. Par ailleurs, l'étudiant ne parvient pas à combiner emploi et l'écriture d'une thèse, il se résout alors à abandonner cette dernière et à trouver un « vrai » emploi.

Vie professionnelle

Eribon se retrouve à 25 ans sans emploi et sans savoir vers où aller, contraint d'abandonner son projet de devenir un intellectuel. C'est à ce moment qu'il fait la rencontre, via son compagnon de l'époque, d'une journaliste qui lui propose d'écrire des articles pour *Libération*. De fil en aiguille, il devient journaliste littéraire et, par ce travail, rencontre et se lie d'amitié avec les intellectuels de l'époque tels que Bourdieu, Foucault ou Dumézil. Après être devenu indésirable à *Libération* parce qu'hostile à la ligne éditoriale, Eribon est sollicité par le *Nouvel Observateur* pour ses liens avec Bourdieu. Contraint pour des raisons financières, il accepte la proposition d'intégrer l'hebdomadaire malgré ses divergences d'opinion.

Après s'être essayé à plusieurs tentatives littéraires infructueuses, il se décide à écrire sur les intellectuels et sur l'histoire de la pensée en commençant par deux livres d'entretiens avec

Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss. Puis, il écrit une biographie de Foucault qui connaît un succès international. Petit à petit, il quitte le journalisme pour être écrivain et devenir un intellectuel reconnu.

3.4.2. Analyse

a. Éléments contextuels expliquant la réussite scolaire

Qu'est-ce qui explique que Eribon, fils d'ouvrier, intègre le lycée à 11 ans quand son frère aîné évolue encore dans le cycle primaire et devient apprenti boucher à 14 ans ? Qu'est-ce qui permet à Eribon de décrocher son bac alors qu'il est le premier de sa famille à aller au lycée ?

Dans un premier temps, Eribon, produit de sa socialisation de genre et de classe, est dans une attitude de défiance et d'indiscipline envers l'institution scolaire. Cependant, il va se défaire de ce comportement dans lequel il ne se sent pas à sa place et explique choisir « la culture contre les valeurs populaires viriles » (2018, p. 170). Ce « choix » s'explique par sa volonté de se distinguer des classes populaires desquelles il diffère à cause de son homosexualité. Et Eribon d'expliquer que « l'adhésion à la culture (...) lui [permet] de donner un appui et un sens à sa « différence » et, par conséquent, de se bâtir un monde, de se forger un ethos autre que celui qui vient de son milieu social » (2018, p. 170).

Mais ce qui permet également à l'adolescent de ne pas succomber au modèle réfractaire de sa classe envers la discipline scolaire est la diversité sociale de l'établissement qui accueille aussi des enfants de la bourgeoisie : « Si l'établissement avait accueilli majoritairement des enfants issus du même milieu que moi (...) je crois que je me serais laisser happer par l'engrenage de l'auto élimination » (2018, p. 163). Cette diversité sociale permet à l'adolescent de se lier d'amitié avec un fils de professeur d'université. Par cette amitié, Didier accède à la culture qu'il n'a pas eu enfant et acquiert le *gout* des livres. Au début, il imite et simule ce gout, mais progressivement celui-ci devient réel. Dans ce même mouvement, cette amitié joue un rôle dans l'éloignement de Didier du modèle du mauvais élève (2018, p. 176).

La diversité sociale et cette amitié ne sont pas les seuls éléments explicatifs, Mai 68 influence également le jeune lycéen d'origine populaire. Celui-ci découvre alors les intellectuels engagés dans ce mouvement tels que Sartre et de Beauvoir et se forge une nouvelle culture au travers des écrits de ces derniers. Mai 68 marque aussi politiquement Eribon qui adhère l'année suivante à un parti trotskyste. Cette adhésion l'incite à lire les auteurs historiques du marxisme

et lui donne le goût de la philosophie. Ainsi, cette socialisation politique causée par cet événement collectif marque l'individu en imprimant une nouvelle direction dans sa vie : la philosophie²⁴.

Dans ce parcours lycéen, Eribon bénéficie du soutien de sa mère. Ayant souffert de ne pas pouvoir poursuivre sa scolarité malgré ses capacités, elle désire voir son fils réussir ce qu'elle n'a pas pu faire. Ainsi, soutenu par sa mère, ayant pris goût à la culture et pris de passion pour la philosophie, le lycéen obtient son bac haut la main.

b. Le parcours universitaire

Nous émettons l'hypothèse que le désir d'Eribon de devenir professeur de philosophie s'explique par le seul modèle de non-reproduction qui lui est proposé : le modèle scolaire. En empruntant cette voie, il sait qu'il s'affranchira de son milieu social d'origine.

L'accès à l'université est exceptionnel pour un fils d'ouvrier, mais Eribon, par ce choix, reste marqué par sa classe et sa non connaissance des filières privilégiées pour devenir professeur : les classes préparatoires. Eribon analyse ce phénomène auquel il n'échappe pas : « les classes défavorisées croient accéder à ce dont elles étaient auparavant exclues, alors que quand elles y accèdent, ces positions ont perdu la place et la valeur qu'elles avaient dans un état antérieur du système. (...) C'est ce que Bourdieu appelle la « translation de la structure » » (2018, p. 183-184). Eribon prend conscience de la faiblesse de l'enseignement universitaire et du peu de valeur qui est accordé aux titres que cette institution délivre.

Issu de la classe ouvrière, les conditions socio-économiques sont déterminantes pour l'étudiant dans la possibilité de continuer ses études. Nous l'avons vu Eribon bénéficie du soutien financier de ses parents pendant les deux premières années. Nous mesurons le désir de la mère de Didier de voir son fils réussir au coût de celui-ci : « elle dut trouver un emploi et alla donc s'éreinter huit heures par jour dans une usine (...) pour que je sois en mesure de suivre des cours (...) au lycée ou, une fois à l'université, de rester enfermé pendant des heures dans ma chambre à déchiffrer Aristote et Kant. Quand elle dormait la nuit pour se lever à 4 heures du matin, je

²⁴ Il est par ailleurs intéressant de voir comment l'ami d'origine bourgeoise de Eribon fut lui marqué différemment par Mai 68 : « il quitta le lycée, bien avant de passer le bac, et partit « faire la route ». Il admirait Kerouac, aimait jouer de la guitare, se reconnaissait dans la culture hippie » (Eribon, 2018, 175). Ainsi comme l'explique Darmon, pour comprendre comment un événement façonne un individu, il faut prendre en compte l'origine sociale de l'individu socialisé (2016, p. 106).

lisais jusqu'à l'aube » (2018, p. 84). Ensuite, ce fut le financement de l'IPES qui fut la condition économique de l'obtention d'une maîtrise en philosophie et d'un DEA à la Sorbonne. Mais Eribon ne trouva pas de soutien financier pour la réalisation de sa thèse. Un emploi et la réalisation de celle-ci furent incompatibles et le projet avorta sous le poids de la contrainte économique.

c. Quelle est la force de la socialisation primaire sur Eribon ?

Eribon raconte l'ambiance délétère de guerre permanente entre ses parents pendant son enfance et relate une violente dispute entre eux où le père jette des bouteilles en verre en direction de sa mère. Par cette scène et par la reconstruction qu'Eribon en fait, il explique prendre conscience de la classe sociale auquel il appartient et des pratiques qui lui sont liées. Cet épisode lui fait voir ce qu'il va devenir et il explique que ceci « installa en moi une volonté patiente et obstinée de contredire l'avenir auquel j'étais promis, en même temps que l'empreinte à jamais gravé en mon esprit de mon origine sociale (...) qu'aucune transformation ultérieure de mon être, aucun apprentissage culturel (...) ne parvint à effacer » (2018, p. 97). Ainsi cet événement produit parallèlement une détermination à quitter son milieu et une conviction qu'il sera toujours marqué par celui-ci.

Suite à cela, Eribon explique :

Les processus de l'appartenance et de la transformation de soi, de la constitution de l'identité et du refus de celle-ci, furent donc toujours pour moi liés l'un à l'autre (...) se combattant et se limitant l'un l'autre. L'identification sociale première (la reconnaissance de soi comme soi) fut d'emblée travailler par la désidentification, elle-même se nourrissant sans cesse de l'identité refusée. (2018, p. 97-98)

Ici, Eribon explique clairement comment se produit en lui le refus de la socialisation primaire, le refus d'être façonné par sa famille et sa classe d'origine. Le lancer de bouteille est associé par Eribon à sa classe sociale dans laquelle de tels gestes sont possibles et inscrit en lui « un dégoût de cette misère, un refus du destin auquel j'étais assigné » (2018, p. 99).

Son homosexualité participe également à son impossibilité d'adhérer à son milieu et de sa nécessité de trouver une voie alternative pour pouvoir vivre cette différence :

L'homosexualité impose de trouver une issue pour ne pas étouffer. Je ne puis m'empêcher de penser que la distance qui s'instaura – que je m'efforçai d'instaurer – avec mon milieu

social et l'autocréation de moi-même comme « intellectuel » constituèrent la manière que j'inventai pour me débrouiller avec ce que je devenais et ne pouvais devenir qu'en m'inventant différent de ceux dont je différais. (2018, p. 203)

d. Et comment une seconde socialisation le refaçonne-t-il²⁵ ?

Pour différer de son milieu, il se construit en opposition avec lui. Ainsi, Eribon prend par exemple garde à entretenir une incompetence manuelle pour rester à distance de la personne qu'est son père : bricoleur et fier de ses réalisations (2018, p. 57).

A partir de cette opposition à son milieu d'origine, Eribon a besoin d'un autre modèle pour se reprogrammer. Ce sera la culture scolaire. Eribon explique le *travail* que représente l'acquisition de celle-ci pour un fils d'ouvrier :

La discipline qu'elle requiert du corps et de l'esprit n'a rien d'inné, et il faut du temps pour l'acquérir (...). Ce fut pour moi (...) une rééducation qui passait par le désapprentissage que ce que j'étais. Ce qui allait de soi pour les autres, il me fallait le conquérir (...) au contact quotidien d'un type de rapport au temps, au langage et aussi aux autres qui allait profondément transformer toute ma personne, mon habitus. (2018, p. 170-171)

Et cette transformation passe entre autres, nous l'avons évoqué, par l'amitié de Didier avec un enfant de la bourgeoisie.

Il acquiert le langage bourgeois sans oublier sa langue natale qu'il utilise avec les « siens ». La prise de distance avec son milieu se mesure au travers de celle qui se forme avec son frère aîné où la manière de s'habiller, de se coiffer, de penser, les goûts musicaux ou encore le rapport à la politique les différencient diamétralement : « Mon frère continuait d'incarner un ethos populaire (...) et moi je me fabriquais un ethos lycéen » (2018, p. 107-111). Plus tard, il apprend le goût pour l'art et s'essaye à imiter l'aisance corporelle et sociale des gens qui fréquentent les expositions ou l'opéra.

En attendant, pour pouvoir approfondir le processus de reconstruction sociale, Eribon doit aussi se défaire de sa ville, Reims, qui le marque socialement et représente pour le jeune gay « la

²⁵ Ici, nous reprenons le développement de Eribon sur la force d'imprégnation de la socialisation primaire même dans le cas de prise de distance vis-à-vis de celle-ci : « La transformation de soi ne s'opère jamais sans intégrer les traces du passé (...) parce que c'est le monde dans lequel on a été socialisé et qu'il reste dans une très large mesure présent en nous (...). Par conséquent, on se reformule, on se recrée (comme une tâche à reprendre indéfiniment), mais on ne se formule pas, on ne se crée pas » (2018, p. 229).

ville de l'insulte » (2018, p. 201). Ainsi, comme beaucoup de jeunes homosexuels, Eribon déménage vers la « grande ville » pour vivre plus librement sa sexualité.

e. Socialisation gay

Face à la violence physique ou verbale qui s'abat sur les gays, ceux-ci doivent apprendre un ensemble de pratiques et s'aménager des espaces et des temps dans lesquels mener leur vie gay. Celles-ci se déroulent à côté de la vie sociale que chacun mène dans la ville. Et pour Eribon, ce qui caractérise la vie gay est de savoir passer d'un espace et d'une temporalité à une autre, de passer du monde gay au monde « normal » (2018, p. 217). Nous faisons l'hypothèse que les dispositions acquises dans la culture gay du *passage* entre les lieux homosexuels et les lieux « classiques » sont remobilisées par le transclasse dans l'espace social pour passer du monde dominé au monde dominant et vice-versa.

En fréquentant les lieux de sociabilité gay (bar, parc, quartier...), Eribon apprend « une manière de devenir gay, au sens d'une imprégnation culturelle informelle » (2018, p. 213) : les manières de parler, l'argot, les codes, mais aussi les livres où il est question d'homosexualité et la musique appréciée dans ce milieu. Eribon acquiert donc une culture gay dont une partie de celle-ci s'apparente à la culture dominante comme la musique classique et l'opéra.

Par ailleurs, lorsque Eribon dût abandonner son projet de thèse faute de moyens financiers, il se retrouva à 25 ans sans emploi et sans savoir quoi faire, pris dans un nœud existentiel que les lieux de socialisation gay vinrent démêler pour donner une nouvelle impulsion à sa trajectoire. Ces lieux, fréquentés par des hommes appartenant à des classes sociales hétérogènes, favorisent « jusqu'à un certain point » les rencontres « interclasses » (2018, p. 233). Celles-ci sont facilitées par le partage d'une même expérience du monde social, de l'injure et d'une identité dominée produisant une manière d'être au monde pour partie semblable. Dans le cas d'Eribon, nous pensons que ces rencontres ont encore été facilitées par un nouvel habitus de classe acquis par frottement avec la culture scolaire et l'amitié avec un enfant de la bourgeoisie. Ces rencontres, liés à la sociabilité gay, ont permis au jeune homme d'intégrer un journal et ainsi pénétrer le monde intellectuel français par une autre voie que celle initialement envisagée.

f. Les alliés d'ascensions

Une telle traversée des classes sociales ne se fait pas seul. Eribon a besoin d'appui et de soutien qu'il trouve par son métier de journaliste littéraire qui le met en contact avec les grands intellectuels français. Il développe avec certains d'entre eux une étroite amitié qui accroît considérablement son capital social et lui permet entre autres d'évoluer dans le champ journalistique comme lorsqu'il est embauché au *Nouvel Obs* sur base de son lien avec Bourdieu.

Eribon explique comment ces grands intellectuels l'ont influencé mais surtout soutenu : « Michel Foucault et Pierre Bourdieu m'ont marqué à tous les égards (...). Mais l'un des traits sur lesquels je voudrais insister, c'est leur générosité. Leur capacité à entrer dans vos problèmes et essayer de vous aider à les éliminer, du moins à les surmonter, à faire quelque chose des difficultés et des échecs » (Ravon, 2021, L'amitié comme mode de vie). On imagine facilement à quel point un individu peut progresser dans le champ intellectuel ou académique lorsqu'il est soutenu par des intellectuels aussi reconnus.

Outre le rôle de soutien, ces intellectuels ont été des véritables guides pour le jeune homme qui le devient à son tour : « Dans les écoles philosophiques de l'Antiquité, le professeur était aussi un guide dans l'existence, un directeur de conscience. Mais le jeune homme prend de l'âge et vient occuper le rôle du professeur. J'ai joué avec Édouard Louis le rôle que Foucault ou Bourdieu ont joué avec moi » (Ravon, 2021, L'amitié comme mode de vie).

g. Comment Eribon devient un intellectuel reconnu ?

On ne devient pas un intellectuel par hasard, surtout quand on est un enfant de la classe ouvrière, de cette classe qui se caractérise par la fermeture du champ des possibles. Alors qu'est-ce qui a permis que le champ des possibles (et des désirs) s'ouvre à ce point ?

La réponse se trouve pour partie dans l'admiration du jeune homme pour la vie de Simone de Beauvoir à Paris. Il explique qu'à 18 ans la lecture de ses Mémoires exerce sur lui une fascination et transforme ses aspirations : « je fantasmais sur cet univers merveilleux auquel je savais très bien que je ne pouvais aspirer à appartenir un jour. Mais cela a changé mes désirs et petit à petit je me suis constitué comme quelqu'un qui peut appartenir à ce milieu » (Delvaux & Eribon, 2018, Que découvrez-vous dans votre *Retour à Reims*).

La condition de ce devenir d'intellectuel est d'écrire des livres, mais encore faut-il se sentir légitime pour se lancer dans la rédaction de ceux-ci : « Il me fallut donc batailler – et d'abord

contre moi-même – pour m'accorder des facultés et me créer des droits qui, pour d'autres, sont donnés d'avance. Je dûs progresser à tâtons sur les chemins (...) et même souvent tracer moi-même ces chemins dans la mesure où ceux qui existaient déjà se révélaient n'être pas ouverts à des gens comme moi » (2018, p. 240).

Dans ce chemin vers la reconnaissance en tant qu'intellectuel, Dumézil joue un rôle de premier ordre en proposant à Eribon d'écrire une biographie de Foucault et en lui procurant des documents utiles. Le livre connaît un succès important, est traduit et donne une reconnaissance à Eribon au niveau international.

En guise de conclusion et pour parler comme Eribon, ce dernier est marqué par deux verdicts sociaux : être gay et appartenir à la classe ouvrière. Pour penser cette double domination, nous reprenons le concept d'intersectionnalité de Buscatto qui postule l'interaction des systèmes de dominations dans le maintien des inégalités sociales. Mais la vie de Eribon nuance ce postulat étant donné que cette double domination n'aura pas enfermé à double tour Eribon dans une position dominée, mais au contraire l'une aura pu être la clé de la libération de l'autre. Ainsi Eribon explique que ces deux verdicts sociaux « parce qu'ils entrèrent en conflit l'un avec l'autre à un moment de ma vie, je dûs me façonner moi-même en jouant de l'un contre l'autre » (2018, p. 230). C'est-à-dire qu'il « joua » de son homosexualité ou plus exactement que son homosexualité fut la *cause* et la *condition* de son ascension sociale.

3.5. « En finir avec Eddy Bellegueule » et « Changer : méthode » de Edouard Louis

3.5.1. Synthèse

Famille

Edouard Louis²⁶ naît en 1992 dans un petit village du nord de la France marqué par la précarité. Il grandit dans une famille pauvre où il est le troisième enfant d'une fratrie de cinq. Le père d'Edouard, issu d'une famille ouvrière, arrête sa scolarité jeune pour aller travailler à l'usine. Sa mère interrompt ses études à 17 ans lorsqu'elle tombe enceinte de son premier enfant. Elle a deux enfants d'un premier mariage et trois autres avec le père d'Edouard.

Le capital économique de la famille est faible. Suite à un accident de travail à l'usine, le père perd son emploi et la famille vit des indemnités de ce dernier. Pour combler cette perte de revenu, la mère occupe un temps un emploi d'aide aux personnes âgées. Mais les revenus sont insuffisants pour faire vivre la famille. L'argent manque parfois pour répondre aux besoins de base tels que se chauffer, s'habiller correctement ou simplement manger.

Dans le ménage, on ne lit pas et la télévision occupe une place centrale. La scolarité des parents s'est interrompue à 16-17 ans. Et on s'exprime au sein de la famille parfois mieux en Picard qu'en français. Le capital culturel familial est donc limité.

Enfance et collège

Ce qui marque l'enfance d'Edouard Louis est son homosexualité et ses manières efféminées. Son corps, sa manière d'être, de se tenir et de parler sont en discordance avec ce que son milieu attend d'un garçon. Ces « manières » sont donc mal perçues par sa famille et sa classe sociale, la classe ouvrière.

Edouard raconte la violence quotidienne, dans un couloir de l'école, de deux élèves dès son arrivée au collège, mais aussi les insultes répétées des autres collégiens à son égard. Cette homosexualité présumée l'isole des autres enfants du quartier et de l'école. Suite à une rumeur sur une expérience homosexuelle d'Edouard, les injures s'intensifient au collège et commencent aussi à venir des adultes du village qui jusque-là l'avaient épargné. Il raconte alors : « J'étais prisonnier entre le couloir, mes parents et les habitants du village. Le seul répit était la salle de

²⁶. Edouard Louis est né Eddy Bellegueule. Par facilité, nous gardons le nom d'Edouard Louis tout au long de la synthèse et de l'analyse.

classe » (2014, p. 79). Edouard apprécie les enseignants pour leur discours de tolérance envers ceux qui sont différents. Cependant, n'ayant pas de lieu pour travailler à la maison, maîtrisant mal le français et manquant parfois l'école en raison de son anxiété scolaire, ses résultats sont médiocres.

Face à la stigmatisation dont il fait l'objet, il se bat pour démontrer qu'il est un *homme* comme les autres (2014, p. 77, 115, 136 et 138). Les efforts d'Edouard se matérialisent à travers les contraintes corporelles qu'il s'impose (refrêner les gestes de ses mains, parler d'une voix plus grave) et en se consacrant à des activités masculines (jouer au football et regarder du catch à la télévision). Contre sa nature et son désir, Edouard entame des relations intimes avec des filles (2014, pp. 156 et 170). Il met en place tout ce qu'il peut pour se conformer à ce que son milieu attend de lui et ce jusqu'à affirmer sa haine des homosexuels (2014, p. 182).

Au collège, Edouard participe à toutes sortes de clubs et c'est au sein du club de théâtre qu'il se découvre un certain talent d'acteur. Repéré par la proviseure du collège qui lui propose d'entrer au lycée d'Amiens en filière d'art dramatique, il réussit l'épreuve d'admission et devient le premier de sa famille à intégrer un lycée en filière générale (2014, p. 190).

Lycée

Au lycée, Edouard rencontre le monde de la bourgeoisie et se lie d'amitié avec Elena, une jeune fille de ce milieu. Il intègre son univers et cherche à en assimiler les codes. La réussite scolaire d'Edouard s'améliore avec le temps, au fil de l'apprentissage de la culture bourgeoise au sein de la famille d'Elena. Il réussit son bac et s'inscrit en histoire à l'université d'Amiens.

Université

La distance entre l'étudiant et sa famille devient trop importante et ses relations avec eux en pâtissent. Il postule alors au théâtre d'Amiens comme ouvrier et prend un logement en ville grâce à cet emploi.

Il fait, à 17 ans, sa première véritable expérience homosexuelle et découvre un nouveau monde. C'est à cette époque qu'il fait la rencontre de Didier Eribon lors d'une conférence. Il est bouleversé par son histoire : celle d'un enfant gay des classes populaires qui fuit à Paris pour vivre sa sexualité, se réinventer et devenir un intellectuel reconnu. Suite à la conférence, l'étudiant noue une relation avec Eribon et s'éloigne progressivement de ses amis pour se consacrer à la lecture et à l'étude. Il découvre ensuite l'existence et la renommée de l'Ecole normale supérieure qu'il intègre suite à la réussite du concours d'admission.

Ecole normale supérieure

A l'Ecole normale supérieure, il se sent une nouvelle fois inadapté à ce nouveau monde et aux autres élèves de l'Ecole. Il souhaite alors entreprendre une nouvelle métamorphose et consigne ce qu'il veut changer : son nom, son corps, son visage, ses habitudes.

Edouard sait que l'Ecole normale lui garantira une « bonne » place dans la société, mais il veut aller plus loin dans son voyage à travers les classes. N'y arrivant pas par ses propres moyens, l'écriture, il entreprend de rencontrer un homme, suffisamment puissant ou riche, afin de combler son désir d'ascension. Mais Edouard n'y parvient pas et les problèmes d'argent arrivent. Il commence alors à se prostituer et exerce ensuite différents petits boulots avant de trouver un emploi dans une grande librairie.

Par la suite, il se rapproche encore de Eribon et intègre le monde intellectuel et artistique parisien. Après plusieurs tentatives, il parvient à écrire un livre sur son enfance et est publié. Aujourd'hui, Edouard Louis est un écrivain reconnu.

3.5.2. Analyse

a. Une enfance homosexuelle en milieu populaire

L'enfance d'Edouard est marquée par une double condition, la pauvreté et l'homosexualité. Nous allons d'abord voir comment Edouard Louis a vécu cette pauvreté et ensuite comment il a vécu son homosexualité dans ce milieu.

Edouard a vécu dans une famille sous-prolétaire étant donné qu'ils ont principalement vécu d'allocations et que sa mère considérait les ouvriers « comme des privilégiés puisqu'ils recevaient un salaire entier chaque mois, parfois deux » (Louis, 2013, p. 7). La famille Bellegueule appartient donc à la fraction dominée de la classe ouvrière et du village. Ainsi, malgré le fait que la pauvreté soit une condition partagée dans le village, Edouard sent la honte sociale. Elle le prend quand il est envoyé chez les voisins pour demander un peu de nourriture ou au magasin pour faire crédit. Ou ce sentiment provenant du logement dans lequel il vivait : « la maison me faisait honte à cause de sa façade délabrée, de ma chambre humide et froide que je détestais, dans laquelle l'eau s'infiltrait les jours de pluie » (2014, p. 177).

Mais une honte plus profonde agite l'enfant, c'est la honte de son orientation sexuelle. Ce qui met à mal Edouard est la forte hétéronormativité²⁷ au sein du village et de sa famille. La sociologue Isabelle Clair explique à quel point il est périlleux de s'éloigner de cette norme au sein des classes populaires et nous dit : « la première cause d'exclusion pour les garçons, c'est qu'on puisse douter de leur virilité » (2012, p. 69) avant d'ajouter un peu plus loin : « Toute distance aux démonstrations de virilité selon les codes sociaux en vigueur est rapportée à la figure de « pédé ». L'homosexuel (...) incarne du côté des garçons/hommes, la transgression la plus forte de l'ordre hétérosexuel : désirant des garçons/hommes, il remet en cause la croyance selon laquelle les sexes seraient naturellement complémentaires » (2012, p. 70).

Sur ses terrains d'enquêtes²⁸, la chercheuse note les deux formes prises par cette injonction hétéronormative :

Elle se fait sanction à l'égard des garçons étiquetés comme « pédés » (...) : parce qu'ils ne sont pas assez virils au regard des critères de leurs comparses, c'est-à-dire qu'ils n'aiment pas le football ou les voitures et autres mobylettes, (...) ne semblent jamais avoir de petite amie (...). La sanction va de l'ostracisme à l'insulte, du harcèlement à la violence physique. Mais l'injonction hétéronormative (...) s'immisce [aussi] dans les interactions les plus ordinaires de la vie quotidienne (...). Le moindre geste est interprétable comme un geste dévirilisant ». (2012, p. 70-71)

Isolement, insulte, harcèlement, violence physique et peur de l'abandon de ses parents²⁹, l'enfant est marqué par toutes ces sanctions en raison de son homosexualité. Contrairement à d'autres homosexuels, ses attitudes efféminées, sont visibles depuis le plus jeune âge : « dès les premières années de ma vie (...) j'ai entendu les interrogations autour de moi se multiplier, Pourquoi il parle comme ça Eddy, comme une fille, alors que c'est un garçon ? Pourquoi il marche comme une fille ? Pourquoi il tord ses mains quand il s'exprime ? Pourquoi il regarde les autres garçons comme ça ? Est-ce qu'il serait pas un peu pédé sur les bords ? » (2021, p. 31-32).

²⁷ Selon Butler, « ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin, le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable » (Butler, 2005, cité dans Clair, 2012, p. 67).

²⁸ A savoir, les cités de logement social de la banlieue parisienne et des villages se situant entre les régions Centre et Pays de la Loire.

²⁹ Edouard explique ce qu'il a pensé en voyant l'incompréhension de ses parents face à son homosexualité : « J'ai cru (...) que mes parents me conduiraient sur le bord d'une route ou au fond d'un bois pour m'y laisser, seul, comme on le fait avec les bêtes » (2014, p. 27).

Cette enfance homosexuelle dans un milieu populaire rural produit une vie éprouvante : « Je ne pense pas que les autres – mes frères et sœurs, mes « copains » - aient souffert autant de la vie au village. Pour moi qui ne parvenais pas à être des leurs, je devais tout rejeter de ce monde. La fumée était irrespirable à cause des coups, la faim était insupportable à cause de la haine de mon père » (2014, p. 153).

Comme on l'a vu, cette situation pousse l'enfant et le jeune adolescent à tout mettre en œuvre pour se conformer au modèle de virilité de son milieu, se répétant jour après jour : « Aujourd'hui, je serai un dur » (2014, p. 155). Mais Edouard souffre de ne pas y parvenir. Il relate une histoire décisive où il « sort » avec une fille, mais comprend à un moment que personne n'est dupe, ni elle ni les autres. Il prend alors conscience de la situation : « Ce sont des moments comme celui-là qui m'ont révélé le piège dans lequel j'étais, l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de mes parents, du collège » (2014, p.164). Dans un deuxième temps, n'arrivant pas à être accepté par son milieu, il décide de le fuir, mais considère cette option comme un échec.

Dans cette enfance, nous voyons comment la socialisation de genre est façonnée par la classe sociale et le milieu d'appartenance. Une enfance homosexuelle en milieu populaire rural avec un stigmate visible (attitude efféminée) amène l'enfant à la souffrance et l'isolement. Il en résulte une volonté de fuir son milieu qui constitue la fondation sur laquelle va se construire le parcours de non-reproduction d'Edouard Louis.

Mais pour concrétiser cette fuite Edouard doit trouver la première porte de sortie.

b. L'accès au lycée comme premier voyage

Nous l'avons dit, Edouard apprécie la salle de classe parce qu'elle constitue le seul lieu de son espace social où il est accepté. Pour cette raison et parce que le collégien ne suit pas le modèle de masculinité qui se construit par la non soumission à l'institution scolaire, Edouard ne se trouve pas en rupture avec l'école. La non rupture est une condition minimale, mais non suffisante à la réussite scolaire.

C'est l'isolement d'Edouard à l'école qui le pousse à essayer toutes sortes de clubs scolaires. Mais cette participation est également alimentée par le sentiment de pouvoir trouver une « vocation », une porte de sortie dans l'un de ces clubs (2021, p. 42). Cette porte de sortie prendra la forme du théâtre pour Edouard et ce n'est pas un hasard : « La vérité c'est que le

théâtre a été étonnamment facile pour moi. Je crois que c'est parce que je savais jouer un rôle. J'avais appris à le faire malgré moi depuis ma naissance, j'avais joué des rôles pour essayer de cacher qui j'étais, pour me protéger » (2021, p. 43). C'est donc la nécessité de jouer un rôle pour éviter les insultes et les coups qui construit une certaine disposition à être acteur. Cette disposition est apprise dans le monde social par nécessité et est remobilisée par l'enfant dans l'activité théâtrale. Le « don » théâtral d'Edouard est donc construit socialement.

Mais ce don seul ne suffit pas car l'enfant n'a pas la connaissance des filières scolaires possibles. Il est uniquement animé par le désir de s'éloigner de ses parents et la crainte de retrouver les deux garçons qui le frappaient quotidiennement au lycée d'Abbeville, lycée auquel il était destiné. La proviseure, une alliée d'ascension, permet à Edouard de donner corps à son don et de le rendre opérant dans son ascension. Elle fait envisager au collégien de passer son baccalauréat et lui fait connaître la filière d'art dramatique au lycée d'Amiens. La proviseure élargit le monde des possibles d'Edouard. Elle lui présente sa fille, une comédienne, et le dispense de cours pour préparer l'audition avec cette dernière.

Mais rien de tout cela n'aurait pu se matérialiser sans la politique sociale en matière scolaire de l'état. La mère Bellegueule rappelle la contrainte financière : « Tu iras à ton lycée de théâtre que si l'internat est pris en charge parce qu'on peut pas le payer, sinon tu iras à Abbeville, un lycée c'est un lycée » (2014, p.190).

Edouard découvre le monde bourgeois en arrivant dans son nouveau lycée. Il voit une autre manière d'être un homme, de construire sa masculinité et se dit « Mais quelle bande de pédales. Et aussi le soulagement. Je ne suis peut-être pas pédé, pas comme je l'ai pensé, peut-être ai-je depuis toujours un corps de bourgeois prisonnier du monde de mon enfance » (2021, p. 202). Il fait face à une autre classe sociale qui façonne le genre d'une manière à être plus en adéquation avec qui il est. En effet, comme énoncé dans la partie théorique, l'indifférenciation entre les sexes est plus valorisée dans les classes intellectuelles.

c. Elena ou l'acquisition d'une nouvelle socialisation primaire

A son arrivée au lycée, l'adolescent va se lier d'amitié avec Elena, une fille cultivée. Mais comment Edouard, un enfant de la fraction dominée de la classe ouvrière rurale, peut se lier d'amitié avec Elena, une fille de la bourgeoisie d'Amiens ?

Pour que cette amitié puisse se faire, il faut des étapes préalables. Edouard explique que cette amitié a été préparée par sa rencontre avec Pascale, la documentaliste du collège. Etant seul, il passait ses récréations à la bibliothèque et progressivement un lien d'attachement s'est fait avec Pascale. Il explique : « le contact prolongé avec cette femme plus âgée et cultivée a enclenché les prémices d'une métamorphose dans ma manière d'être et ma manière de penser, (qu') elle m'a en quelque sorte préparé intellectuellement, psychologiquement, pour la rencontre avec Elena » (2021, p. 109). Avant cela, l'écrivain explique que Stéphanie, la bibliothécaire du village a également joué ce rôle.

La rencontre avec Elena a été le fruit du hasard, mais le fait de se lier d'amitié avec elle est le résultat d'une volonté. Edouard en explique la raison : « J'ai voulu ressembler à Elena, immédiatement. J'ai voulu avoir sa vie (...) parce que j'apercevais une existence dans laquelle j'aurais pu avoir une place. (...) j'échouais partout et il fallait trouver un type d'existence dans lequel un corps et une histoire comme les miens auraient été possibles » (2021, p.57). Le profond mal être d'Edouard dans son milieu l'a poussé à avoir ses antennes tendues vers la moindre rencontre susceptible d'infléchir son « destin ». Comme le dit Jaquet : « Celui qui se sent (...) adapté à son milieu ne désire pas fortement le quitter et il est plus difficilement ouvert aux rencontres amicales et amoureuses qui pourraient bouleverser son monde » (2014, p. 73).

« Par la rencontre avec Elena, je me suis attaché à un nouveau mode de vie, aux codes d'une nouvelle classe sociale et à tout ce qui était associé à cette classe, l'art, la littérature, le cinéma » (2021, p. 60). Pour y parvenir, Edouard imite Elena dans sa manière d'être, de manger et de parler (2021, p. 81 et 83).

Edouard explique la profondeur des changements à effectuer : « Il ne suffisait pas de connaître les noms d'auteurs de romans ou d'aller au cinéma (...), de transformer mes sujets de conversation pour devenir quelqu'un d'autre. Ce que j'avais était inscrit dans ma chair, dans ma voix, dans mes mouvements, et j'ai décidé de tout transformer en moi » (2021, p. 86). Il apprend à parler sans son accent du nord et même rire autrement (2021, p. 86 et 89). Il transforme aussi son rapport au corps, commence à en prendre soin et se met au sport. Au contraire d'une socialisation primaire qui façonne l'individu *naturellement*, Edouard *travaille* à acquérir une nouvelle manière de manger, de s'exprimer ou de se comporter : « Toute ma vie devenait un effort de concentration » (2021, p. 90).

Progressivement, au contact de la famille d'Elena, le lycéen prend conscience de l'importance des études pour sa transformation : « dans la famille d'Elena tout le monde avait fait des études, les études étaient une dimension de la vie presque aussi naturelle que manger ou que respirer » (2021, p. 96). Le cadre familial d'Elena, le silence au moment des devoirs ainsi que la culture apprise à son contact vont aider Edouard à réussir son bac. Mais à cela, il faut ajouter la volonté de dépassement d'Edouard. Lors de la terminale, année où il se sent intégré, il ne veut plus être comme les autres, mais être meilleur qu'eux.

Si au collège son défi est de démontrer sa masculinité, au lycée, sa volonté est de monter socialement. Le collège est le lieu de sa lutte pour se défaire de son homosexualité quand le lycée est le lieu de sa lutte pour se défaire de sa classe d'origine.

d. La faiblesse de la socialisation primaire chez Edouard Louis

Nous avons vu la puissance de la socialisation primaire, la force avec laquelle elle s'incruste dans l'individu de manière durable. Si l'hystérésis de l'habitus produit des résistances au changement, comment expliquer qu'Edouard Louis veuille et puisse se défaire de cette socialisation primaire ?

Berger et Luckman (1966 cité dans Darmon, 2016, p.11) expliquent que l'efficacité avec laquelle se fait la socialisation primaire dépend du contexte affectif. Or, ce contexte est source de souffrance pour l'enfant qui n'est pas accepté et il a donc peu de chance d'opérer : « J'ai grandi dans un monde qui rejetait tout ce que j'étais, et (...) je le vivais comme une injustice parce que je n'avais pas choisi ce que j'étais » (2021, p. 31).

Comme vu dans la partie problématique, pour que le processus de socialisation soit effectif il est nécessaire que la personne ou le milieu socialisateur soit en contact prolongé avec l'individu et soit reconnu par lui comme étant légitime. Or, comment la famille ou le milieu dans lequel l'enfant grandit peut-il être légitime quand celui-ci l'insulte, l'isole et le stigmatise ?

Edouard explique la faible prise de sa socialisation primaire par son homosexualité : « Des habitudes, des façons de se comporter qui m'avaient façonné et qui pourtant, déjà [à l'âge de 13 ans], me semblaient déplacées (...). Le fait d'aimer les garçons transformait l'ensemble de mon rapport au monde, me poussait à m'identifier à des valeurs qui n'étaient pas celles de ma famille » (2021, p. 174-175). En effet, comment pourrait-il en être autrement quand les valeurs et les normes du milieu s'opposent frontalement à qui il est. Ainsi, cette homosexualité a

empêché que cette socialisation primaire, la socialisation familiale, de classe et de genre puisse produire ses effets sur l'enfant.

Dès lors, Edouard se met à la recherche d'un milieu qui puisse l'accepter tel qu'il est et en même temps lui garantir une fuite définitive avec sa classe d'origine. La famille bourgeoise d'Elena lui permet de réaliser ce projet et de ce fait a une légitimité socialisatrice aux yeux de l'adolescent.

Pour Lahire, il faut étudier la « mise en tension de dispositions contradictoires dans le cas de cadres socialisateurs partiellement ou totalement incompatibles » (2005 cité dans Darmon, 2016, p.52). Chez Edouard Louis, nous voyons les cadres socialisateurs différents (sa famille et celle d'Elena, les collégiens et les lycéens), mais nulle tension entre eux, le cadre bourgeois vient exploser le cadre populaire pour reconfigurer complètement l'individu selon ses codes et ses normes. Cela se fait avec d'autant plus de force que le socialisé adhère pleinement à ce nouveau cadre : « Il n'a fallu que quelques heures avec Elena pour que s'effondre tout ce que j'avais appris entre ma naissance et l'âge de quatorze ans. Tout à coup je n'ai plus supporté les choses que j'avais aimées avant d'entrer au lycée (...), les heures passées devant la télévision tous les soirs, (...) les plaisanteries sur les femmes, (...) les jours de brocante et de kermesse » (2021, p. 65).

Le puissant lien qui unit Edouard et Elena³⁰ va venir faciliter l'appropriation de ce nouveau cadre comme l'explique Jaquet : « La puissance du désir et la force de l'amitié peuvent (...) abolir la distance de classe et conduire à épouser des modèles étrangers. Comme tout choc culturel, la rencontre amicale ou amoureuse entre des êtres de classe différente s'accompagne d'une refonte de l'identité par l'ouverture à une altérité que l'on désire faire sienne et intégrer » (2014, p. 66). Edouard entame un processus de reconstruction allant jusqu'au fait symbolique où Lydia, la mère d'Elena, renomme Eddy, son nom de naissance, par Edouard, son nom de renaissance (2021, p.104).

Cette transformation totale ne peut être sans conséquence quand l'étudiant revient dans sa classe d'origine. La confrontation entre les deux mondes à travers la personne d'Edouard, qui a intégré de nouvelles normes, et de sa mère, se matérialise par une violente dispute partant du fait qu'Edouard n'accepte plus que sa mère fume au sein de la maison (2021, p. 124). Et Edouard

³⁰ « Il n'y avait pas de désir entre moi et elle (...), mais se qui se jouait entre nous dépassait l'amitié. Je l'aimais » (2021, p.103).

de constater : « Après cette dispute j'ai compris que je ne pouvais plus revenir au village le week-end. J'étais devenu un autre » (2021, p. 128).

e. Le modèle Eribon

Lors de la conférence, Edouard s'identifie pleinement à Eribon. Il est fasciné par les similitudes avec son parcours et le perçoit comme un modèle de ce qu'il veut devenir.

Cette rencontre va produire un affect mélangeant la jalousie et la colère « Pourquoi est-ce qu'il a réussi alors que moi je suis là, bloqué dans cette petite ville de province ? » (2021, p. 173). Cela réveille en l'étudiant la souffrance liée à l'exclusion vécue dans son village. Il prend conscience qu'aller vivre à Amiens, même si c'est rare, d'autres du village l'ont fait. Il sent alors le besoin d'aller s'installer à Paris pour établir une rupture nette avec son passé et approfondir sa métamorphose. « Devenir comme Didier, quitter Amiens, c'était m'éloigner de toutes ces images. (...) La rencontre avec Didier a fait revivre mon enfance, il l'a remise en moi et à cause de lui je devais y échapper encore une fois » (2021, p. 191). La rencontre avec Didier produit donc un élargissement du monde des possibles et la nécessité de s'engager dans cette direction, encouragé aussi par la puissance de l'exemple montrant à l'individu que le parcours improbable est possible.

Edouard explique chercher avant tout à se changer et à quitter son milieu. Et pour cela, peu importe la voie, seule la sortie compte : « Si j'avais rencontré un danseur (...), j'aurais voulu devenir un danseur plutôt qu'un auteur (...). Je pense que je voulais changer pour me libérer et que j'aurais pris n'importe quelle issue pour m'enfuir. Simplement, cette issue-là – l'écriture, les livres – était la seule qui s'était offerte à moi » (2021, p. 184).

Les autres (Elena, Didier, Ludovic, ses amis artistes du théâtre...) sont des images de ce qu'il veut devenir. Edouard explique : « dans le processus du changement ceux qui nous entourent sont aussi importants que ce qu'on devient » (2021, p. 140). Lorsque l'auteur se questionne sur ce qu'il voulait devenir à Paris : un bourgeois ? Un intellectuel ? Être reconnu ? Echapper pour de bon à la pauvreté ? Il répond : « Il me semble que c'était tout ça à la fois, je crois que ma volonté évoluait selon les contextes et les situations, selon les personnes avec qui j'étais » (2021, p. 276). Ainsi son entourage façonne sa volonté et le fait évoluer, désirer certaines directions. Et Eribon joue dans ce « façonnage » un rôle de premier plan. Ainsi, Louis écrit dans la préface du livre d'Eribon : « C'est parce que pendant plusieurs mois j'ai vécu *comme* si j'étais la même personne que Didier Eribon (...) et c'est parce que je le croyais vraiment,

que j'ai pu (...) progressivement, devenir une autre personne et, moi aussi, commencer à écrire des livres » (Louis dans Eribon, 2018, p. III).

Pour résumer, l'enfance d'Edouard est la cause de son départ pour Amiens, Eribon pour Paris et Elena est celle qui rend ce second voyage possible.

f. La socialisation gay

Est-ce que ce qui provoque la rupture avec son milieu d'origine, son homosexualité, est également une des conditions qui permet d'y échapper ?

Lorsque Edouard couche pour la première fois avec un homme, à 17 ans, il rompt avec son passé. C'est un évènement qui marque pour le jeune gay une rupture, il n'est plus le même qu'avant. Edouard lie intimement classe ouvrière et haine de l'homosexualité. Il exprime l'impossibilité d'être les deux : « Faire ce que je faisais, c'était accéder à une réalité radicalement opposée à la classe sociale de mon enfance (...). En faisant l'amour avec un homme, je rejetais toutes les valeurs de mon milieu, je devenais un bourgeois » (2021, p. 158). Ainsi, pour Edouard, la rupture est *sociale* et *sexuelle* avec son milieu. Elle est sociale en étant sexuelle. Ces ruptures s'entremêlent pour produire un éloignement radical avec le monde de son enfance.

Cet entremêlement se manifeste dans le désir d'Edouard : « je m'adressais toujours aux hommes qui avaient l'allure la plus distinguée, ceux qui semblaient les plus riches ; mon désir social se mêlait à mon désir sexuel, et j'étais attiré par les hommes qui ressemblaient au monde auquel je voulais appartenir depuis que j'avais pris la décision de partir d'Amiens » (2021, p. 206-207).

Edouard fait ces rencontres dans les lieux de sociabilité gay que sont les bars et certains quartiers. Comme Eribon le souligne (2018, p. 233) ces lieux permettent la rencontre entre hommes venant de classes différentes. Dans le cas d'Edouard, il peut faciliter ces rencontres en appliquant les manières apprises au contact d'Elena. Ainsi, le jeune gay des classes populaires mobilise les dispositions acquises par la socialisation bourgeoise au sein de la famille d'Elena dans ses rencontres homosexuelles.

Edouard fait la rencontre de plusieurs hommes qui se révéleront être des alliés d'ascension. Comme par exemple Ludovic, un enseignant d'une grande université parisienne, riche et cultivé. Il lui permet de continuer son apprentissage de la culture bourgeoise par la fréquentation de restaurants de luxe, de voyages de quelques jours dans les villes européennes

où il en découvre les lieux culturels. C'est aussi Ludovic qui lui permet de vivre gratuitement dans un studio à Paris et qui finance ses frais de dentiste pour qu'il puisse refaire sa dentition.

Outre le modèle qu'il représente, Eribon est également un soutien important pour Edouard. Il lui permet de trouver un emploi dans une librairie parisienne lorsqu'il est en difficulté financière ; le prépare et le soutient pour le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure. Et c'est encore lui qui l'intègre dans le milieu intellectuel et artistique Parisien.

Mais son histoire est aussi celle de toutes ces femmes qui l'ont soutenues dans son ascension et l'écrivain de remercier la bibliothécaire du village, la documentaliste du collège, la principale du collège, Elena et la directrice du théâtre d'Amiens qui l'a embauché et prise sous son aile pendant plusieurs années (2021, p. 139).

g. Qu'est-ce que produit une enfance humiliée ?

Mais pour comprendre pleinement Edouard Louis, nous devons encore saisir d'où il tire son énergie pour avancer et traverser les classes sociales ? Qu'est-ce qui l'anime en profondeur et dans la durée ?

Pour cela nous devons aller voir du côté des affects et de ce que produit ce type d'enfance. Un enfant qui est isolé et humilié dans tous les domaines de sa vie va produire un affect de vengeance. Edouard veut se venger des humiliations qu'il a subies dans sa famille, dans le village, à l'école. Edouard explique les raisons qui produisent cet affect de vengeance :

Je voulais partir du village et devenir riche, puissant et célèbre parce que je pensais que ce pouvoir (...) aurait pu être une revanche contre toi (son père) et contre le monde qui m'avait rejeté. (...) Vous m'avez insulté, mais aujourd'hui je suis plus puissant que vous, vous vous êtes trompés en me traitant de faible et en me méprisant et maintenant vous allez souffrir de vos erreurs. Vous allez souffrir de ne pas m'avoir aimé. Je voulais réussir par vengeance. (2021, p. 34)

Et c'est ce désir de vengeance qui structure le parcours d'Edouard et permet d'en comprendre les principales étapes. Reprenons.

La rencontre avec Elena et le désir d'appartenir à son monde s'inscrit dans la même idée. Edouard « choisit » Elena parce qu'elle représente pour lui la classe sociale la plus éloignée de sa famille, la plus dominante. Et l'adolescent sait que son père est « intimidé » par cette classe,

celle du médecin ou de l'instituteur. De cette manière, appartenir à cette classe permettait de se venger de son enfance (2021, p. 60).

L'année du bac, Edouard se sent intégré à Amiens. C'est cette année où le désir de vengeance se transforme pour ne plus se tourner uniquement vers le monde de son enfance, mais vers le monde entier. Dès lors, il ne désire plus être comme les autres, mais être mieux qu'eux et réussir brillamment son bac. C'est dans ce désir qu'il trouve l'énergie de travailler avec détermination.

Par la rencontre avec Eribon, Edouard revit l'humiliation de son enfance et par là, réactive le désir de vengeance et de se détacher radicalement de sa classe d'origine. Et pour ce faire ni Amiens ni son université ne suffisent : « Je devais aller à Paris comme Didier et accomplir la même chose que lui, écrire des livres, être reconnu dans le monde entier si je voulais vraiment venger l'enfant que j'avais été. (...) Est-ce que je n'avais pas voulu que les garçons du collège (...) souffrent de ce qu'ils m'avaient fait, qu'ils regrettent, qu'ils souffrent de l'écart entre leur vie et ce que la mienne serait devenue ? » (2021, p. 177).

Ce désir de vengeance le pousse à aller toujours plus loin. L'entrée à l'Ecole normale supérieure et l'emploi qu'elle lui permettrait d'avoir lui donnerait une place désirable dans le monde, mais cela ne lui suffit pas : « la violence des premières années de ma vie exigeait une compensation plus grande, je n'avais pas le choix, mon corps me demandait d'aller plus loin – mon corps c'est-à-dire la superposition de toutes les expériences passées et accumulées » (2021, p. 277). C'est donc sa socialisation en tant qu'enfant humilié qui le *contraint* à aller toujours plus loin dans son ascension sociale.

3.6. « Rien n'est joué d'avance » de Patrick Bourdet

3.6.1. Synthèse

Enfance et adolescence

Patrick naît dans une famille pauvre de Normandie (Cherbourg) en 1967. Son père est gendarme et se suicide quand il a quatre ans. La maman, âgée de 21 ans et dépendante à l'alcool, ne peut s'occuper seule de ses enfants. Patrick est alors envoyé dans un orphelinat (Osmoy) avec son frère aîné et sa sœur cadette. Ils y restent cinq ans. La mère, après avoir perdu son droit de garde sur ses enfants, obtient de la juge de pouvoir les récupérer pendant l'été, mais les enfants ne réintègreront plus l'orphelinat par la suite.

La famille emménage dans une cabane dans les bois (près d'Arcachon) où vit un ami du compagnon de la maman, Christian. L'absence caractérise cette cabane où il n'y a ni eau courante, ni électricité, ni toilette et encore moins de livre. L'hiver, le froid gagne la cabane et la famille ne mange pas tous les jours à sa faim. Des « amis » passent à la cabane, il y a beaucoup d'alcool et de violentes disputes éclatent régulièrement allant jusqu'à mettre en danger la vie des occupants. La mère est instable et fait plusieurs tentatives de suicide.

En quatrième, l'élève intègre la filière sport-études football dans un internat. Patrick rêve de devenir pro, mais doit s'arrêter après un an suite au non-paiement des frais de scolarité de sa mère. L'élève retourne alors à la cabane et obtient l'année suivante son brevet des collèges. Voulant gagner sa vie, l'adolescent commence à travailler à temps plein comme apprenti mécanicien dans un garage.

A cette période, Patrick cherche à s'éloigner de la cabane et découche régulièrement. A 16 ans, il décide de quitter la cabane et se retrouve quelques jours plus tard chez la juge pour enfants. Elle lui propose d'aller vivre chez son entraîneur de foot pour finir son année scolaire. Patrick accepte et réussit son CAP mécanicien.

Vie professionnelle

Patrick retourne en Normandie où son oncle lui a trouvé un emploi d'aide-livreux pour la saison. Ayant rencontré une fille et désirant rester éloigné de sa mère, il décide de rester dans la région. Bourdet suit sa passion pour le foot, il intègre un club local et rencontre Jean Simon, le

responsable des équipes de jeunes. Grâce à ce dernier, Patrick devient à 17 ans nettoyeur industriel pour la société Laving Glass et travaille à l'arsenal de Cherbourg.

Après une parenthèse d'un an où il fait son service militaire, Bourdet reprend son emploi de nettoyeur à l'arsenal. Apprenant le départ d'un mécanicien, il postule et est embauché pour un CDD de six mois. Il se voit confier des responsabilités, est promu et son CDD est renouvelé.

Via des copains du club de football, Bourdet apprend que l'usine nucléaire de la Cogema (future Areva) recrute. Il postule et décroche un CDI en tant qu'ouvrier. Bourdet, qui ne se défait pas de son énergie au travail et de sa curiosité, prend progressivement la responsabilité d'équipes d'ouvriers. Il suit toutes les formations possibles en interne et décide de reprendre des études avec l'aide du service des ressources humaines de l'entreprise pour obtenir le bac d'électrotechnique.

Après une blessure au foot, Bourdet comprend que ce sport ne représente plus une possible porte de sortie pour lui. Il oriente alors plus clairement ses choix professionnels. Mais les six mois de rééducation qui s'ensuivent l'empêchent de passer son bac.

Par hasard, il rencontre une Australienne d'une cinquantaine d'années, Annie, avec qui le « courant passe » et réveille en lui le désir de voyages. Deux ans après cette rencontre, le jeune ouvrier de 25 ans décide de prendre une année sabbatique et part voyager à travers l'Australie. Lors de ce périple, il retrouve Annie qui appartient au monde de la bourgeoisie. Bourdet est curieux des manières d'être et de faire de cette classe qu'il ne connaît pas. Annie lui en explique les codes.

De retour à l'usine, Bourdet continue de gravir les échelons en tant qu'ouvrier et responsable d'équipe. Puis, à 30 ans et grâce à sa maîtrise de l'anglais acquise en Australie, il est promu au service qualité de l'usine et occupe un poste d'« Assistant Relations Clients ». L'année suivante, il devient propriétaire avec son épouse d'une petite maison. Il entame aussi un long travail thérapeutique pour soigner ses traumatismes d'enfance.

Suite à la suggestion d'une amie, il entreprend un master en management. N'ayant pas de bac, il convainc le directeur de l'école de le laisser passer l'examen d'admission. Avec l'accord d'Areva de financer ses études, il entreprend le master et le réussit. Bourdet devient alors cadre au sein de l'entreprise. Et deux ans plus tard, il rejoint les équipes commerciales au siège de Paris suite à la reconnaissance de son travail dans l'obtention d'un contrat important pour l'entreprise.

Pour son mémoire de master, Bourdet choisit de travailler sur une activité innovante pour l'usine : le nucléaire dans le domaine médical. Lors de ses recherches, il découvre la radio immunothérapie alpha comme moyen de lutter contre le cancer. Il entame une réflexion sur la transformation des déchets radioactifs de l'usine en produits utiles pour un traitement contre le cancer. Suite à ses recherches, il convainc la direction d'investir plusieurs millions dans son projet et crée Areva Med dont il prend la tête et en devient le PDG.

En 2007, Patrick Bourdet déménage avec sa famille aux Etats-Unis pour développer des partenariats scientifiques dans la recherche contre le cancer. Pendant cette période aux Etats-Unis, il se forme pour devenir gestalt-thérapeute.

Neuf ans plus tard, Bourdet « profite » d'un plan de licenciement pour quitter l'entreprise et créer « sa société de conseil et d'accompagnement des personnes et des organisations ». Il continue à se former et obtient « un cycle d'enseignement des affaires à HEC en coaching d'équipes dirigeantes ».

3.6.2. Analyse

a. Sortir de la cabane

Comment comprendre la trajectoire de Patrick Bourdet, un enfant issu du monde de la misère qui devient l'un des dirigeants d'une multinationale ?

Après sa sortie de l'orphelinat à neuf ans, Patrick se retrouve avec sa famille dans une cabane au milieu des bois. Les conditions de vies sont dures sur le plan matériel, mais ce qui plonge l'enfant dans une profonde insécurité sont les bagarres, la grande violence et les scènes d'humiliation. Un évènement va marquer l'adolescent. Après quelques jours passés hors de chez lui, Patrick découvre en rentrant dans sa chambre un trou de balle au-dessus de son oreiller. Il prend alors pleinement conscience du danger que représente le fait de rester vivre dans cette cabane et décide de la quitter définitivement.

La nécessité de partir vient aussi de la constitution physique de Patrick qui explique ne pas être en mesure de se battre face aux adultes contrairement à son frère « plus costaud ». La seule solution qui reste alors est la fuite (2014, p. 123). Ce départ constitue la première étape pour ne pas reproduire le modèle familial.

Patrick est alors accueilli au sein de la famille de son entraîneur de foot. Il vit là dans un cadre sécurisant, n'est plus obligé de travailler pour gagner un peu d'argent et vivre loin de la cabane. Ces nouvelles conditions socio-économiques lui permettent de réussir son année scolaire et d'obtenir le Certificat d'aptitude professionnelle (CAP) mécanicien. A l'époque, ce diplôme représente une garantie pour trouver un emploi.

b. Socialisation primaire et encastrement de la socialisation secondaire

Le cas de la socialisation primaire chez Bourdet est singulier. Il est d'abord socialisé au sein de sa famille jusqu'au suicide de son père, puis à l'orphelinat jusqu'à ses neuf ans et enfin à la cabane qu'il quitte à 16 ans. De la prime enfance, Bourdet n'a pas de souvenirs. A l'orphelinat, il explique que la vie y était ritualisée, avoir appris à se débrouiller seul et avoir reçu de l'affection. Soustrait à son milieu familial, il est possible que cette période lui ait donné une certaine stabilité et les bases scolaires.

Bourdet explique se sentir « étranger » à sa famille et que le seul moyen de s'en sortir est de rompre avec eux (2014, p. 79). La mère de Patrick ne lui parle pas de son père ni de ses grands-parents maternels et Bourdet explique donc ne pas savoir d'où il vient (2014, p. 27). Cette non-connaissance de l'histoire familiale peut laisser penser que cela vient faciliter le sentiment de non appartenance à son milieu d'origine. Par ailleurs, se sentant menacé dans sa propre existence, la condition pour une socialisation familiale opérante ne peut se faire par manque de légitimité de cette instance de socialisation auprès de l'enfant et de l'adolescent.

Cependant, la trajectoire de Bourdet nous laisse croire que la socialisation de genre a marqué l'enfant et l'adulte qu'il est devenu. Oser postuler à un poste quand on a peu de qualifications, se sentir légitime pour diriger une équipe et le goût de l'aventure sont toutes des traces d'une socialisation masculine. Or ces éléments ont été déterminants dans l'ascension de notre sujet. Dès lors, on peut penser que la « réussite sociale » de Bourdet est en partie due à la socialisation de genre dont il a bénéficié.

Il nous faut voir maintenant comment s'opère la socialisation secondaire à partir de cette socialisation primaire ?

Par sa puissance d'imprégnation et sa place première, la socialisation primaire vient jouer comme un filtre sur les possibles socialisations secondaires (Darmon, 2016, p. 112). Dans le cas qui nous occupe, c'est comme si le filtre de cette socialisation primaire n'avait pas existé.

Ainsi, Bourdet nous dit : « L'absence de tout repère m'a contraint à m'imprégner de l'environnement et à y prélever ce qui me semblait juste et bon. C'est un peu comme si j'étais né vide et que les rencontres avec les autres et avec le monde, leur écoute, m'avaient progressivement empli, comblant mes carences » (2014, p. 147). Tout d'abord, nous voulons tempérer le propos. Il est peut-être « né » vide, mais il est *devenu* un homme. Il n'est pas anormal que Bourdet ne perçoive pas ce façonnement vu que la socialisation de genre s'impose « avec l'évidence du naturel et le naturel de l'évidence » (Bloss, 2001, cité dans Darmon, 2016, p. 39). Ensuite Bourdet explique prendre dans ce qui l'entoure ce qu'il juge « juste et bon ». Or ce jugement est déterminé par l'habitus des individus. Etant donné le rejet de l'habitus de son monde d'origine, nous faisons l'hypothèse que l'adolescent et l'adulte juge ce qui est « juste et bon » à partir du jugement des personnes appartenant à un autre milieu. En effet, l'adolescent fréquente d'autres familles par l'intermédiaire de ses amis. Celles-ci peuvent constituer pour lui des modèles de « jugement » et de familles « saines » : « [Ces familles] jouèrent un rôle de modèles et, de manière plus ou moins consciente, contribuèrent aussi à me sauver. Une partie de moi en perdition dut voir en eux des lueurs d'espoir, des étincelles sans lesquelles j'aurais peut-être sombré » (2014, p. 72).

La socialisation professionnelle va aussi façonner notre individu de diverses manières. Nous faisons d'abord l'hypothèse que Bourdet a été façonné par l'entreprise aux vues des nombreuses années passées à y travailler et du grand nombre de formations que ce dernier a suivies au sein de l'entreprise. Une socialisation qui se caractérise par sa *durée*. Bourdet a pu aussi voir dans l'entreprise une instance de socialisation légitime étant donné la valeur et la reconnaissance (les responsabilités et les promotions) qu'elle lui donne. Nous sommes enfin portés à croire que son désir d'ascension professionnelle et sa dette envers elle³¹ l'ait incité à épouser pleinement la culture de l'entreprise.

Mais comment cela se matérialise-t-il concrètement ? Lorsqu'il est encore ouvrier, Bourdet explique comment le vêtement qu'il enfle en arrivant le matin à l'usine lui permet de passer un nouveau cap social en se sentant appartenir au monde « des hommes socialement intégrés » (2014, p. 117). Son passage du monde des ouvriers au monde des employés marque un changement dans une nouvelle façon de travailler et de s'habiller (2014, p. 119). Il passe d'un travail dans la production en 24h/24 à un travail d'employé avec des horaires de bureau. Il

31 Etant donné que c'est par le biais de l'entreprise que Bourdet réalise son ascension sociale, il est possible qu'il se sente redevable vis-à-vis d'elle. Nous y reviendrons.

troque aussi son jeans et son tee-shirt pour un costume cravate avec téléphone portable et cartes de visite. Inévitablement, cela façonne Bourdet.

c. Le club de football

Après son emploi de livreur saisonnier, Patrick veut rester dans la région, mais ne connaît presque personne et ne sait pas quoi faire. C'est le responsable de son nouveau club de foot, Jean Simon, qui l'aide à obtenir son premier « vrai » emploi en tant que nettoyeur industriel. C'est également lui qui, en tant que chef du département, accepte sa candidature de mécanicien à l'arsenal de Cherbourg. Jean Simon est l'allié d'ascension qui permet à Patrick d'entamer son parcours professionnel alors qu'il n'a que 17 ans et un CAP. C'est l'homme qui lui met le pied à l'étrier et lui permet de sortir de « sa cabane » au niveau professionnel.

C'est aussi au sein de son équipe de foot que Bourdet entend parler d'un processus de recrutement chez Cogema (future Areva), qui représente dans la région la sécurité de l'emploi, un bon salaire et la possibilité d'emprunter pour acheter un logement. C'est également par l'intermédiaire d'un de ses coéquipiers travaillant aux ressources humaines qu'il transmet son CV.

Le club de football, s'il ne représente pas une porte de sortie pour le jeune rêvant de devenir pro, il constitue un lieu de sociabilité lui permettant d'agrandir son capital social. Il bénéficie par là des ressources et connaissances de ses coéquipiers. Par ailleurs, nous faisons l'hypothèse que le club est un lieu de rencontre entre individus issus de classes sociales différentes et dont la pratique du sport au sein d'une même équipe favorise les liens, plus laborieux à établir dans d'autres circonstances.

d. L'entreprise comme outil d'ascension sociale

En 19 ans, Patrick Bourdet passe de nettoyeur à cadre. Comment une telle ascension professionnelle a-t-elle été possible ? Nous avons déjà identifié une première raison, une socialisation professionnelle forte.

Lorsque Bourdet est nettoyeur industriel, il sent qu'il ne désire pas rester dans cet emploi et qu'il peut prétendre à mieux (2014, p. 97). Insatisfait, Patrick est en « état d'alerte » pour saisir toutes les opportunités qui vont se présenter. Et la première est l'emploi de mécanicien qui se libère à l'arsenal de Cherbourg.

Dans son désir d'ascension, Bourdet se sent bloqué par son unique diplôme du CAP. C'est le service des ressources humaines qui va le soutenir pour obtenir son bac (2014, p. 117 et 118), mais aussi pour financer son master en management (2014, p. 153-155) qui lui permet de devenir cadre. Il est soutenu dans ce master par le directeur opérationnel de l'entreprise qui le « parraine », une sorte d'allié d'ascension au sein de l'entreprise. Outre cet allié, l'entreprise offre donc les conditions socio-économiques de sa progression « scolaire ». Et l'entreprise va lier cette progression à l'évolution professionnelle en garantissant à Bourdet un poste de cadre s'il obtient son master.

Dans son parcours, la connaissance de l'anglais, acquis lors du voyage en Australie et entretenu par des cours du soir, est un autre facteur de promotion dans l'entreprise : « Grace à mon bon niveau d'anglais (...), j'étais capable d'accompagner les clients étrangers en visite dans notre atelier. C'est ce qui me permit d'accéder à une fonction à vocation plus internationale et commerciale » (2014, p. 148).

Mais on ne devient pas cadre avec une culture d'ouvrier. Dès lors, comment se forme cette culture chez Bourdet ?

e. Acquisition de la culture du cadre

Bourdet progresse culturellement dans de nombreux domaines. Avec l'augmentation de son capital économique lié à son évolution professionnelle, il commence à fréquenter les cinémas et prend goût en particulier au cinéma d'art et d'essai. Au fur et à mesure des lectures obligatoires pour les formations au sein de l'entreprise et pour la préparation de son bac, il prend également *gout* aux livres (2014, p. 120). Parallèlement à son parcours scolaire, son langage s'élabore et se diversifie. L'acquisition de l'anglais comme seconde langue est aussi le signe d'un enrichissement du capital culturel.

Suite à son voyage en Australie, il réalise l'importance de l'art pour lui : « L'envie d'art (...) m'était venue progressivement (...) ma conviction naissante qu'un homme ne s'accomplit pas pleinement sans posséder certains fondamentaux. Pour exister, il faut être cultivé et avoir des talents. L'art était sur ma liste, le théâtre et les échecs aussi, tout comme la musique classique, l'apprentissage d'un instrument et la littérature » (2014, p. 145-146). Il dresse ici le programme de rattrapage culturel propre aux transclasses. Il n'est pas improbable que ce soit la rencontre avec le monde bourgeois d'Annie qui déclenche la volonté de rattrapage culturel. En effet, Bourdet raconte à quel point il se sent ignorant dans le monde d'Annie et explique « malgré la

gêne, ils alimentèrent aussi ma curiosité, ma boulimie de connaissances et mon désir d'évolution » (2014, p. 141).

Mais il nous manque une pièce centrale du puzzle pour comprendre d'où vient l'énergie motrice de la trajectoire ascensionnelle de Bourdet ?

f. Les éléments clés de cette ascension sociale

Nous pensons que le moteur principal de cette trajectoire est la peur de retomber dans le monde de son enfance, une enfance faite de misère, de violences et d'humiliation où existent un profond sentiment d'insécurité physique et un manque d'affection. Le livre est parsemé de paroles telles que : « Je voulais mettre définitivement ce passé derrière moi » (2014, p.108). Ou encore à propos de son rêve de voyager en Australie : « Pendant toute mon enfance et mon adolescence au fond des bois, j'avais rêvé d'antipodes. (...) Ce que je voulais, c'était surtout fuir, mettre la plus grande distance possible entre le monde où je vivais et celui où je rêvais de vivre » (2014, p. 130). Et au fur et à mesure du récit, Bourdet mesure la distance parcourue par rapport à la cabane.

Cette distance géographique d'avec le monde de son enfance peut aussi se parcourir sur l'échelle culturelle et sociale. Bourdet explique que sa soif insatiable de connaissances, de formations et de diplômes constitue les innombrables protections dont il se pare pour progresser et éviter de retomber dans sa classe d'origine : « Plus j'accumulais de savoir, plus je me sentais fort et moins je craignais de retomber dans la précarité » (2014, p. 120).

Ayant été dévalorisé pendant la première partie de sa vie, Bourdet nous dit l'importance de la reconnaissance pour lui :

Entre les railleries des adultes qui avaient marqué mon semblant d'enfance, l'absence totale de valorisation ou de reconnaissance par la suite, (...) puis cet emploi de nettoyeur auquel me contraignait la précarité de ma situation, mon orgueil d'homme en construction avait été soumis à rude épreuve. On mesure mal le besoin de reconnaissance des gens qui n'ont rien. Lorsqu'ils reçoivent un tout petit peu, ils s'animent et se sentent plus vivants. (2014, p. 102)

Ainsi, chaque signe de reconnaissance a une importance particulière pour lui. Cela prend par exemple une forme professionnelle où chaque promotion revêt « un doux écho » pour Bourdet.

Ainsi, le besoin de reconnaissance et la peur de retomber dans le monde de la misère de son enfance sont les deux éléments qui structurent la pente ascensionnelle de Bourdet.

Chapitre 4 : Analyse transversale des trajectoires étudiées

4.1. Introduction

Suite à la mise en garde de Jaquet, nous avons réalisé une analyse verticale dans la partie précédente afin de veiller à ne pas gommer les singularités de chaque parcours au profit des points communs dans un travail de classification des trajectoires (2014, p. 17). Ce travail étant réalisé, nous pouvons maintenant entreprendre une analyse horizontale des cinq parcours afin de dégager des similitudes et tenter d'avancer dans la compréhension de la non-reproduction.

Il nous semble fastidieux et non pertinent de passer en revue l'ensemble des points de comparaison relatifs à la socialisation primaire et secondaire ainsi qu'aux conditions favorables à la migration de classe identifiées par Jaquet. Dès lors nous avons sélectionné dans chacune de ces catégories quelques points en fonction de deux critères. Nous retenons d'une part les points les plus pertinents pour rendre compte de ces parcours et d'autre part, les points peu mis en lumière dans la littérature sur le sujet.

4.2. La socialisation primaire

4.2.1. L'angle de la pente de la trajectoire familiale

Nous revenons dans cette partie sur l'influence de l'angle de la trajectoire sociale d'une lignée sur les parcours des individus étudiés.

Globalement, la trajectoire de la lignée Slaoui se trouve sur une pente ascendante avec l'immigration de ses grands-parents maternels analphabètes, le cursus scolaire au lycée de sa mère et la constitution par son père de son entreprise de maçonnerie en France après une série de petits boulots au Maroc. Elle est donc lancée dans une trajectoire ascensionnelle et soutenue par sa mère, frustrée de ne pas avoir pu l'accomplir. La trajectoire de la lignée Lagrave est plus sinueuse. On constate une ascension sociale du côté paternel avec son entrée au séminaire et du côté maternel avec la progression dans le monde domestique passant du travail manuel (parents) au travail de gouvernante (2021, p. 37). Puis une nouvelle ascension avec le métier d'employé de bureau du père avant la « dégringolade » causée par la maladie de ce dernier et

la guerre. Malgré « le recul », la trajectoire impulsée est ascendante et Rose-Marie va en bénéficier. En ce qui concerne Eribon, il existe un désir d'ascension frustré chez ses parents : le père dût abandonner une formation de dessinateur industriel (2018, p. 54) et la mère son projet de devenir institutrice (2018, p. 65). La volonté d'ascension est donc là, mais ne se matérialise pas. Cependant, Eribon bénéficie du soutien parental dans ses études. La trajectoire de la lignée Bellegueule est stable, ouvrier de père en fils, mais décline cependant suite à l'accident de travail du père. Quant à la trajectoire de Bourdet, il est malaisé de définir l'inclinaison de la pente de la lignée vu le peu d'informations qu'on a sur la famille de ses parents. Cependant, concernant l'histoire familiale « proche », on remarque une pente descendante à la suite du suicide de son père gendarme puis à l'emménagement de la famille dans la cabane.

Au vu de ces trajectoires intergénérationnelles, il semble que ces parcours peuvent être regroupés en deux catégories, ceux dont les familles ont amorcé une pente ascensionnelle (Lagrave et Slaoui) et les autres qui se caractérisent par une certaine stabilité, voire par une courbe descendante (Eribon, Louis et Bourdet).

4.2.2. L'effectivité de la socialisation primaire

Bien que la socialisation primaire familiale de Rose-Marie se fasse dans des conditions difficiles (éducation sévère accompagné de « brimades »), celle-ci est effective et intégrée par l'enfant. Cependant, il est difficile de parler d'une socialisation de classe dans le cas de Lagrave vu le contexte familial hétérogène.

Une lecture rapide de Slaoui peut laisser croire qu'elle se façonne différemment de sa famille lorsqu'elle déclare s'être construite en opposition à ses parents et ne pas vouloir devenir ouvrière (2021, p. 34). Vu la trajectoire ascendante de la lignée de sa famille, il nous semble que cette première lecture est erronée et que Slaoui, contrairement aux apparences, s'inscrit bien dans une socialisation familiale qui l'incite à poursuivre la trajectoire de sa lignée. Dans ce cadre et étant fille unique, elle porte le désir d'ascension parental (Jaquet, 2014, p. 225). Partant de là, nous faisons l'hypothèse que Slaoui ait été partiellement socialisée comme un

garçon au sein de sa famille³² afin d'être façonnée de la manière la plus appropriée pour répondre au désir de réussite sociale des parents.

Les socialisations primaires de classe, de genre et familiale ne peuvent s'imprégner en Eribon et en Louis en raison de leur homosexualité et du profond rejet que cela provoque au sein de leur milieu. Le rejet dont ils font l'objet les amène à leur tour à rejeter leur milieu (les manières d'être et de faire). Cependant, si Eribon se construit un ethos de lycéen qui le différencie de son milieu, Louis cherche dans un premier temps à correspondre à ce qu'on attend de lui en *travaillant* pour être un garçon quand les autres sont des garçons « naturellement » (Darmon, 2016, p. 39).

Ayant vécu cinq années en orphelinat pendant son enfance, la socialisation primaire de Bourdet est hétérogène. Vu les quelques éléments apportés par Bourdet sur cette période, nous pouvons penser qu'il a acquis une certaine discipline et une autonomie lors de cette période, mais il est difficile d'établir à quel point il est marqué par ce contexte particulier de socialisation qu'est l'orphelinat. Bien que socialisé en tant que garçon, il semble que la socialisation de classe et la socialisation familiale n'a pas eu d'impact sur lui étant donné que sa mère, de par sa grande fragilité (suicidaire et alcoolique), ne représente pas un modèle de socialisation légitime aux yeux de l'enfant. La singularité du parcours de Bourdet est de faire face à deux cadres socialisateurs durant son enfance, l'orphelinat et la famille. Dans cette configuration, il est alors nécessaire de s'intéresser au socialisé qui va réaliser un travail de comparaison, de hiérarchisation et de sélection entre ces cadres. Il devient pour partie acteur dans son processus de socialisation (Darmon, 2016, p. 48).

A travers le prisme de l'effectivité de la socialisation primaire, nous constatons une même ligne de fracture entre Lagrave et Slaoui d'une part, et Eribon, Louis et Bourdet d'autre part. Cette « prise » de la socialisation primaire vient confirmer la thèse de Lahire stipulant qu'une socialisation ne peut se faire que si l'instance de socialisation est jugée légitime (1995, cité dans Darmon, 2016, p. 55).

³² Lui conférant entre autres sa confiance en elle et son courage pour s'affirmer dans un milieu « hostile ».

4.3. La socialisation secondaire

4.3.1. Les instances d'une socialisation bourgeoise

Nous examinons dans cette partie quels sont les cadres de socialisation permettant à nos sujets d'acquérir du capital culturel sous la forme incorporée, c'est-à-dire des dispositions, des savoirs et des savoir-faire qui constituent l'habitus bourgeois (Jourdain & Naulin, 2011, p. 12). Nous voyons donc par quels moyens nos sujets acquièrent les codes d'une nouvelle classe sociale.

Slaoui, par l'intermédiaire du lycée privé où elle rencontre des filles de la bourgeoisie, explique comment elle a appris à s'habiller, se tenir et s'exprimer d'une autre manière. Comme pour d'autres enfants d'origine populaire ou immigrée, les classes préparatoires constituent une instance de resocialisation plus ou moins violente (Pasquali, 2014, cité dans Darmon, 2016, p. 66). Eribon acquiert un habitus bourgeois par l'institution scolaire où il apprend une nouvelle manière d'être et de se comporter. Cet apprentissage est renforcé par son amitié lycéenne avec un fils de bourgeois et plus tard, via une sociabilité gay. Quant à Louis, Elena et sa famille sont l'univers socialisateur principal par lequel il acquiert un habitus bourgeois. Edouard renforce encore cet habitus lorsqu'il fréquente des hommes de la grande bourgeoisie. Pour Bourdet, cette socialisation se fait probablement pour partie par l'orphelinat et l'internat, mais aussi au sein des familles dans lesquelles il est accueilli, celles de ses amis, de son entraîneur de foot et celle d'Annie. Au fil de ses formations et de son évolution professionnelle, Bourdet acquiert les codes de la bourgeoisie. La situation de Lagrave est singulière dans le sens où elle est la seule à acquérir un capital culturel (ainsi que le goût de la lecture) au sein de sa famille. Si dans un premier temps ce capital est suffisant, des apprentissages culturels sont nécessaires par la suite, comme lors de son arrivée à l'EHESS.

Il ressort que le lycée (privé) est le lieu où se forment des amitiés, des affects, avec des enfants de la bourgeoisie permettant d'en acquérir ses codes en les imitant (Slaoui, Eribon et Louis), mais aussi de faire basculer l'adolescent d'un monde social à un autre (Jaquet, 2014, p.65). Les lieux de sociabilité gay représentent une deuxième possibilité de faire des rencontres interclasses (nous y revenons dans la partie 4.5.1.). Par ailleurs, l'internat, l'orphelinat et les familles d'accueil ou des amis sont des instances de socialisation où les enfants sont sortis de leur famille pour être plongés dans un autre univers pendant une durée plus ou moins longue (Lagrave, Louis et Bourdet). Bénéficiant outre d'un autre modèle de socialisation, ces lieux renferment des conditions socio-économiques favorables à la réussite scolaire de l'enfant

(Jaquet, 2014, p. 56). Enfin, le lycée (Eribon) et l'entreprise (Bourdieu) sont identifiés comme une instance de socialisation permettant d'acquérir un autre habitus que celui de sa classe d'origine.

4.3.2. Oblat scolaire et d'entreprise

Bourdieu reprend le mot « oblat », terme originellement issu du monde religieux, pour l'appliquer au monde scolaire et définir les oblats comme des individus « voués dès la prime enfance à une Ecole à qui ils ne peuvent rien opposer, puisqu'ils lui doivent tout et en attendent tout » (1989, cité dans Lagrave, 2021, p. 263).

Etant donné que l'ensemble de sa trajectoire ascensionnelle se déroule dans le champ scolaire (et académique), Lagrave se sent redevable envers l'institution (2021, p. 250) et se reconnaît dans la définition de Bourdieu même si elle reste critique envers cette institution (2021, p. 260). Lagrave accumule un important capital culturel institutionnalisé, mais aussi incorporé lors de ses études. Au fil de ses élections au sein des « Hautes études », elle bénéficie d'une certaine reconnaissance, augmentant ainsi son capital symbolique. En analysant le parcours de Bourdieu, il nous semble que la définition de l'oblat peut également s'appliquer à ce dernier dans le champ économique. En effet, Bourdieu réalise lui aussi la majorité de son parcours au sein de ce champ. Comme nous l'avons vu, il bénéficie de formations et de soutiens (financier et humain) pour la reprise d'études (bac et master), mais c'est aussi le lieu de son ascension sociale où il se voit confier des responsabilités et, de promotion en promotion, devient un dirigeant important. L'entreprise est donc le moyen par lequel il voit son capital culturel, économique et symbolique prendre une ampleur considérable. Nous sommes alors enclin à penser que Bourdieu se sent particulièrement redevable envers l'entreprise qui lui a permis de passer d'ouvrier à PDG.

Dans ces parcours, le transclasse ressent une dette vis-à-vis de l'organisation qu'il paye par un investissement de travail important. Il en découle alors une promotion ou une éléction à un poste supérieur qui vient à nouveau alimenter la dette du transfuge de classe et ainsi de suite. Le parcours d'oblat, qu'il soit scolaire, d'entreprise ou autre, peut être considéré comme étant l'une des formes possibles que prend le parcours d'un transclasse.

4.4. Les conditions du voyage

4.4.1. Quels sont les « moteurs » des parcours de non-reproduction ?

Dans cette partie, nous cherchons à identifier les facteurs qui nous apparaissent plus significatifs pour rendre intelligibles les trajectoires étudiées. En effet, nous constatons l'existence de ce que nous appelons des « moteurs » et qui viennent *porter* le transclasse tout au long de son parcours. Nous en avons répertorié quatre.

En premier lieu nous retrouvons le mal-être au sein de la famille que Jaquet identifie d'ailleurs comme l'« une des causes essentielles de la non-reproduction » (2014, p. 76). Le désir de fuir naît de ce mal-être. A son tour, celui-ci peut trouver son origine dans une éducation particulièrement sévère, voir maltraitante (Lagrave), dans un cadre familial sans affection et dangereux (Bourdet) ou encore dans un rejet de l'enfant en raison de son orientation sexuelle (Louis et Eribon). Dans cette logique, Jaquet explique que la souffrance possède la vertu d'encourager l'enfant à quitter son milieu pour trouver une existence vivable (2014, p. 76) et de préciser que l'« on choisit moins de partir qu'on est choisi pour partir » (2014, p. 83). Slaoui fait exception en étant la seule à grandir dans un milieu familial « serein ».

S'ajoute au désir de désertir le milieu familial la volonté de quitter la pauvreté et le manque qui caractérisent les conditions de vies matérielles des classes populaires. Plusieurs d'entre eux écrivent ne pas avoir mangé à leur faim (Lagrave, Louis et Bourdet) et évoquent régulièrement leur volonté de marquer la plus grande distance possible avec le monde de leur enfance, ainsi que la peur d'y revenir, de chuter. C'est pourquoi nous pensons que cette peur constitue le deuxième moteur d'un voyage à travers les classes.

Le transfuge de classe tire également son énergie des affects et en particulier de l'affect de vengeance pour les cas qui nous concernent. Celui-ci naît de l'humiliation d'être un garçon gay (Louis) ou une fille immigrée et pauvre (Slaoui). Par ailleurs, le fait d'être rabaissé et déconsidéré produit un profond besoin de reconnaissance qui peut être partiellement comblé par l'acquisition d'une position sociale reconnue. Ce besoin de reconnaissance a structuré les parcours ascensionnels de Louis et Bourdet.

Force est de constater que la trajectoire de non-reproduction d'Edouard Louis est particulièrement puissante : une forte ascension sociale en peu de temps. Nous faisons l'hypothèse que cette impressionnante montée sociale s'explique par le cumul des moteurs de

la non-reproduction qui anime l'écrivain : position « intenable » au sein de sa famille et de son milieu, crainte de la chute sociale, désir de vengeance et besoin de reconnaissance. Il est à noter que Louis a vécu ces quatre éléments avec intensité. Nous considérons donc que l'amplitude d'une ascension sociale est influencée par la quantité des "moteurs" animant un individu et l'intensité avec laquelle il les a vécues.

4.4.2. Solidarité entre transclasses

Plusieurs individus étudiés ont pu bénéficier du soutien d'autres transfuges de classe ayant déjà réalisé une mobilité sociale importante. C'est le cas de Eribon qui va bénéficier du soutien de Bourdieu, de Louis qui bénéficie à son tour de l'aide de Eribon, mais aussi de Lagrave qui est soutenue par Rambaud et qui ensuite elle-même va soutenir ses étudiants d'origine populaire.

Ces soutiens, ces alliés d'ascension transclasse ne sont pas n'importe qui. Bourdieu est l'un des plus grands sociologues français. Eribon a une certaine renommée internationale et est connu pour ses travaux sur l'homosexualité et sur les classes populaires. Rambaud, moins connu, a tout de même dirigé un centre de recherche au sein de l'EHESS. Ceux-ci représentent des alliés de premier ordre en raison de leur capital culturel, social et symbolique. Ainsi Eribon s'est fait embaucher dans un journal sur le simple fait qu'il soit un ami de Bourdieu. A seulement 21 ans, Louis dirige un ouvrage collectif sur Bourdieu avec les participations d'intellectuels reconnus dont Eribon... Et Lagrave explique tout ce qu'elle doit à son directeur de thèse, Rambaud, dans son ascension aux « Hautes études ». Ces exemples confirment à quel point ces alliés peuvent venir faciliter une trajectoire ascendante. Nous expliquons cela par la position dominante dans le champ occupé par le transclasse aidant qui vient faire la courte échelle au transclasse désirant évoluer dans ce champ. De plus, nous postulons que le désir de vouloir venir en aide et l'intensité de celle-ci est lié à l'homologie des parcours.

4.5. Autres éléments expliquant la non-reproduction

4.5.1. Lieux de sociabilité interclasse

Connaissant l'importance des rencontres interclasses dans les parcours de non-reproduction, il est nécessaire d'identifier les lieux où celles-ci peuvent se dérouler. Outre l'école, nous avons identifié les lieux de sociabilité gay. C'est via des rencontres faites dans ces lieux que Eribon surmonte l'impasse dans laquelle il se trouve à la sortie de ses études. Edouard Louis fait aussi

des rencontres avec des hommes d'une autre classe dans ces lieux (2021, p. 202) et mobilise celles-ci dans son désir d'ascension³³. Concernant Bourdet, les rencontres interclasses se font par le biais de son club de foot où il fait, entre autres, la connaissance d'hommes lui permettant de débiter et de progresser professionnellement.

Que ce soit une identité ou une passion commune, partager quelque chose ensemble facilite les rencontres entre individus d'origine sociale diverses. Il apparaît alors qu'une multitude de lieux peuvent être des endroits de rencontres interclasses. Cependant, il ne suffit pas d'être baigné dans de tels lieux pour que l'habitus de classe s'évapore et ne divise plus les individus en groupes sociaux relativement homogènes. Comme le dit Eribon, ce sont des lieux de rencontres interclasses, mais « jusqu'à un certain point ». Cependant, il nous semble que « ce point » peut se déplacer en fonction des apprentissages des codes culturels bourgeois acquis dans le passé par le transclasse. En effet, comme Louis le souligne, la rencontre avec Elena n'a été possible que parce qu'elle a été *préparée* par sa rencontre précédente avec la bibliothécaire. Ainsi, pour que deux individus appartenant à des classes sociales éloignées puissent nouer une relation, il est nécessaire de réunir certaines conditions comme le travail de préparation et d'acquisition par le transclasse d'une manière d'être bourgeoise. La grande souplesse qui caractérise la complexion de ce dernier lui permet de réaliser ce travail pour s'adapter à un nouvel univers (Jaquet, 2014, 125).

4.5.2. Intersectionnalité

Dans une perspective intersectionnelle, nous cherchons à comprendre comment interagissent entre elles plusieurs dominations et comment ces interactions impactent la trajectoire des transfuges de classe.

Lagrange vit une domination de classe et de genre. Comme écrit dans la partie analyse, elle prend conscience progressivement de cette seconde domination, ce qui l'amène à participer au MLF. Suite à cette socialisation politique, s'ensuivent une prise de confiance en elle et une volonté de « faire front » qui l'aident à se départir de sa honte sociale en accroissant sa « puissance d'agir ». Lagrange explique alors que la « volonté farouche à s'en sortir » doit

³³ Il se questionne à ce propos de savoir s'il "utilise" ses personnes dans sa trajectoire ascensionnelle (voir notamment Louis, 2021, p. 221).

beaucoup au féminisme (2021, p. 311). Slaoui doit elle, faire face à un troisième système de domination, le racisme. Dans son parcours, ces trois systèmes s'entremêlent pour, tour à tour, la rabaisser, l'insulter et l'humilier, produisant un profond désir de vengeance qui va structurer sa trajectoire. Quant à Eribon, il subit une domination sur base de son orientation sexuelle. Cette domination est d'autant plus difficile à vivre qu'il grandit au sein des classes populaires où l'hétéronormativité est particulièrement prégnante (Clair, 2012). Louis vit la même situation, mais avec une intensité plus importante, probablement due au fait que son « stigmat » soit visible dès le plus jeune âge et qu'il grandisse en milieu rural contrairement à Eribon. Ici ce sont deux identités, être gay et venir du monde ouvrier, vécues comme incompatibles par Eribon et Louis, qui les poussent à trouver une porte de sortie vers un autre milieu.

Si la règle générale veut qu'un double système de domination constitue un double frein à la mobilité sociale, force est de constater que l'analyse de cas particuliers apporte un autre éclairage où le « handicap » peut se transformer en avantage (Jaquet, 2018, p. 226). Ainsi, des configurations particulières peuvent amener à des situations où une domination de race, de genre ou d'orientation sexuelle peut être la clé de libération d'une autre³⁴. Il est donc nécessaire de mobiliser une pensée complexe et globale pour comprendre le phénomène de non-reproduction. Notre analyse vient par ailleurs confirmer la théorie intersectionnelle concernant la nécessité d'analyser les dominations dans leur aspect dynamique et non additionnel.

4.6. Conclusion

Nous ne pensons pas qu'il soit possible de dégager une typologie générale des transclasses à partir de l'ensemble des éléments rassemblés ici étant donné la singularité de chacun des parcours. Cependant, nous pouvons tenter une catégorisation à partir de quelques éléments sélectionnés et tirer du sens de leur mise en relation.

Ainsi, de l'analyse des cinq trajectoires, nous voyons deux groupes se dégager à partir de facteurs qui nous semblent importants, à savoir l'angle de la pente de la lignée, l'effectivité de la socialisation primaire et la place du transfuge de classe au sein de sa famille et de son milieu.

³⁴ Il faut cependant nuancer ce terme de « libération » étant donné que la classe d'origine ne quitte jamais complètement les transclasses. Lagrave explique par exemple qu'elle se sent encore en position dominée, suite à son élection comme directrice d'études, parmi ses pairs et que « les statuts et fonctions n'annulent pas les origines de classe » (2021, p.264).

Un premier groupe est constitué de Lagrave et Slaoui. La place occupée par les deux filles au sein de leur famille et de leur milieu social est jugé « tenable » même si dans le cas de Rose-Marie le contexte familial est difficile, il est atténué par une solidarité au sein d'une large fratrie. De plus, les parents apparaissent comme une instance socialisatrice légitime, et à ce titre, la socialisation primaire familiale façonne les deux filles. Etant donné que l'angle de la pente de la lignée fait partie de cette socialisation, il est logique que celles-ci soient enclines à suivre cette direction. Ceci est l'un des facteurs expliquant pourquoi le résultat de cette socialisation continue chez Lagrave et Slaoui, en lien avec la socialisation primaire, relève d'une socialisation de transformation qui remodèle plus l'individu qu'elle ne le change radicalement. Dans le même déroulé de pensée, nous constatons qu'il n'y a pas de rupture entre Lagrave ou Slaoui et leur famille respective.

A contrario, un deuxième groupe composé de Eribon, Louis et Bourdet se dégage. La place occupée par ceux-ci au sein de leur famille est jugée intenable. Au contraire de Rose-Marie, Louis et Eribon sont insultés et isolés à cause de qui ils sont. Bourdet est physiquement mis en danger et régulièrement confronté à des scènes de violences et d'humiliations dans un contexte de misère profonde. Dans ces conditions, les socialisations familiales et de classes ne peuvent se faire. Cette non socialisation familiale et la place intenable occupée par les enfants vont venir *favoriser* l'apparition d'une première inclinaison ascendante dans la pente de la lignée. D'autre part, les trajectoires de Louis et Eribon sont le résultat d'une socialisation de conversion au cours de laquelle ils ont vécu une forme de re-socialisation primaire. Ils sont d'autant plus disposés à la suivre que la socialisation initiale fut source de souffrances. Le cas de Bourdet diffère quelque peu et semble s'être produit de façon plus progressive et d'une manière où il n'a pas été nécessaire de « désintégrer les produits des socialisations précédentes » (Berger & Luckman, 1966, cité dans Darmon, 2016, p.118) tant celles-ci ont eu peu d'emprise sur lui.

Si la mise en lien des facteurs repris ci-dessus nous éclaire sur la compréhension du phénomène de la non-reproduction, nous constatons qu'il ne peut permettre à lui seul d'expliquer le phénomène. Pour cela, le concept de complexion forgé par Jaquet reste *la* clé de compréhension des trajectoires transclasses. Le travail d'analyse verticale et transversale des cinq transclasses démontre le nombre considérable de conditions et de déterminations qui s'entremêlent pour rendre possible une trajectoire ascendante radicale. Ces facteurs vont de l'intime au contexte politique, économique et social d'un pays en passant par de nombreux autres éléments vus tout au long de ce travail.

Notre travail confirme donc l'intelligence et la pertinence du concept de complexion. Nous voudrions cependant tenter modestement d'enrichir ce concept. La complexion appelle à saisir une multitude de déterminations en précisant qu'aucune de celles-ci n'est déterminante à elle seule pour expliquer la non-reproduction (2014, p. 96). Si nous sommes d'accord avec cette définition, nous pensons toutefois que certaines déterminations sont plus significatives que d'autres. Nous pensons entre autres à ce que nous avons appelé les « moteurs » d'un parcours ascensionnel. De la même manière que chaque trajectoire est singulière, chaque « moteur » est propre à un transclasse et est le produit d'un parcours singulier. Si le « moteur » n'est pas déterminant à lui seul et qu'il ne peut jouer qu'entouré d'autres causes, il se démarque par son caractère prépondérant, par l'énergie qu'il procure au transclasse et par la durée prolongée de ses effets sur celui-ci.

Chapitre 5 : Conclusion générale

5.1. Retour sur notre démarche méthodologique

Dans ce travail nous avons cherché à comprendre la non-reproduction sociale ascendante. Pour cela, nous avons mobilisé les concepts de Bourdieu (habitus et les capitaux) et de Lahire (l'homme pluriel), mais aussi ceux relatifs à la socialisation primaire et secondaire. Nous avons également repris les causes de la non-reproduction identifiées par Jaquet ainsi que le concept d'intersectionnalité. Armé de ce cadre théorique hétérogène, nous avons analysé de manière verticale puis transversale les trajectoires de cinq transclasses à partir de leur autobiographie.

5.2. Les apports de notre recherche

En premier lieu, nous constatons la pertinence du travail théorique de Jaquet pour analyser le parcours des transfuges de classes. Pour la grande majorité de ceux-ci, nous avons pu mobiliser l'ensemble des causes de la non-reproduction pour rendre intelligible leur parcours. Notre travail vient donc confirmer l'appareil explicatif de la non-reproduction élaboré par la philosophe et souligner en particulier l'intelligence du concept de complexion pour comprendre les trajectoires de non-reproduction et ainsi les démystifier. De plus, ce travail tente modestement d'enrichir le concept de complexion en proposant l'idée de « moteur » comme facteur significatif d'explication d'une trajectoire de transclasse.

Un second apport de notre travail est d'interroger l'imprégnation de la socialisation primaire tout au long de la vie des individus quand celle-ci se déroule au sein d'un cadre familial ou d'un milieu hostile à l'enfant. Qu'est-ce qui se produit quand la socialisation primaire est en contradiction avec ce qu'est l'enfant ou lorsque le cadre familial est caractérisé par une absence d'affection envers l'enfant et qu'il représente un danger pour lui ? Nous constatons alors que l'enfant ou l'adolescent se met en recherche d'un cadre socialisateur plus légitime et au sein duquel il peut être accepté tel qu'il est. Cette recherche d'un cadre alternatif nous amène à nuancer un autre concept : l'hystérésis de l'habitus. Cet hystérésis est ici questionné sur son aspect de résistance au changement et plus particulièrement sur son fonctionnement « infra-décisionnel » consistant à opérer des choix qui vont amener l'individu à conforter son habitus et éviter les acteurs, les situations et les univers pouvant mettre cet habitus en situation de crise

(Darmon, 2016, p. 21-22). En effet, l'individu à la recherche d'un cadre socialisateur différent, va commencer à fréquenter des lieux et des individus vers lesquels son habitus originel ne l'incite pas à se diriger.

Un troisième apport de notre travail vient enrichir le concept d'intersectionnalité. Nous avons vu au travers de l'analyse de cas comment un individu peut transformer un système de domination ou un handicap en avantage pour se défaire, au moins partiellement, de la domination sociale. Cet avantage peut prendre des formes multiples. Il peut provenir d'une prise de conscience de la domination de genre et par un travail collectif (groupe de parole entre autres) fournir des ressources à l'individu pour se défaire de cette domination. Il peut également remobiliser ces ressources pour faire face au système de domination sociale. Par ailleurs, l'accumulation de systèmes de domination (genre, classe et race) sur un individu peut produire un puissant affect de vengeance qui va être moteur dans sa traversée des classes sociales. Enfin la stigmatisation des homosexuels en milieu populaire peut être la cause et l'homosexualité l'une des conditions (non assimilation au modèle de l'élève rebelle, recherche d'un autre cadre socialisateur et accès à un réseau de sociabilité interclasse) d'un parcours de non-reproduction. Ainsi, ce travail apporte un nouvel éclairage sur le concept d'intersectionnalité à partir de l'analyse de cas singuliers.

Enfin, le phénomène des transclasses représente un objet de discussion entre des conceptions de l'individu opposées. D'une part, nous trouvons les tenants d'une conception où l'être humain se caractérise par sa capacité à diriger librement sa vie et donc en être responsable. Dans cette optique, se développe logiquement une idéologie méritocratique. Face à cette conception centrée sur l'individu, on retrouve une position où ce sont les structures sociales et l'environnement de manière générale qui vont déterminer la trajectoire d'un individu. L'ensemble de ce travail montrant le nombre considérable de conditions et de déterminations nécessaires à une trajectoire de non-reproduction, plaide plutôt pour une vision de l'être humain comme individu déterminé par son environnement plutôt que celle du self-made-man se construisant à partir de lui-même.

5.3. Les limites de ce travail

Nous identifions deux faiblesses dans notre travail, l'une portant sur la sélection du matériel et l'autre sur l'ampleur de la tâche que nous nous sommes assignée.

Pour ce mémoire, nous avons voulu sélectionner une palette variée de profils en choisissant des individus aux identités diverses. Concentré dans un premier temps sur cette question, nous avons été inattentif aux autres caractéristiques des auteurs qui, une fois « dévoilées », font apparaître une certaine homogénéité au-delà des différences. En effet, excepté Bourdet, les trajectoires des individus sont similaires sur plusieurs aspects. Ils ont eu un long parcours scolaire et ont réalisé des études dans le domaine des sciences sociales. De plus, ils s'inscrivent pour la plupart dans la pensée et le cadre théorique de Bourdieu. Champ académique, littéraire ou journalistique, les transclasses choisis sont actifs dans des champs proches. Force est de constater l'homogénéité de ces parcours et du même outil d'ascension sociale emprunté par ces individus, à savoir l'école. Il en ressort qu'une plus grande diversité des profils aurait pu venir éclairer un nombre plus important de facettes du phénomène transclasse.

Dans notre travail, nous empruntons des concepts de Bourdieu, Lahire et Jaquet ainsi que ceux relatifs à la socialisation. De plus, nous tenons compte du contexte économique, social, politique et idéologique pour analyser les trajectoires. Cela forme une quantité considérable de concepts et d'éléments à mobiliser qui nous laisse le sentiment de ne pas pouvoir mener l'analyse en profondeur. Cependant, nous sommes conscient, pour reprendre la métaphore cinématographique de Lahire, qu'il est indispensable de tenir compte du plan panoramique (contexte historique), du plan moyen (les socialisations) et du gros plan (les logiques mentales) pour saisir au mieux le parcours du transfuge de classes (2010, cité dans Dubar & Nicoud, 2017, Franz Kafka et la sociologie de la littérature). Dès lors, il nous apparaît qu'il aurait été nécessaire de réduire le nombre de cas analysés afin de mener l'analyse de façon plus conséquente ou alors d'approfondir cette recherche dans un cadre plus large que celle du mémoire.

5.4. Les perspectives de recherche

Au terme de ce travail, nous proposons quatre pistes de recherche pour de futurs travaux. Tout d'abord, il pourrait être intéressant de concentrer spécifiquement la focale de la recherche sur deux aspects de la socialisation primaire dans les trajectoires de transclasses. Premièrement, quels sont les éléments qui jouent au niveau du cadre familial, du milieu ou de la classe sociale pour expliquer les causes d'une faible prise de la socialisation primaire sur certains individus ? Cette question est, dans certains cas, à mettre en lien avec les caractéristiques des individus transclasses. Deuxièmement, nous proposons d'étudier les parcours de transfuges de classe où

la trajectoire de la lignée familiale est stable ou descendante. Quels sont les facteurs qui permettent alors d'infléchir pour la première fois la courbe sociale familiale ? Il pourrait être utile de comparer plus en avant les parcours des individus transclasses s'inscrivant dans une trajectoire de lignée familiale ascendante et d'autres ayant une courbe stable.

Lors de cette recherche, nous avons découvert le tiraillement vécu par certains transclasses entre leur monde d'origine et celui d'arrivée, la difficulté de faire et d'être quand on a deux socialisations de classes. Cette question de l'habitus clivé revient dans une partie des récits analysés. Nous pensons qu'il serait pertinent d'étudier les raisons expliquant pourquoi certains transfuges ont un habitus clivé et d'autres non.

Ensuite, nous pensons que l'étude des trajectoires d'individus homosexuels est pertinente pour enrichir la compréhension du phénomène transclasse. Ils représentent un cas typique d'individus stigmatisés au sein de leur famille et classe sociale. Au contraire des individus subissant une domination de genre ou de race, ils ne peuvent trouver de soutien à la violence du monde social au sein de leur famille. Ils sont donc particulièrement isolés. Dès lors, il est intéressant pour les sciences sociales de comprendre ce que produit une enfance se déroulant dans de telles conditions ? Isolé de toute part, nous postulons que la sociabilité gay constitue un réseau social particulièrement soutenant. Il conviendrait de concentrer une analyse sur le réseau social gay comme vecteur d'ascension sociale. Par ailleurs, Edouard Louis a appris à jouer des rôles durant son enfance pour correspondre à ce qu'on attendait de lui et éviter la stigmatisation et la violence. Ces dispositions acquises à jouer d'autres rôles sociaux sont-elles des caractéristiques communes à d'autres individus gays ? Si oui, viennent-elles faciliter un parcours de non-reproduction sociale ? Même si nous sommes conscient qu'il n'y a pas une cause déterminante à un parcours de non-reproduction, nous serions curieux de connaître les résultats d'une étude statistique mettant en lien les variables d'ascension sociale et d'orientation sexuelle des individus originaires des classes populaires.

Enfin, nous savons que le parcours transclasse est processuel en raison de l'habitus qui vient restreindre le monde des possibles, un habitus qui empêche à l'enfant prolétaire de regarder au-delà de l'horizon social de sa classe. Cependant, nous constatons que l'individu parvient progressivement à dépasser plusieurs horizons sociaux pour in fine produire une trajectoire de transfuge de classe. Dès lors, nous pensons qu'il est intéressant d'identifier précisément quels sont les éléments qui ont permis à l'individu d'élargir le monde des possibles et surtout des désirs.

5.5. Positions

En guise de conclusion, nous formulons ici quelques considérations à propos du sujet de ce travail.

A la lumière de ce travail, nous voulons souligner les limites de l'idéologie méritocratique mettant en avant le mérite et la volonté de l'individu comme explication d'un parcours transclasse. Cette idéologie « prend l'eau » devant une analyse un peu rigoureuse des faits.

Dans la foulée des récents mouvements féministes et antiracistes, il serait salubre de voir advenir un mouvement social dénonçant le mépris de classe et la reproduction sociale. Le problème réside dans la composition sociologique des individus qui subissent cette société. Issu des classes populaires, ils n'ont par définition pas accès à l'espace public et médiatique³⁵ et se trouvent donc dans l'impossibilité de témoigner de leurs conditions matérielles d'existence ou des diverses violences subies. C'est pourquoi le sociologue Gérard Mauger écrit qu'« il ne peut y avoir « d'écriture d'en bas » qu'émanant de ceux qui n'y sont plus par le fait même de leur accession à la culture lettrée » (1994, p. 33). Dès lors les témoignages de transfuges de classes représentent un outil précieux pour dire la souffrance sociale des vies dominées. Comme le relate Slaoui, ces derniers ont conscience de la position particulière et privilégiée des transclasses et leur demande de dénoncer publiquement la violence qui leur est faite (2021, p. 45).

La lecture de ces récits permet de prendre conscience de la dureté des conditions de vie de certains et de l'importance de la sécurité sociale et des politiques sociales. Comme le dit Edouard Louis, si la politique n'a aucune incidence sur les vies bourgeoises, elle est « une question de vie ou de mort » pour les classes populaires³⁶. Dès lors, il est nécessaire que chaque décision politique soit analysée à la lumière de cette question : « Est-ce que cette réforme va protéger ou abîmer la vie des dominés ? ». Enfin, il nous semble surtout important d'écouter et de prendre au sérieux ce qu'ont à dire ceux qui souffrent de cette société de classes.

³⁵ Sauf lors des rares moments où ils y font irruption comme ce fut le cas avec le mouvement des Gilets jaunes.

³⁶ Voir son livre « Qui a tué mon père ».

Bibliographie

Livres

Bourdet, P. & Debré, G. (2014). *Rien n'est joué d'avance*. Fayard.

Darmon, M. (2016). *La socialisation* (3^e éd.). Armand Colin.

De Sardan, J.-P. O. (2008). *La rigueur du qualitatif*. Academia Bruylant.

Dubar, C. & Nicourd, S. (2017). *Les biographies en sociologie* (p. 29-42). La découverte.

Eribon, D. (2018). *Retour à Reims*. Flammarion.

Fusulier, B. (2020). *Journal de bord d'un transclasse*. La boîte à pandore.

Lagrave, R.-M. (2021). *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*. La découverte.

Lahire, B. (2007). *L'esprit sociologique* (p.161-171). La Découverte.

Lahire, B. (2011). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Fayard.

Lahire, B. (2013). *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*. La découverte.

Jaquet, C. (2014). *Les transclasses ou la non-reproduction*. Puf.

Jaquet, C. & Bras, G. (2018). *La fabrique des transclasses*. Puf.

Louis, E. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Seuil.

Louis, E. (2021). *Changer : méthode*. Seuil.

Slaoui, N. (2021). *Illégitimes*. Fayard.

Van Campenhoudt, L., Marquet, J., Quivy, R. (2017). *Manuel de recherche en sciences sociales* (5^e éd.). Dunod.

Van Campenhoudt, L. & Marquis, N. (2014). *Cours de sociologie*. Dunod.

Chapitre d'ouvrage collectif

Louis, E. (2013). Ce que la vie fait à la politique. Dans Louis E. (dir.), *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage* (p. 3-19). Puf.

Articles

Belbah M., Veglia P. (2003). Pour une histoire des Marocains en France. *Hommes et Migrations*, 1242, 18-31. <https://doi.org/10.3406/homig.2003.3970>

Buscatto, M. (2016). La forge conceptuelle. Intersectionnalité : À propos des usages épistémologiques d'un concept (très) à la mode. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 47(2), 101-115. <https://doi.org/10.4000/ras.1744>

Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, 60, 67-78. <https://doi.org/10.3917/agora.060.0067>

Jourdain, A. & Naulin, S. (2011). Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu. *Idées économiques et sociales*, 166, 6-14. <https://doi.org/10.3917/idee.166.0006>

Mauger, G. (1994). Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires. *Politix*, 27, 32-44. <https://doi.org/10.3406/polix.1994.1862>

Schwartz, O. (2011). Peut-on parler des classes populaires ? *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes.html>

Articles de journaux et périodiques

Delvaux, B. & Eribon, D. (21/09/2018). Didier Eribon : La gauche a détruit le nous, laissé aux nationalistes, aux populistes et aux extrémistes. *Le Soir*.
<https://www.lesoir.be/179622/article/2018-09-21/didier-eribon-la-gauche-detruit-le-nous-laisse-aux-nationalistes-aux-populistes>

Cadeau, N. & Eribon, D. (01/03/2020). La trajectoire de transfuge de classe n'est pas linéaire – Entretien avec Didier Eribon. *Le vent se lève*.
<https://lvsl.fr/la-trajectoire-de-transfuge-de-classe-nest-pas-lineaire-entretien-avec-didier-eribon/>

Encyclopédie en ligne

Wagner, A.-C. (2012). Habitus. Dans S. Paugam (dir.), *Les 100 mots de la sociologie* (« Que sais-je »). Presse universitaire de France. <http://journals.openedition.org/sociologie/1200>

Site web

Comprendre le racisme. Unia.

<https://www.unia.be/fr/criteres-de-discrimination/racisme/comprendre-le-racisme>

Ravon, A. (16/02/2021). *L'amitié comme mode de vie*. France culture.

<https://www.franceculture.fr/emissions/a-voix-nue/didier-eribon-ecrire-les-vies-deviantes-25-lamitie-comme-mode-de-vie>

